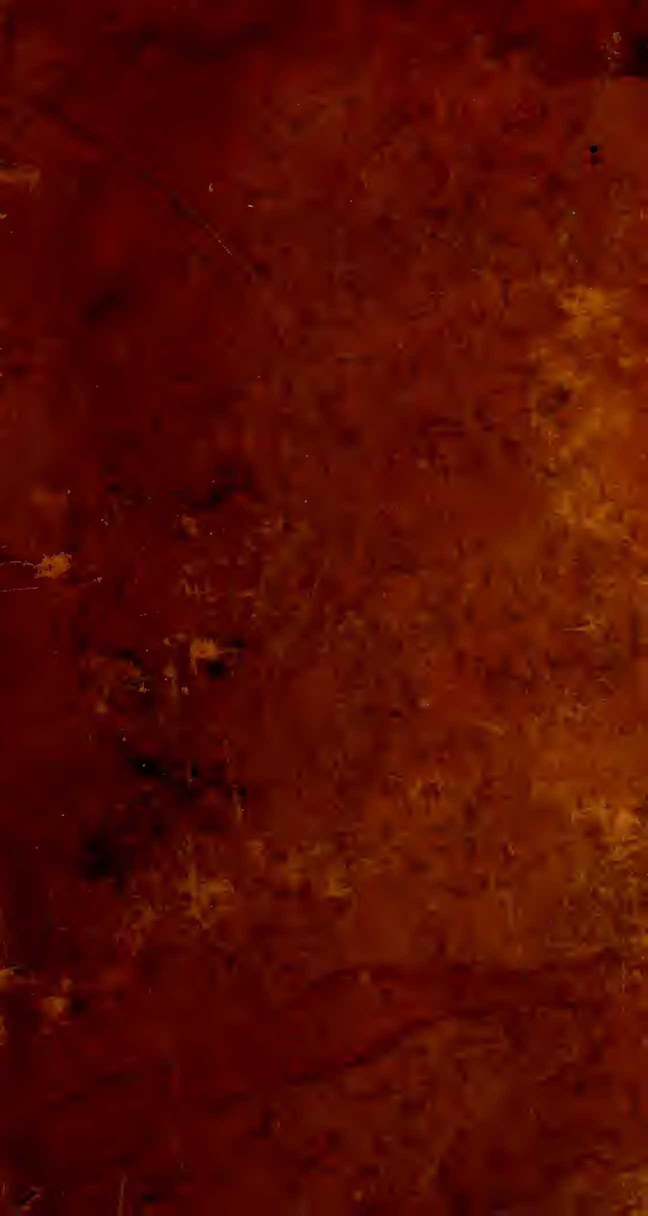
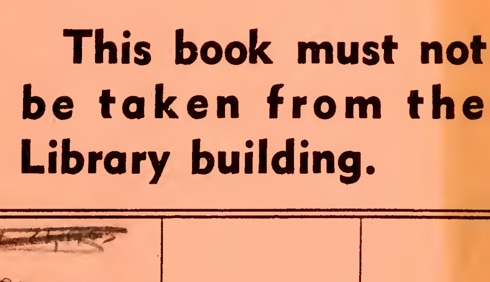



LUX
LIBERTAS





par Pierre Jean Grosley

(GROSLEY)

NOUVEAUX
MEMOIRES,
OU OBSERVATIONS
SUR L'ITALIE
ET SUR LES ITALIENS,

PAR DEUX GENTILSHOMMES SUÉDOIS,

Traduits du Suédois.

TOME PREMIER.



A LONDRES,

Chez JEAN NOURSE.

M. DCC. LXIV.

ILLUD EST IN COGNITIONE

REGIONUM

SALUBRE AC FRUCTIFERUM

OMNIS TE EXEMPLI DOCUMENTA

INTUERI;

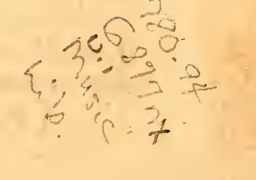
INDEQUE TIBI,

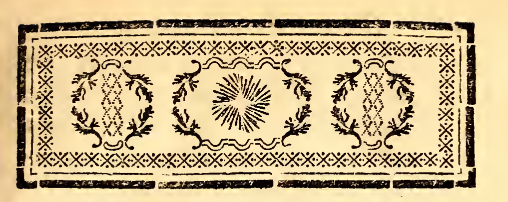
TUÆQUE PATRIÆ,

QUOD IMITERE,

CAPIAS.

Tit. Liv. init.





OBSERVATIONS

DE DEUX

GENTILSHOMMES SUEDOIS

SUR L'ITALIE

ET

SUR LES ITALIENS.

APrès trois années paſſées à Paris, avec tous les agrémens qu'y trouvent les étrangers, nous partîmes pour l'Italie, au mois de juin de l'année 1758.

Le hazard nous ſervit très-bien dans le choix de cette année. Les chaleurs de l'été furent modérées & fort ſupportables, l'arrière-ſaiſon très-belle, & l'hyver eut en Italie la température d'un beau printems de

la France. Comme la fortune ne fait rien à demi pour ceux qu'elle veut favoriser, nous n'eûmes pas en route une goutte de pluie, quoique la considération du beau & du mauvais tems n'entrât jamais dans nos arrangemens pour les séjours & pour les départs.

Plusieurs personnes de la première considération avoient joint des lettres de recommandation à celles que nous avions de notre pays : nous devons les agrémens de notre voyage & les études que nous y avons pu faire, à ces lettres qui nous ont ouvert les palais des grands, les atteliers des artistes, & les premières maisons de banque & de commerce.

Ce secours nous étoit d'autant plus essentiel, que, dans notre séjour à Paris, nous avions un peu pris l'air françois, c'est-à-dire, l'air le moins bon à porter en Italie : non que les Italiens ayent conservé un sentiment bien vif des maux que se sont faits les deux nations ; mais ils redoutent la légereté du François : sa frivolité contraste trop avec leur flegme ; & le ton d'aisance qu'il

acquiert de jour en jour, s'allie mal avec leur ſcrupuleuſe exactitude pour toutes les bienſéances. Enfin l'Italie eſt infeſtée d'aventuriers françois, qui ſubſiſtent & brillent même quelquefois aux dépens de ceux qui veulent bien être leurs dupes. Ainſi pour un François & pour tout homme qui en a l'air, l'Italie eſt comme un pays ennemi dont toutes les avenues ſont fermées & tous les poſtes exactement gardés. Il faut établir d'abord qu'on n'eſt pas un aventurier, laiſſer entrevoir enſuite que la légereté de l'air & du ton n'exclut pas toujours la ſolidité du caractère; enfin, avec les meilleures recommandations, il faut ſe déterminer à ſubir un examen plus ou moins long, & dans lequel il entre autant de politeſſe que de réſerve. Lorſqu'il eſt favorable, l'amitié en eſt le fruit : amitié qui a pour baſe de la part des Italiens, cette même légereté qu'ils chériſſent, dès qu'ils croyent n'avoir rien à en redouter : amitié qui met bientôt dans le commerce autant de chaleur que l'on avoit trouvé de froid & de glace dans le début. Cela ſoit

dit, & pour juſtifier les Italiens, & pour préparer les François à un préalable auſſi éloigné de leurs mœurs que peu agréable ; mais ſans lequel ils ne voyent les Italiens, que comme on voit leurs tableaux & leurs ſtatues.

NOUS partîmes de Paris le 20 mai, & allâmes à Lyon par Troyes & Dijon, & de Lyon à Turin par Genêve, la Savoie & le Mont-Cenis, en proportionnant nos ſéjours à l'importance des lieux qui s'offroient ſur notre route. Nous ſommes revenus à Paris par Bordeaux : ainſi notre voyage a embraſſé une partie de la France, ſur laquelle nous ne donnerons nos obſervations que dans le cas où elles ſeroient deſirées par les perſonnes très-reſpectables à qui nous n'avons pu refuſer nos obſervations ſur l'Italie.

La France en eſt ſéparée par une chaîne de montagnes qui ſemblent diſpoſées pour intercepter toute communication entre les deux plus belles contrées de l'Europe.

Au milieu de l'horreur de ces montagnes, la nature offre au phyſicien le ſpectacle le plus intéreſſant & le plus piquant pour un œil éclairé ; au peintre, les ſites les plus bizarres & les maſſes le plus ſingulièrement contraſtées ; au ſimple voyageur, des points de vûe variés à chaque pas, des terraſſes dont les plans réuniſſent ſous un même coup d'œil les quatre ſaiſons de l'année, des caſcades qui ſurpaſſent tout ce que l'imagination peut ſe figurer en ce genre ; en un mot, toutes les merveilles que l'art s'eſt inutilement efforcé de tranſporter dans les jardins & ſous les yeux des Souverains. Cependant il eſt impoſſible à gens nés & élevés dans des pays de plaine, de ſe défendre de l'impreſſion de triſteſſe que porte dans leurs ames la ſombre horreur de ce grand ſpectacle : ils ne peuvent imaginer que des créatures de leur eſpéce puiſſent ſupporter la vie dans un pays auſſi diſgracié & qui leur paroît à peine ébauché. En vain le Naturaliſte leur dit-il avec tranſport, que ce pays eſt le laboratoire de la na-

ture : voudriez-vous, lui répondent-ils, paſſer votre vie dans un laboratoire ?

Sur ce triſte pays régne le Duc de Savoie, dont Virgile ſemble avoir voulu peindre l'empire dans la deſcription de celui d'Eole. Eû égard à la nature de ſon territoire, Nantua peut en être regardée comme la premiere place.

NANTUA.

Cette petite ville, qui chauſſe toute la Savoie, & où l'on ne trouve que des cordonniers, s'eſt formée ſous les murs & ſous la protection de l'abbaye de Nantua, fondée ſous la première race des rois de France, par ſaint Amand, inſtituteur d'une célèbre abbaye de Flandre, à laquelle il a donné ſon nom. Ces deux abbayes ont, ſur ſes reliques, les mêmes prétentions que l'abbaye de Mont-Caſſin en Italie, & celle de ſaint Benoît-ſur-Loire en France, ſur les reliques du patriarche des Bénédictins. L'abbaye de Nantua, très-riche dans ſon origine, a perdu la

plus grande partie de ses biens : les seigneurs voisins en ont envahi une partie dans des tems d'anarchie, par droit de convenance, & quelquefois à force ouverte : elle a même eu des siéges à soutenir contre les sires de Thoire & de Villars. Les Comtes de Savoie se sont emparés d'une autre partie à titre de garde & de protection. Au moyen de ces pertes, l'abbaye de Nantua ne se trouvant plus en état d'en soutenir le titre, est devenue un simple prieuré dépendant de Cluni. NANTUA.

Ses bâtimens n'offrent que des restes informes du plus lourd gothique. La maison, composée d'un sous-prieur, de deux moines & de quelques novices, le tout vêtu à la séculière, s'est maintenue à l'abri de la réforme. Je m'informai du sous-prieur si son église possédoit le corps ou quelques monumens de Charles le Chauve, mort dans le passage du Mont-Cenis, & inhumé à Nantua. Mes questions auprès de lui & mes recherches dans l'église furent également inutiles & infructueuses.

Ce monastère & la ville qui en

NANTUA. dépend, occupent un cul-de-ſac formé par de très-hautes montagnes; il s'ouvre au Nord, où il eſt preſque exactement fermé par un beau lac très-poiſſonneux, qui reçoit une petite riviere. Cette riviere traverſe la ville & les cours du monaſtère. Avant que d'arriver à la ville, on rencontre une croupe de montagne eſcarpée, qui coupant le chemin, s'avance ſur la tête du lac. Cette croupe porte un moulin abreuvé d'eaux, qui coulent de la partie orientale des montagnes. Il a ſa décharge dans un pertuis qui jette les eaux ſuperflues par la partie eſcarpée de la montagne, dont la maſſe coupe le chemin. Ces eaux, dans leur chûte, forment une caſcade de 20 à 30 pieds de haut en girandole exactement arondie. Les eaux jouoient lorſque nous arrivâmes à Nantua; leur poſition, celle des rochers qui leur ſervent de fond, la vûe du lac & des montagnes qui l'enveloppent, le ſoleil éclairant de biais toute cette ſcène, nous donnerent un ſpectacle qui fixa très-agréablement nos regards & notre attention.

NANTUA.

Les maiſons de Nantua ſont bâties de bois avec des toîts très-plats & extrêmement avancés ſur la rue. Chaque étage excéde l'un ſur l'autre. Cette conſtruction, qui ne paroît que ridicule à ceux qui ignorent que les villes doivent être faites pour les habitans, a ſa raiſon & ſa néceſſité dans les neiges qui couvrent Nantua une partie de l'année : le vent du Nord les entaſſe ſur les maiſons ; il s'en détache auſſi de la montagne des maſſes, que l'inclinaiſon preſque horiſontale & la ſaillie des toîts portent au milieu de la rue, les entrées des maiſons & leurs communications demeurant toujours libres.

Ce pays n'a qu'un rapport de nom avec les *Nantuates*, peuples de la Suiſſe, dont parlent Ceſar & Pline. Ces anciens Nantuates occupoient le Valais & le Chablais.

On trouve dans la Savoie, dans la Suiſſe & dans toutes les Alpes, pluſieurs lacs plus ou moins étendus que celui de Nantua. A juger de l'origine de ces lacs par leur poſition la plus générale, ils paroiſſent avoir été formés par la chûte des

NANTUA.

flots, qui, lorſque la terre ſortit des eaux, ſe précipitoient des montagnes au pied deſquelles ils ſont tous creuſés. Vers la fin de l'inondation univerſelle, ils étoient ce que ſont dans nos rivieres les baſſins qui reçoivent l'eau à ſa chûte des vannages & des pertuis : l'eau, en creuſant ces baſſins, les ferma en quelque façon par les corps qu'elle détachoit du fond, & qui s'amonceloient en forme de barre ou de banc.

Entre Nantua & Genêve, on voit au pied du *Mont-Credo*, une autre merveille naturelle. Le Rhône, après avoir paſſé ſous le fort de l'Ecluſe & ſous le pont de Gréſin, s'engouffre dans des rochers qu'il a limés, pour ainſi dire, ſe perd ſous terre, & reparoît à cent pas de-là. Avant cet engouffrement, il eſt joint par une riviere dont je ne pus apprendre le nom, & que l'on traverſe au pont de Bellegarde : les eaux de cette riviere ſont de même que celle du Rhône, d'un bleu-noir, & couvertes d'écume. Elle s'eſt auſſi ouvert un paſſage très-étroit à-travers des rochers qu'elle a inſenſiblement ron-

gés, & dont les ſurfaces correſpondantes préſentent des formes d'outres ou de groſſes marmites parfaitement arrondies, enſorte que le renflement de l'une ſe rencontre vis-à-vis l'intervalle de deux autres. Rien de plus déſagréable que le bruit des eaux comprimées par ces marmites : c'eſt vraiment le *ferri ſtridor*, ou le grincement d'une lime ſur une ſcie.

Avant que ces rochers fuſſent ainſi excavés, avant que le Rhône s'ouvrît le gouffre où il ſe précipite, ſes eaux ſoutenues par le terrein ſous lequel il paſſe aujourd'hui, formoient ſans doute un lac entre les montagnes de la France que commande le fort de l'Ecluſe, & celles de la Savoie. Ces maſſes paroiſſent reſpectivement diſpoſées pour former un baſſin propre à contenir les eaux, à quelque hauteur qu'elles ſe fuſſent élevées.

Nous eûmes, pour obſerver ce pays, plus de commodité que nous n'en deſirions. En montant le Crédo, avec le ſecours de deux paires de bœufs, une ſoûpente de notre chaiſe caſſa du côté préciſément du

NANTUA. précipice continu que l'on cotoye, & nous fîmes une demi-journée à pied.

Nous arrivâmes à Genêve le 12 Juin. Assez près de cette ville, nous vîmes la porte d'un beau jardin s'ouvrir : il en sortit une chaise très-étoffée, & nous eûmes l'apparition de deux Jésuites qui la remplissoient. Nous sûmes depuis que ce jardin n'étoit autre chose que les *Délices* de M. de Voltaire ; que les Jésuites ont sur la dernière ligne qui sépare le pays de Gex de Genêve, une maison ou hospice, & que ces Pères fraternisoient avec M. de Voltaire. Il fallut toutes ces explications pour nous familiariser avec leur apparition sous le canon de Genêve. On nous apprit même que ces Pères n'étoient point absolument étrangers à Genêve, depuis que le P. la Chaise avoit profité de la soumission de la République, aux desirs de Louis XIV. pour en obtenir que les Jésuites pourroient y habiter & s'y montrer publiquement, sous la qualité d'Aumôniers du Résident de France.

GENEVE.

Cette ville eſt remarquable par ſa ſituation, par ſon indépendance, par ſa religion, par ſon commerce: elle n'occupoit autrefois que la montagne qui eſt comme la clef du lac Léman, dans l'endroit où le Rhône débouche de ce lac; & ce fleuve formoit une de ſes principales défenſes; peu-à-peu elle eſt deſcendue dans la plaine, ainſi que toutes les villes anciennes bâties ſur des montagnes, & elle embraſſe aujourd'hui dans ſon enceinte le débouquement du Rhône. Sa première poſition lui procuroit la ſalubrité de l'air, & la vûe de tout le lac qu'elle dominoit, ſans la priver d'aucun des avantages que ce lac lui procure, ſoit pour les beſoins de la vie, ſoit pour la commodité du commerce. En deſcendant dans la plaine, elle a perdu la défenſe qu'elle avoit dans le Rhône, elle s'eſt jettée dans les brouillards & dans les vapeurs qui s'élévent continuellement du lac, & les promenades de la *Treille* & du *Rain-Palais* qu'elle s'eſt procurées,

GENEVE. ne l'indemniſent point de la perte de la promenade de la *Plate-forme*.

Ses fortifications bonnes contre un coup de main, ſoutiendroient mal un ſiége en forme. J'imaginois qu'elle ſe gardoit elle-même, & je vis avec ſurpriſe qu'elle a garniſon ſuiſſe : il y a ſeulement au corps-de-garde des portes, quelques gens de la République, chargés de l'examen des paſſeports des étrangers qui s'y préſentent ; mais je doute qu'en cas d'attaque ils fuſſent d'une grande reſſource pour la main ou pour le conſeil.

Le temple de S. Pierre fut la cathédrale de Genêve, juſqu'à la révolution de 1535, & il eſt dans le goût des cathédrales élevées en France dans les 14 & 15e ſiécles : il a un portail nouvellement élevé ſur les deſſeins d'un Genevois qui a ſu y allier la majeſté, la grandeur & la ſimplicité ; c'eſt un portique d'ordre dorique, ſoutenu par des colonnes d'une très-grande proportion. La ſcrupuleuſe révérence du conſiſtoire pour le premier commandement du décalogue, n'a pas permis à l'archi-

tecte le moindre ornement historié pour le timpan du fronton qui couronne ce portique. C'est cette religieuse aversion pour les *images taillées*, qui tient sous la clef & dans une étroite prison le beau mausolée du fameux Duc de Rohan : les orgues qu'on s'est enfin permises, sont l'effet d'un relâchement dont le Duc de Rohan pourroit profiter pour acquérir sa liberté. Dans la partie du temple qui formoit le sanctuaire de la cathédrale, existe encore le trône épiscopal, chargé de sculptures & de bas-reliefs du 15e siécle ; sculptures à-demi enlevées à coups de doloire & de hache : il étoit très-possible de les effacer entiérement, en y passant le rabot ; peut-être veut-on qu'ils subsistent comme un monument du zéle des anciens Genevois.

Ce zéle un peu rallenti regne toujours à Genêve, au moins dans le consistoire ; & il en résulte une religion (*a*) moins faite pour le peuple

(*a*) Une religion purement intellectuelle, dit M. Pascal, n'est pas faite pour le peuple.

GENÊVE. que pour des philoſophes qui s'y conſacreroient par choix. A bien des égards, on peut aſſimiler cette religion aux inſtituts des Sabins, dans leſquels le Roi Numa avoit été élevé : inſtituts que Tite-Live appelle *diſciplinam triſtem & tetricam Sabinorum.*

Ce n'eſt pas que la doctrine de Calvin ſe ſoit conſervée à Genêve dans toute ſa *tétricité* : l'arminianiſme l'a beaucoup adoucie, & les informations que j'ai priſes ne m'ont rien appris qui détruiſe l'allégué de l'Enciclopédie ſur des points plus importans & plus capitaux. Il m'a paru que les théologiens de France n'avoient pas voulu tirer de cet allégué, l'avantage qu'il ſembloit leur offrir. En effet, au lieu de ſe joindre au conſiſtoire de Genêve pour crier à la calomnie contre M. Dalembert, ils auroient dû plutôt ouvrir leurs vieux controverſiſtes, y voir à chaque page que tôt ou tard le calviniſme conduiroit ſes ſectateurs au déiſme, & louer le Seigneur de l'accompliſſement de cette prophétie.

Je ne prétends pas dire que le con-

ſiſtoire de Genêve ait unanimement & ouvertement adopté le ſocinianiſme : il y a encore quelques vieux Miniſtres attachés aux anciennes formes ; mais ces vieux Miniſtres ne ſont plus de mode, même pour le peuple, & leurs prêches *ſunt littus & ſolitudo mera*. L'inſtruction particuculière permet, ſur la révélation, ſur le péché originel, ſur les peines & les récompenſes de l'autre vie, certaines libertés que l'inſtruction publique ne combat ni ne détruit point.

Au reſte, Genêve a de grands ſecours pour l'inſtitution de la jeuneſſe. La bibliothéque publique a tiré parti des reſſources que lui indiquoit Miſſon pour ſon amélioration : elle s'eſt conſidérablement augmentée, & les ſoins de M. Jallabert, qui en a eu long-tems la direction, l'ont accrue d'un cabinet d'antiquités & d'hiſtoire naturelle. Lorſque nous paſſâmes à Genêve, un de Meſſieurs Lullin venoit de remplacer, dans cette direction, M. Jallabert, devenu Conſeiller d'Etat. *tom. 3. p. 84.*

Le collége eſt dans un état très-

GENEVE.

brillant, moins par les ſecours pécuniaires de l'Etat, que par le zéle des profeſſeurs attachés de père en fils à ce collége, d'où ils paſſent communément dans le Conſeil de la République, & qui, pères de famille eux-mêmes, trouvent dans leur cœur la meſure & de l'indulgence que permet l'éducation, & de la ſévérité qu'elle exige. L'émulation y eſt excitée par des prix que la République diſtribue elle-même avec le plus grand appareil, ſur des examens rigoureux & au-deſſus du ſoupçon même de partialité : ces prix ſont des médailles d'argent. Lorſqu'un enfant en a obtenu un, tous ſes parens lui font préſent de ceux qu'ils ont eus dans la même claſſe ; & ces préſens lui forment un médaillier qui eſt un gage, envers ſa famille, de ſon application & de la continuité de ſes ſuccès. Le premier prix eſt pour l'écriture ; ce que je n'ai vu pratiquer que là : le thême le plus mal fait, mais le mieux écrit, emporte ce premier prix.

Genêve doit à Calvin une partie de ſes loix politiques. Comme il ſe

défioit de l'eſprit de domination, même dans le Clergé qu'il venoit de ſe former, il a établi que le conſiſtoire ne pourroit prendre aucune réſolution, fût-ce en matière purement eccléſiaſtique, que conjointement avec un certain nombre de Magiſtrats, & que ſes aſſemblées & ſes délibérations ſe tiendroient en lieu acceſſible & ouvert à tout le monde.

Les loix ſomptuaires s'obſervent avec toute la ponctualité néceſſaire dans un petit état qui ne ſubſiſte que par l'induſtrie des citoyens. J'ai été étonné que ces loix euſſent permis les édifices ſomptueux récemment élevés par quelques particuliers ſur la promenade *de la Treille* : ces édifices rompent l'égalité qui doit être le premier objet des loix ſomptuaires.

Ceux qui veillent ſur l'honnêteté publique, ſe ſont auſſi relâchés de leur rigueur primitive. Ces loix impoſoient peine de mort à qui refuſoit d'épouſer une fille dont il avoit obtenu les faveurs : on en eſt quitte aujourd'hui pour une procé-

GENEVE. dure rigoureuſe qui s'inſtruit par le concours des deux Puiſſances, & pour une ſomme d'argent proportionnée aux richeſſes du ſuborneur & à l'état de la fille. Lorſque nous étions à Genêve, pareille procédure s'inſtruiſoit contre un très-joli garçon du canton de Zuric, qui, ſous promeſſe de mariage, avoit abuſé d'une Genevoiſe. La crainte d'indiſpoſer ſa famille, auſſi riche que la fille l'étoit peu, peut-être auſſi de nouvelles amours, lui ayant fait manquer à ſa foi, il avoit été emprisonné, ſur la requête de cette fille : nous l'avons ſouvent vu aux fenêtres de la priſon, friſé & arrangé en petit-maître. Depuis quelques jours, il avoit été confronté à ſa partie, qui étant tombée à ſes pieds, avoit déployé tout ce que l'amour peut ſuggérer de plus patétique. Cette ſcène très-longue avoit été ſi touchante, que l'accuſé étoit tombé en foibleſſe, & que les Juges, au nombre deſquels étoient de vieux Miniſtres, fondoient tous en larmes. On eſpéroit réveiller la tendreſſe de l'infidelle ; les premières

têtes du confiftoire y travailloient férieufement : nous ignorons fi elles auront réuffi.

Ce confiftoire ne fe contente pas de prêcher, il mande devant lui ceux qui manquent aux devoirs de religion, & les réprimande vertement : il fait quelquefois ces réprimandes par députés, lorfque les perfonnes qui en font l'objet demandent quelques égards.

J'appris avec étonnement que, depuis l'établiffement de la réforme à Genêve, on y croyoit encore aux forciers, & que, vers le milieu du dernier fiècle, on y avoit folemnellement brûlé une vieille, accufée de magie. Quelque corps avoit fans doute intérêt de fe ménager ce préjugé, puifqu'il a pu furvivre à tant d'autres préjugés que les réformateurs de Genêve avoient attaqués & détruits, quoique plus refpectables que celui-là.

On fe tromperoit fans doute, fi l'on s'imaginoit qu'au milieu de prêches continuels, fous les yeux d'un confiftoire auffi vigilant, & avec des loix qui n'ont négligé aucun devoir,

GENEVE. les moeurs du peuple de Genêve répondent à ſon anagramme rapporté par Miſſon (*Reſpublica Genevenſis, gens ſub cœlis verè pia*) ; l'amour du gain ne règne nulle part avec plus d'empire : de-là l'amour du travail, l'activité, la ſobrieté, la ſoupleſſe & l'entregent qui diſtinguent les Genevois. Si Platon a eu raiſon de nier que l'on puiſſe chercher la probité dans une ville toute en comptoirs & en boutiques, ce n'eſt pas à Genêve qu'il faut la chercher. Je ne crains pas même de dire que la religion de Genêve eſt trop ſublime, trop métaphyſique, trop dégagée de tout objet ſenſible, pour influer ſur les mœurs d'un peuple, en remuant ſon ame, & en s'emparant de ſon cœur : elle reſſemble moins, cette religion, à un culte quelconque, qu'à l'école, ou du portique,ou du lycée. Au pied du Mont-Oreb, les Iſraélites qui n'avoient point encore de culte auquel fuſſent liés des objets ſenſibles & palpables, élevèrent un veau d'or. L'intérêt eſt le veau d'or que les Genevois ont élevé dans des circonſtances à peu près pareilles. En vain

Meſſieurs de Genêve diront-ils que leur religion eſt le pnr chriſtianiſme, le chriſtianiſme de la primitive égliſe, *ſacro-ſancta Chriſti religio in ſuam paritatem repoſita*, ainſi qu'on le lit à la façade de leur hôtel-de-ville. Le chriſtianiſme de l'égliſe primitive étoit la religion, non d'un peuple que le hazard y faiſoit naître, mais d'ames ſublimes, d'élus, de ſaints, *electi, vocati, ſancti*, qui l'embraſſoient par choix, qui y entroient par le ſacrifice de tous les deſirs de la chair & du ſang, & dont la plus douce eſpérance étoit celle du martyre.

En général, la ſocieté tient plus à Genêve du goût allemand, que du goût françois : elle eſt diſtribuée par cotteries d'hommes qui louent une chambre où ils vont paſſer les ſoirées à fumer, à parler politique, & à s'entretenir de leurs affaires particulières. Les femmes s'aſſemblent les dimanches, & s'amuſent entre elles : le tout ſans préjudice aux parties fines pour leſquelles on a de petites maiſons qu'on nous a dit être en aſſez grand nombre & très-fréquentées.

GENEVE.

La réserve italienne & le flegme allemand règnent dans le commerce des Genevois entr'eux & les étrangers : si quelqu'un d'eux y met quelque chose de françois, c'est la courtoisie du Dauphiné.

N'oublions pas d'observer que Genêve a réalisé en partie le projet proposé par le Docteur Swift, dans son *grand mystère, ou art de méditer sur la garderobe*. Dans la partie du lac qui regarde la ville haute, on a bâti depuis peu de vastes commodités, partagées en cellules que séparent de légères cloisons, la plûpart à *hauteur d'appui*, ainsi que l'exigeoit le Docteur, *pour la commodité de la conversation*. Je m'y présentai un matin, & m'étant placé au centre, je partageai une conversation très-soutenue entre quantité de femmes, dont les unes étoient en affaires, & les autres attendoient leur tour.

Le commerce de Genêve n'est pas un trafic casanier qui attende les acheteurs; il va les chercher, & les Genevois se répandent par-tout où ils peuvent le pousser.

Les objets de ce commerce se prêtent

GENEVE.

tent à l'activité de ceux qu'ils promenent : l'horlogerie, la bijouterie, les mousselines, les toiles légères en forment les branches principales.

Une grande partie des piéces d'horlogerie se fabriquent dans les montagnes de la Suisse, dont elles occupent les habitans pendant la saison des neiges. La plûpart ont à Genêve des horlogers atitrés qui leur achetent ces piéces à-demi-brutes, les retouchent, & en font ces montres, que, dans de très-longues tournées, ils répandent en Allemagne, en France & en Espagne. Ils en font aussi passer beaucoup aux maisons que plusieurs ont à Paris, ou à des horlogers parisiens qui y gravent leur nom & les vendent pour leur ouvrage.

Londres fut à cet égard, pour Genêve un débouché aussi considérable & aussi sûr que Paris; mais les Anglois ayant étendu chez eux ce genre de manufacture, ils se passent aujourd'hui des Genevois, ou ne prennent leur marchandise qu'au prix qu'ils y mettent eux-mêmes. Ce procédé a beaucoup refroidi la tendresse naturelle des Genevois pour

GENEVE. eux. Ils disent hautement que Messieurs les Anglois sont des Juifs qui veulent que les autres tirent tout d'eux, sans rien tirer d'autrui : cependant l'Angleterre leur fournit encore presque toute la draperie qu'ils consomment, celle qu'ils versent en Italie, & celle qu'ils réussissent à faire passer en France; quoiqu'ils reconnoissent que les draperies de France, au moins dans les premières espéces, l'emportent sur celles d'Angleterre.

La dernière guerre, en diminuant en France le commerce de bijouterie, avoit chassé de Paris un grand nombre d'ouvriers & de metteurs-en-œuvre : la guerre actuelle en a occasionné une transmigration encore plus considérable. Les Genevois les ont favorablement accueillis, ils leur ont donné de l'ouvrage, & la bijouterie remplit aujourd'hui la brêche que l'activité des Anglois a faite à leur commerce d'horlogerie ; il y a même tout lieu de présumer qu'ils enleveront à la France cette branche importante de commerce. Ils sont maîtres du titre

GENEVE.

des matières d'or & d'argent qu'ils mettent en œuvre ; & le titre eſt la choſe la plus indifférente à une jolie femme ou à un petit-maître qui veut ſe donner une tabatière, ou un étui : d'ailleurs ils n'ont aucun droit de contrôle à payer. Quant aux droits d'entrée en France & en Eſpagne, voici comment ils s'en diſpenſent. Un Genevois avec ſon valet, l'un & l'autre bien montés, partent de Genêve avec deux valiſes bien fournies de montres & de bijouterie. Le maître porte un preſqu'uniforme ſuiſſe : à tous les paſſages, à toutes les portes de ville, on arbore une cocarde ; à tous les *qui-va-là*, on répond *Officier Suiſſe*, & l'on paſſe.

Les mouſſelines, les indiennes, les toiles légères & le linge ouvré ſont la baſe du commerce de Genêve : elle tire de la Suiſſe & verſe en France preſque toutes les mouſſelines qui s'y conſomment ; elle a même, dans la dernière guerre, fourni en ce genre la vente de l'Orient, qui auroit manqué par la ſuſpenſion des retours de la Compagnie des Indes. A l'égard de ces objets, toute

GENEVE. la Suisse peut être considérée comme une manufacture immense qui jouit de tous les avantages d'une pleine liberté, de l'exemption de tous droits, de l'abondance des matières premières, du bon marché de la main-d'œuvre, & de l'industrie toujours active d'un peuple très-laborieux. Par des moyens plus efficaces que les projets, les mémoires, les dissertations, Genêve & Bâle ont prolongé, le plus qu'il leur a été possible, la prohibition des toiles peintes en France. Pour se faire une juste idée des avantages ou des désavantages de cette prohibition relativement à ce royaume, il suffisoit de consulter les allarmes des négocians de ces deux villes. Depuis qu'elle a cessé, ils regardent comme anéantie cette branche très-importante de leur commerce, de l'instant où la paix aura baissé en France le prix des cotons & des drogues nécessaires pour la teinture.

Il résulte de ce détail, que la balance d'un commerce très-considérable entre la France, la Suisse & les Genevois, est entiérement du

GENEVE.

côté de ces derniers, qui ne tirent de France que des bleds, dont le prix n'eſt qu'une très-légère déduction des ſommes que la ſolde des troupes Suiſſes tire de France, & dont la traite ſe fait de manière qu'elle eſt toute à leur avantage, ſoit qu'ils en faſſent paſſer une partie en Allemagne, ſoit que, comme il eſt arrivé quelquefois, ils reverſent en France ces mêmes bleds, avec un bénéfice conſidérable pour eux.

Parmi les canaux qui portent à Genêve l'argent de France, on peut compter le célèbre Tronchin, qui eſt à cette ville ce que fut Eſculape au canton d'Epidaure. Les Romains tirèrent ce Dieu de ſon temple, & le firent venir à Rome, où il reſta. Les François ont auſſi fait venir à Paris M. Tronchin; mais il n'y eſt pas reſté.

Lorſque nous paſſâmes à Genêve, M. de Voltaire étoit aux *Délices* avec Meſdames ſes niéces & un petit neveu. Nous leur rendîmes nos devoirs. Nous fûmes enchantés de l'ordre & du ton de cette maiſon:

GENEVE. M. de Voltaire en fait parfaitement les honneurs :

Gratia, fama, valetudo contingit abundè,
Et lautus victus non deficiente crumenâ....

Il s'amusoit alors à exercer une troupe de Comédiens qui avoit son théâtre à un quart de lieue des *Délices* & de Genêve, sur les terres de Savoie. L'un des deux jours que je passai avec lui, ces Comédiens vinrent répéter sa *Mérope*. Il leur fit cette répétition, en relisant d'après eux chaque tirade, d'abord d'une voix sourde & éteinte; mais rentrant par degrés dans le feu de la composition,

Non vultus, non color unus;
Nec comptæ mansêre comæ; sed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument, majorque videri
Nec mortale sonans;

Et de ce feu sortoient, comme autant d'étincelles & d'éclairs, les raisons qu'il donnoit à ses Comédiens, pour varier le ton, pour hausser ou baisser l'intonation, pour animer ou modérer le geste, pour pres-

ſer le dialogue ou le rallentir (*a*). Jamais ſpectacle ne m'a autant amuſé & intéreſſé que cette répétition.

En quittant M. de Voltaire, j'obtins de lui ſon portrait : il y joignit un préſervatif ſingulier contre le feu de l'Inquiſition, ſi elle venoit à être tentée de faire main-baſſe ſur le portrait, & de lui jouer quelque mauvais tour.

LA SAVOIE ET LES ALPES.

La Savoie commence aux portes de Genêve, qui en a fait autrefois partie : l'Arve ſépare leurs territoires. Les peuples de la partie de la Savoie que nous avons parcourue, ſi l'on en excepte les cantons de Chambéry & de la Maurienne, portent, dans leur air & ſur leur phiſionomie, l'empreinte de la dureté du climat qu'ils habitent. Des

(*a*) Ciceron dit qu'on ne réuſſit dans cet exercice, que *cùm ſummo labore, ſtomacho, miſeriâque* : *jam enim*, ajoute-t-il ; & à qui cela pourroit-il mieux convenir, qu'à M. de Voltaire ? *quoquiſque in eo genere ſolertior eſt & ingenioſior, hoc docet iracundiùs*. Pro Roſc. Comed.

LA SAVOIE & LES ALPES.

visages d'une pâleur livide, des gouêtres énormes, des corps décharnés & languissans, forment la partie animée du spectacle qu'offre la nature. Les incommodités politiques se réunissent contre ces malheureux aux incommodités physiques. La paix ne les exempte point de la levée des milices : les impôts qu'ils payent sont énormes, si on les en croit ; & ils peuvent le paroître, quelques légers qu'ils soient, dès que ceux sur qui on les lève, ont à peine de quoi vivre misérablement : la dureté de la perception ajoute encore au poids de l'imposition. Jugeant de leur Souverain par eux-mêmes, croyant tout le pays de sa domination pareil à celui qu'ils habitent, frappés de l'air d'opulence & de grandeur que présente la France en comparaison de leur pays, ils desireroient que la Savoie fût unie à la France, dans l'idée sans doute qu'un puissant Monarque se feroit conscience d'exiger quelque chose d'un pays tel que le leur. Cependant ce pays paroît cultivé autant qu'il le peut être, quoiqu'il y

ait lieu de préſumer qu'il ſeroit & mieux cultivé & plus peuplé, ſi un peu de relâchement dans les levées d'hommes & d'argent laiſſoit à l'induſtrie d'un peuple très-ſobre & très-laborieux, les moyens de ſe développer.

LA SAVOIE & LES ALPES.

ANNECY ne paroît ſe ſoutenir & ſubſiſter que par la dévotion aux reliques de S. François de Sales, & par l'argent des étrangers qu'y attire cette dévotion. CHAMBERY n'offre rien de remarquable que la beauté de ſa ſituation : beauté très-relative, & qui n'auroit rien de frappant dans tout autre pays. Nous nous joignîmes dans cette ville à deux Officiers Suiſſes au ſervice du Roi de Sardaigne. Ils venoient de Berne, leur patrie, & alloient faire leur ſervice à Turin. Comme cette route étoit très-familière au plus âgé, qui avoit l'eſprit fort cultivé, un grand ſens, beaucoup de politeſſe, & des lumières très-nettes ſur l'Italie, nous ne pouvions trouver de compagnie plus aſſortie à notre goût & à l'objet de notre voyage.

M. Charmer.

Au ſouper qui lia notre connoiſ-

LA SAVOIE & LES ALPES.

ſance, étoit un jeune Anglois eſcorté d'un homme en redingotte, l'air ſombre, l'œil agard, le ton bruſque & pédant, ignorant l'anglois, écorchant le françois, en ſomme fort peu fait pour l'emploi de Mentor qu'il paroiſſoit exercer auprès du jeune voyageur. Nos Suiſſes l'attaquèrent de converſation : elle roula ſur la religion de Rome, ſur celle de Suiſſe, ſur celle d'Angleterre. Les Jéſuites y fournirent un ample chapitre, ainſi que cela ſe pratique par-tout. Nous avions-là un Trinitaire Eſpagnol, qui ſoutint, d'après la connoiſſance qu'il avoit du Paraguay, que toutes les forces de l'Eſpagne & du Portugal réunies, n'étoient pas ſuffiſantes pour débuſquer les Jéſuites de ce pays. Le Mentor tint le dez, & traita tous ces articles de manière à ne nous point laiſſer ſoupçonner qu'il ne fût pas bon Anglican. Lui & ſon Télémaque étant le lendemain partis avant nous, nous apprîmes que le jeune Anglois étoit Catholique, & que ſon Pédagogue étoit un Jéſuite de Turin, qui le conduiſoit en Angle-

LA SAVOIE & LES ALPES.

terre. Nos Suisses, loin de se repentir de la scène de la veille, parurent lui desirer de fréquentes bonnes fortunes de la même espéce.

A Chambery, on a pour le passage des Alpes, le choix de deux routes : l'une, par la Tarentaise, qui, en cotoyant l'Isère, débouche par le Mont-saint-Bernard dans le Val d'Aouste; l'autre, par la Maurienne, qui, en remontant l'Arche ou l'Arc, dans l'espace d'environ 20 lieues, aboutit au Mont-Cenis. La dernière est la plus fréquentée & la moins rude : *est enim*, dit Ammien Marcellin, *è Galliis venientibus, pronâ humilitate devexa.* Cette pente continue que suit l'Arche en se précipitant, conduit presque insensiblement à la cîme du Mont-Cenis. L'Isère, moins rapide que l'Arche, parce qu'elle coule sur un terrein dont la pente est plus douce, conduit au pied de monts qu'il faut escalader en y arrivant.

Il ne faut pas s'imaginer que les passages où aboutissent les routes connues, soient dans les Alpes ce que sont dans le Caucase les fameuses portes Caspiennes, c'est-à-dire,

LA SAVOIE & LES ALPES.

des pas que l'on puisse réellement fermer avec des portes, & où un foible détachement suffise pour arrêter une armée : si les historiens grecs, si nos voyageurs modernes n'ont point voulu en imposer, ou s'ils n'ont point eux-mêmes été trompés. Les Alpes sont ouvertes de toutes parts à ceux qui en connoissent les cols, les gorges, les issues & les communications. Quelque avantage que puisse donner cette connoissance aux gens du pays pour leur défense, nous voyons que dans tous les tems, le passage en a été tenté avec succès par des armées étrangères.

De ces entreprises, la plus fameuse & la plus célébrée est celle d'Annibal, qui avoit contre lui les désavantages d'un climat glacé pour une armée composée d'Africains & d'Espagnols, l'ignorance du terrein, tout le pays en armes, l'embarras des éléphans & de toutes les machines qui composoient l'artillerie des anciens. L'aventure du rocher à-travers lequel il s'ouvrit un chemin, en le dissolvant avec du vinaigre, a été

LA SAVOIE & LES ALPES.

célébrée à l'envi par les hiſtoriens & par les poëtes latins qui ne ſe ſont point défiés de la *fides punica*, & qui ont été aveuglément ſuivis par le torrent des commentateurs & des hiſtoriens poſtérieurs. Polybe s'en défiant, vint lui-même viſiter les lieux. Dans le détail qu'il donna, d'après cet examen, du paſſage d'Annibal en Italie, l'aventure du rocher ſe réduiſit à un accident très-ordinaire aux chemins pratiqués dans les pays de montagne, c'eſt-à-dire, à l'éboulement dans la longueur d'un ſtade & demi, du terrein même qui formoit le chemin, ſur le flanc d'un rocher eſcarpé. Cet accident que, d'après l'étude du terrein, Polybe auroit pu regarder comme le dernier effort de la mauvaiſe volonté des montagnards pour Annibal, retarda la marche de ce Général, le mit dans la néceſſité de tenter un autre paſſage, &, n'en trouvant point, de revenir au rocher, & de s'y ouvrir un chemin : opération qui occupa pendant quatre jours toute l'armée carthaginoiſe. Preſque tous les auteurs qui parlent de cette opération,

disent que son objet étoit d'ouvrir un chemin dans le rocher même. Mais on alloit plus facilement au même but, en relevant simplement le chemin éboulé : chemin qui n'étoit autre chose qu'une banquette formée de pierres arrangées les unes sur les autres, & appuyée au flanc du rocher. Tel est encore aujourd'hui, en bien des endroits, le chemin de la descente des Alpes. Tite-Live énonce cette opération par un mot dont la double leçon revient au même sens : *Milites ducti ad rupem muniendam* ou *minuendam*. La première leçon, plus analogue au τὸ κρεμνὸν ἐξοκοδόμει de Polybe, énonce le chemin relevé sur les ruines du premier : la seconde, le parti que l'on dut tirer du rocher même, en détachant de sa masse une partie des pierres nécessaires pour ce relevement.

Polybe n'entre dans aucun détail sur les moyens : il dit simplement τὸ κρεμνὸν ἐξοκοδόμει μέτα πόλλῆς τῆς ταλαιπωρίας. Tite-Live qui raconte qu'un stade & demi de chemin fut ouvert dans le rocher même, a plus donné au merveilleux qu'à la vrai-

ſemblance (*a*). Pour ramener ce fait à la ſimplicité du récit de Polybe, & aux indications que l'on peut tirer de l'état actuel du terrein, ne pourroit-on pas dire qu'Annibal attaqua le rocher par tous les moyens qu'on avoit pour cette ſorte d'opération, avant l'invention de la poudre; qu'il profita d'abord des gerſures ou crevaſſes que préſentoient la cîme & le flanc du rocher, pour l'effeuiller autant qu'il étoit poſſible; que, lorſqu'il fut entiérement dépouillé, il le fit chauffer, pour y ouvrir, par l'action du feu, de nouvelles gerſures? procédé qui lui fut ſans doute indiqué par les Eſpagnols de ſon armée, qui exploitoient ainſi dans leur pays pluſieurs mines de différens métaux.

Quant au vinaigre qu'on lui fit employer, il étoit très-commun dans les armées des anciens; & les ſoldats à qui on le diſtribuoit par ra-

(*a*) *Ità torridam incendio rupem ferro pandunt, molliuntque modicis anfractibus clivos, ut non jumenta ſolùm, ſed & elephanti deduci poſſint.*

LES ALPES. tion, l'employoient à différens uſages, pour leſquels il ne ſeroit pas moins eſſentiel aujourd'hui à nos troupes : il étoit un des plus forts diſſolvans que connuſſent les anciens, & les Eſpagnols l'employent encore aujourd'hui avec le feu, pour diſſoudre des éclats de mine que la poudre a fait ſauter. L'embarras qui reſte, n'eſt donc ni dans l'emploi du vinaigre pour une telle opération, ni dans la difficulté d'en trouver la quantité néceſſaire dans un tel pays, mais ſeulement dans l'impoſſibilité de l'injecter ſur le corps d'un rocher brûlant & preſque rougi par l'action du feu.

J'aurois évité cette diſcuſſion, ſi j'euſſe prévu qu'elle m'eût jetté dans un auſſi grand détail. Je prie ceux qu'elle ennuyera, de me la pardonner, & de me paſſer encore quelques conſidérations ſur l'endroit où Annibal paſſa les Alpes.

Les lumières que les anciens nous ont laiſſées à ce ſujet, ſe perdent dans l'obſcurité des lieux qu'ils indiquent, dans l'incertitude des écrivains poſtérieurs ſur la poſition de

ces lieux, & dans les changemens que leurs noms ont essuyés. Si la tradition du pays devoit décider, il seroit constant qu'Annibal passa par le Mont-saint-Bernard. Suivant une foule d'Auteurs, c'est à ce passage célèbre que cette partie des Alpes doit le nom d'*Alpes pennines*; & l'on montre encore sur cette route le rocher, qui est, dit-on, le même que celui qu'Annibal s'ouvrit, & de prétendus restes d'une inscription punique, par laquelle ce général voulut conserver la mémoire de son passage. Mais les conjectures de Simler qui le fait passer par le Mont-Cenis ou par le Mont-Genèvre, me paroissent mieux raisonnés. 1°. Annibal partant du Dauphiné, avoit devant lui le Mont-Genèvre & le Mont-Cenis. 2°. Il se porta en dix jours des bords du Rhône dans les Alpes. 3°. Arrivé à la cîme de ces montagnes, il découvrit le Piémont, & tira parti de cette découverte pour encourager son armée, & la fortifier contre les difficultés qui l'attendoient à la descente. Or, de toutes les montagnes des Alpes

LES ALPES.

LES ALPES. qui débouchent en Italie, il n'y a que le Mont-Cenis & le Mont-Genèvre de la cîme desquels on découvre le Piémont. 4°. A ces raisons de Simler, j'ajoute que l'armée carthaginoise arrêtée sur la cîme des Alpes par l'éboulement du chemin, campa pendant quatre jours sur cette cîme, avec ses éléphans & tous ses bagages : *castra in ipso jugo posita.* Or la cîme du Mont-Cenis offroit un plateau, dont l'étendue de près de deux lieues sembloit faite pour le campement d'une armée aussi considérable ; & les informations que j'ai prises sur les lieux, m'ont instruit que ni le Mont-saint-Bernard, ni le Mont-Genêvre n'ont point à leur cîme de surface suffisante pour un tel campement. Enfin, quoique la descente du Mont-Cenis soit perfectionnée par d'immenses travaux, quoique la plus grande partie du chemin qui la forme aujourd'hui, soit prise dans les rochers mêmes qu'on a fait sauter par le moyen de la mine, on y trouve encore plus d'un pas où le chemin formé de débris de roches entassées, pourroit,

ou en s'éboulant par hazard, ou étant renversé par les gens du pays, jetter une armée qui le suivroit dans l'embarras où se trouva Annibal. LES ALPES.

M. le Chevalier Follard trace la route d'Annibal par le Mont de Lens, le Lautaret, le Mont-Genèvre, le col de Sestrières & la vallée de Pragelas : il refuse absolument au Mont-saint-Bernard *l'honneur* de ce passage fameux. Quant au Mont-Cenis, *alors*, dit-il, *il étoit inaccessible à une armée : je doute même*, ajoute-t-il, *que ce passage fût ouvert en ce tems-là.* Tom. 4.

En réduisant & cette assertion & ce doute à la même valeur, on peut observer que la Maurienne assez agréablement assise au milieu d'un pays horrible, étoit dans l'antiquité un des cantons les plus peuplés, & par conséquent des plus connus & des plus fréquentés du pays des Allobroges, & que ce canton avoit un Evêque dès les premiers siécles du christianisme ; que la rivière sur laquelle est assis le chef-lieu de ce canton, conduisoit, en la remontant, au Mont-Cenis, par une continuité de vallées ou gorges plus ou

 moins ouvertes; que le plateau que l'on trouve à la cîme de cette montagne, offre un chemin tel qu'on pourroit à peine le rencontrer dans la plus belle plaine; enfin que les raiſons qui ont fixé à cette route la *ſtrada romana*, & qui la rendent aujourd'hui la plus connue & la plus fréquentée de toutes celles qui traverſent les Alpes, ont dû, dès les premiers tems, l'indiquer & l'ouvrir.

A ces conſidérations générales en faveur du Mont-Cenis, ajoutons, 1°. que d'après Polybe, c'eſt-à-dire, d'après le texte même de M. le Chevalier Follard, Annibal n'engagea ſon armée dans les montagnes, qu'après avoir cotoyé, pendant dix jours de marche continue, une rivière qui, ſuivant M. le Chevalier Follard, & ſuivant l'évidence, ne pouvoit être autre que l'Iſère; 2°. que les gens du pays ayant fait des diſpoſitions pour s'oppoſer à ſon paſſage, il campa, après une première marche, dans les vallées dont ils tenoient les hauteurs; & que s'étant rendu maître de ces hauteurs pendant la nuit, il arriva en force le

lendemain à une ville qui étoit le chef-lieu de ces montagnards : *caſtellum*, dit Tite-Live, *quod erat caput ejus regionis*. Or je demande à ceux qui ont la connoiſſance la plus intime des frontières de la Savoie & du Dauphiné, à M. Bourcet, par exemple, ſi dix jours de marche le long de l'Iſère, depuis ſon embouchure dans le Rhône, ne conduiſoient pas Annibal à la ligne qui, en ſuivant cette rivière, ſépare actuellement les terres de France de celles de Savoie ; ſi ces dix jours de marche ne dépaſſoient pas de beaucoup le Mont de Lens par lequel M. le Chevalier Follard ouvre ſa route dans les Alpes ; ſi le *caput ejus regionis*, ſur lequel, après qu'il eut quitté l'Iſère, deux petites journées le portèrent en combattant, n'indique pas S. Jean de Maurienne ; enfin ſi à cette hauteur, en remontant l'Iſère, ſi à cette diſtance de cette même hauteur, il étoit quelque chef-lieu, quelque capitale de canton, autre que S. Jean de Maurienne ?

LES ALPES.

Obſervons encore qu'Ammien Marcellin, dont M. le Chevalier *Lib. 15. c. 20.*

LES ALPES.

Follard employe l'autorité, nous a laiſſé une notice détaillée des diverſes routes ouvertes en différens tems, pour paſſer d'Italie dans les Gaules. Il déſigne d'abord très-clairement celle que le Chevalier Follard trace à Annibal par le Mont-Genèvre, *Matronæ verticem*, & par Briançon, *caſtellum Virgantiam* : parlant enſuite de celle que tint en effet Annibal, il le fait aller *per Tricaſtinos & oram Vocontiorum extremam, ad ſaltus Tricorios*. Or, ſi les lumières que l'hiſtoire & la tradition avoient conſervées ſur cette expédition, euſſent été conformes au ſyſtême de M. le Chevalier Follard, Ammien Marcellin, ſans dérouter ſes lecteurs par l'indication de ces cantons, eût dit ſimplement qu'Annibal avoit pris la route qu'il venoit d'indiquer par le Mont-Genêvre & Briançon.

Terminons ces obſervations, en remarquant que les ſix marches qui, du chef-lieu dont Annibal s'étoit emparé à ſon entrée dans les Alpes, le portèrent au pied de la cîme de ces montagnes, ſuivant les termes de Polybe, rempliſſent préciſément

la diſtance de S. Jean de Maurienne au pied du Mont-Cenis. Quant à l'affaire avec les montagnards, qui troubla la cinquiéme marche, on peut la placer entre Bramens & Soliers, dans une eſpéce d'entonnoir formé par des montagnes qui s'ouvrent à la droite, tandis que par la gauche l'Arche reſſerrée par une montagne eſcarpée qu'elle tourne, ne laiſſe qu'un chemin très-étroit dans le flanc même de cette montagne, qui peut être la même ſur le ſommet de laquelle Annibal paſſa avec la moitié de ſon armée, une très-méchante nuit.

De Chambery, après avoir paſſé l'Iſère ſous Montmélian, nous vînmes le 22 Juin à AIGUEBEL. C'eſt ſans doute par anti-phraſe qu'on a donné ce joli nom à un auſſi vilain lieu. Quoique le ciel fut très-beau, toute l'horiſon étoit enveloppée d'un brouillard épais, rouſſâtre & très-puant : le ſoleil avoit quitté Aiguebel dès cinq heures du ſoir. De toutes les parties des montagnes qui interceptoient ſa lumière, découloit

LES ALPES. une eau, ou plutôt une écume jaunâtre, auſſi déſagréable à l'odorat qu'à la vûe. Le fond de l'eſpéce de puits qu'occupe le village, retentiſſoit du ſifflement des eaux de l'Arche & du bruit des roches que cette rivière charrie. Les mines de divers métaux qui enrichiſſent ces montagnes, ne purent réconcilier ce lieu affreux avec notre imagination. Nous y jouîmes cependant d'un ſpectacle auſſi ſingulier qu'imprévu. Une heure depuis que le ſoleil avoit diſparu, la nuit étant déja décidée & par ſon abſence & par le brouillard, il nous vint, par une échappée de montagnes, un rayon qui perçant le brouillard, parut comme un ſolide lumineux, & éclaira la vallée pendant cinq ou ſix minutes.

J'imaginai que les habitans d'un tel lieu devroient être *Autochtones.* Pour m'en aſſurer, je fis viſite au doyen du bourg qui étoit un Maréchal, & je lui demandai ſi de ſa connoiſſance, ou de celle de ſon père, il étoit jamais venu quelque étranger s'établir à Aiguebel. Il me jura que le ſang d'Aiguebel n'avoit jamais été

été mêlé d'aucun ſang étranger, *fors* les paſſans & les chanoines d'une petite collégiale qui ſe trouve là. Il me fit cette réponſe, il me demanda des nouvelles de France, & mon ſentiment ſur les beautés d'Aiguebel, avec une gaieté qui m'étonna. Je tins enſuite tout le bourg pour me procurer la monnoie d'un écu de France, ſans pouvoir la trouver. Tous les gens à qui je m'adreſſai, me dirent unanimement que les maltotiers avoient, depuis quelques jours, fait leur recouvrement; & qu'ils n'avoient pas laiſſé un ſol dans tout Aiguebel.

L'Arche que nous avions trouvée là, nous conduiſit juſqu'au Mont-Cenis : ſon lit eſt une eſpéce d'eſcalier plus ou moins roide, embarraſſé par les roches qu'elle entraîne avec fracas : elle reçoit toutes les eaux des gorges qui aboutiſſent à ſon lit, & celles qui s'y précipitent du haut de rocs perpendiculairement eſcarpés. Ces caſcades très-fréquentes, que l'on prend de loin pour des plattes-bandes perpendiculaires de neige, ſont autant ſupérieures à tout

LES ALPES. ce que l'on voit en ce genre dans les maiſons royales de l'Europe, que les plus merveilleuſes caſcades de ces maiſons le ſont à celles de l'Opéra de Paris. La limpidité des eaux eſt relevée par le fond du rocher qu'elles parcourent ſans le toucher : ce ſont communément des rochers taillés à pic par leur centre, & chargés d'une couleur ferrugineuſe diverſement nuancée. La manière dont ces caſcades arrivent à terre, attira auſſi mon attention : une nappe de dix pieds de large, tombant de cent pieds de haut, paroît moins tomber que ſe poſer doucement ſur le point de ſa chûte, avec un léger bouillonnement.

D'Aiguebel, nous allâmes coucher dans un lieu pire qu'Aiguebel, parce qu'à toutes les horreurs de ſa ſituation, il joint le danger de bandits attroupés qui y ſurprennent aſſez ſouvent les paſſans dans leur lit. Ils nous reſpectèrent. De-là, en avançant dans les Alpes, vis-à-vis Bramens, eſt à la gauche de l'Arche un hameau appellé *Abries* ou *Abris*.

Je crois que c'eſt le lieu où mourut

Charles le Chauve, & non à Brion ni à Briord en Breſſe, ainſi que me l'avoient dit les Breſſans. En effet, en rapportant la mort de ce Prince, les annales de S. Bertin diſent qu'à ſon retour d'Italie, étant tombé malade au paſſage du Mont-Cenis, par l'effet du poiſon que lui avoit adminiſtré ſon médecin, il s'arrêta dans un lieu appellé *Brios*, où il fit venir Richilde ſa femme, qui l'attendoit à S. Jean de Maurienne; & qu'après une maladie de onze jours, il mourut *in viliſſimo tigurio*. Si ce *Brios* eût été ſitué dans la Breſſe, Richilde s'y fût trouvée avec ſon mari, ſoit qu'elle fût venue de France au-devant de lui, ſoit que l'ayant accompagné dans ſon expédition d'Italie, elle eût repaſſé les Alpes avant lui. Dans le premier cas, s'étant avancée juſqu'à S. Jean de Maurienne, elle l'y auroit rencontré, &, ſans s'y arrêter, l'auroit accompagné juſqu'en Breſſe, dans l'état de mort où il ſe trouvoit. Dans le ſecond cas, il l'eût priſe en paſſant à S. Jean de Maurienne. Ainſi tout conduit à placer ce hameau entre cette der-

LES ALPES.

LES ALPES. nière ville & le Mont-Cenis. Presque toutes les annales contemporaines, &, d'après elles, les chroniques de S. Denis rapportent que, dans le lieu même où Charles mourut, » ses gentz fendirent li cors & » osterent les entrailles; & quant » ils l'orent bien lavé, si l'en oinstrent de basmes & oignementz » aromatiques, puis le mistrent en » un escrin, pour porter à l'église » de S. Denys en France, là où il » avoit sa sépulture eslue; mais pour » ce qu'il commença si durement à » flairier pour qu'ils ne le peussent » pas longuement porter pour la flai- » reur qui tout-à-dès croissoit, si » l'enterrerent en la cité de Ver- » ziaux (Verceil) en l'église S. Eu- » sebe le martyr «. Les annales de S. Bertin disent au contraire qu'il fut déposé à Nantua. Son fils & les moines de S. Denis qu'il avoit comblés de biens, ne firent transférer ses os à S. Denis, que plusieurs années après sa mort: encore fallut-il deux visions pour les en faire aviser.

Chron. de S. Denis.

L'indifférence avec laquelle le corps de cet Empereur fut embaumé

& laiſſé en chemin, l'incertitude des hiſtoriens de ſon ſiécle ſur le lieu où il avoit été dépoſé, l'oubli où il reſta pluſieurs années, le peu de ſoin des écrivains poſtérieurs pour démêler & fixer s'il avoit été dépoſé à Nantua, ainſi que le diſent les annales de S. Bertin, ou à Verceil, ſuivant les chroniques de S. Denis & les autres annales contemporaines, toutes ces négligences ne prouvent pas un attachement bien vif pour la mémoire de ce Prince. Il étoit preſque parvenu à raſſembler les membres épars de l'empire de Charlemagne ſon ayeul; mais une ambition ſans vûes, une politique ſans ſuite & ſans principes, une aveugle confiance pour des gens de néant, ne formèrent de ces membres réunis qu'un ſquelette mal aſſemblé, qui bientôt, en s'écroulant, entraîna la ruine de la race Carlienne.

Nous paſſâmes le Mont-Cenis la veille de la S. Jean : on y ſentoit pour la première fois une chaleur décidée : en le montant, nous y vîmes encore de la neige en quelques

LES ALPES. endroits. Arrivés ſur le plateau très-ſpacieux qu'offre ſon ſommet, nous y trouvâmes le plus beau ciel, l'air le plus pur, & toute la terre couverte d'une verdure très-fine & émaillée de fleurs preſque toutes épanouies. Parmi ces fleurs, nous diſtinguâmes des narciſſes & des renoncules d'un jaune de jonquille, de la plus belle forme & ayant une légère odeur de jonquille, de la violette en forme de menue penſée extrêmement large & exhalant une odeur qui ſemble être un extrait de ce que la fleur d'orange a de plus doux & de plus ſuave. Cette verdure & ces fleurs devoient le lendemain, jour de la S. Jean, être abandonnées aux troupeaux des cantons voiſins, qui chaque année viennent ce jour-là s'établir ſur cette cîme, d'où ils ne deſcendent qu'aux premières neiges.

Nous nous arrêtâmes dans un Prieuré bâti au milieu du plateau: nous avions ſoupé la veille avec le Prieur, qui nous avoit invités à prendre chez lui quelques rafraîchiſſemens. En y arrivant, nous trou-

vâmes le couvert mis, de l'excellent vin, & des truites qu'il venoit de pêcher dans un lac qui fait face à son hermitage : lac qui occupe la partie la plus basse de l'espéce de coupe que forme la cîme du Mont-Cenis. Les truites que le Prieur fit cuire lui-même, étoient d'un rouge, d'une fermeté & d'un goût qui pourroit déterminer des gourmands à faire le voyage du Mont-Cenis pour en manger sur le lieu même. Ce Prieur exerce ainsi l'hospitalité envers les pélerins qu'il juge capables d'apprécier ses truites : la reconnoissance des pélerins fait le plus solide revenu du Prieuré. Nous le priâmes de faire recueillir des griffes d'anemones, de la graine de violette & de quelques autres fleurs, & nous lui laissâmes, avec une adresse à Lyon, un écu de 6 liv. pour les frais de cette cueillette : il a, malheureusement pour nous, oublié cette commission.

Du lac qui nourrit ces excellentes truites, sort la petite Doire, que l'on cotoye en descendant en Italie. A l'idée que nous avons donnée du

LES ALPES. plateau où se trouve ce lac, il faut ajouter, pour la satisfaction des naturalistes, que l'espéce de coupe qu'il forme, est bordée de falaises très-élevées, & qu'ainsi il n'occupe pas, au pied de la lettre, le sommet du Mont-Cenis. C'est à mi-côté d'une de ces falaises, à la hauteur du Prieuré, qu'on découvre les plaines du Piémont; & c'est de-là qu'Annibal put les montrer à son armée : *in Promontorio quodam undè longè ac latè prospectus erat, consistere jussis militibus, Italiam ostentat, subjectosque Alpinis montibus circùm-padanos campos.*

Nous passâmes le Mont-Cenis dans la voiture ordinaire, c'est-à-dire, sur une civière en forme de claie fixée sur deux bâtons : c'est la voiture commune à toutes les grandeurs de ce monde qui ont à passer les Alpes. Le prix assez modique en est fixé par des réglemens du Roi de Sardaigne, à tant par porteur; mais le nombre des porteurs est à l'arbitrage du Syndic de Lasnebourg pour ceux qui viennent de France. Ce Syndic nous vint voir à notre arrivée, & après nous avoir mesurés,

toïsés & pesés de l'oeil, il décida qu'il nous falloit quatorze porteurs, six pour moi & huit pour mon compagnon moins léger que moi. Enfin, par composition, nous n'eûmes que dix porteurs, dans la proportion arithmétique établie par le Syndic. Ces porteurs vont très-vîte, en se relayant alternativement, & dans la marche le relais fait la conversation avec le *porté*. Cette conversation roule communément sur les Cardinaux, les Généraux, les Princes & Princesses qu'ils ont eu l'honneur de porter, & sur la générosité de ces Eminences & de ces Altesses. Un d'eux me dit que son père avoit porté M. de Vendôme, & que ce M. de Vendôme étoit le plus drôle de corps du monde. Je leur demandai s'ils n'avoient jamais oüi dire qu'un certain Capitaine d'Algériens, nommé Annibal, eût passé le Mont-Cenis avec une grosse armée, il y a environ deux mille ans. Ils me dirent qu'ils avoient oüi parler de cet homme-là : que les gens du Mont-saint-Bernard disoient que c'étoit par leur pays qu'il avoit

LES ALPES. passé ; mais que le Maréchal de Villars & le Cardinal de Polignac avoient assuré aux gens de Lasnebourg que c'étoit par le Mont-Cenis. Ce portage dure près de quatre lieues : nos gens passèrent sur des mulets pris aussi à Lasnebourg, suivant la taxe, & dont ils furent fort contens, à quelques quintes près.

La descente en Italie est telle que Tite-Live la décrit : *Pleraque Alpium ab Italiâ, sicut breviora, ita arctiora sunt : omnis ferè via præceps, angusta, lubrica.* Pour donner une idée du précipice qu'elle offre, il suffit de dire qu'on descend, en trois lieues environ, ce qu'on a monté pendant vingt-cinq lieues. L'Arche que l'on cotoye en montant, nous étonnoit par la rapidité de son cours ; mais c'est une eau d'étang, en comparaison de la petite Doire que l'on suit en descendant : sa chûte est une cascade perpétuelle distribuée par palliers de vingt, de trente, de cinquante pieds d'élévation perpendiculaire, où l'eau perpétuellement fouettée se précipite en forme de mousse ou d'écume très-légère, qui,

LES ALPES.

considérée à quelque distance, ressemble à ces nuages transparens qui flottent dans un beau ciel d'été.

Le chemin de cette descente est un zigue-zague à angles très-aigus, ménagé & distribué avec le plus grand art : nos porteurs alloient là-dessus aussi vîte que les plus habiles porteurs sur le pavé de Paris; ils ne se reposent que trois ou quatre fois: dans ces repos, ils plaçoient les deux civières à côté l'une de l'autre, sur la pointe d'un rocher, où, assis à terre, nous nous communiquions nos réflexions. Pour abréger chemin, ils franchissoient par enjambées la pointe des angles; & dans ces instans, nous & la civière qui nous portoit, nous nous trouvions quelquefois suspendus au-dessus d'un précipice de deux ou trois mille pieds de profondeur perpendiculaire : les mulets eux-mêmes se permettent cette allure hardie, lorsque ceux qu'ils portent, ou veulent bien en courir les risques, ou s'abandonnent à eux, ne sachant pas les conduire, & de crainte de pis. Cette descente

LES ALPES. eſt pour les voyageurs, comme une tempête qui les jette en Italie.

De la Novalèſe, premier lieu du plein-pied, en allant à Suſe, nos Officiers Suiſſes nous firent voir le revers du col de l'Aſſiette : poſte célèbre par l'attaque qu'en 1747 lui donna le Chevalier de Belle-Iſle, qui s'y fit tuer avec tant de braves gens. M. Charmer qui avoit eu part à la défenſe de ce poſte, nous dit que cette expédition, ſi elle eût réuſſi, auroit ouvert aux François le Piémont & les Etats du Roi de Sardaigne; qu'elle auroit réuſſi, ſi, ſuivant le plan du Chevalier de Belle-Iſle, l'attaque eût commencé une heure plutôt; qu'elle pouvoit encore réuſſir, ſi elle eût été ſoutenue une demi-heure plus tard, le plomb ayant déja manqué aux troupes Piémontoiſes, lorſque les François ſe retirèrent, & la poudre étant ſur le point de leur manquer : *adeò fortuna in omni re dominatur !* Saluſt.

PIÉMONT.

SUSE.

Du côté des Alpes, Suſe eſt la clef de la plaine du Piémont : elle occupe le centre du débouché qui ouvre cette plaine. Comme elle eſt commandée par ſa droite & par ſa gauche, ſes fortifications qui pouvoient en impoſer avant l'uſage de l'artillerie, ſes murs & les tours quarrées qui les flanquent, n'ont rien de recommandable que leur antiquité. Ces tours & quelques autres de la même conſtruction, répandues dans cette ville, reſſemblent aſſez à la tour de S. Germain des Prés, à celle de S. Pierre de Chaalons, & à quelques autres édifices de cette eſpéce, que quelques antiquaires regardent comme des monumens de l'architecture des anciens Gaulois. C'eſt d'abord un maſſif d'une très-lourde mâçonnerie, ſans fenêtres ni ouverture, juſqu'à la hauteur de trente ou quarante pieds : s'élévent enſuite deux ou trois étages preſque à jour, & dont les ouvertures ſont ornées,

SUSE. ou plutôt chargées de colonnes ſans proportion & ſans forme déterminée ni dans le module, ni dans la baſe, ni dans le chapiteau : la ſéparation des étages eſt marqué au-dehors par une friſe travaillée & évidée au ciſeau en forme d'échiquier. Les colonnes que l'on voit à ces tours, ainſi qu'à pluſieurs autres de même conſtruction répandues dans la Lombardie, ſont communément de marbre blanc : les bayes des ouvertures où elles ſont placées, ſont formées ou revêtues du même marbre.

A côté de ces antiquités gauloiſes, on voit à Suſe un monument d'antiquité romaine. C'eſt un arc de triomphe élevé dans les premiers tems de l'empire romain : il eſt formé de gros blocs de beau marbre de Carare, & très-bien conſervé. On en trouve la deſcription dans l'Atlas de Piémont. Le Marquis Maffei l'a auſſi décrit : mais un Ingénieur Piémontois, frappé du peu de reſſemblance de ces deſcriptions avec le monument même qu'il avoit étudié, en a donné une nouvelle, avec tous

ſes détails & tous ſes développemens, qui méritent d'autant plus l'attention des architectes, que les règles communes n'y ont pas été bien ſcrupuleuſement obſervées.

L'inſcription qu'on liſoit ſur la friſe de cet arc, étoit en lettres de bronze doré, que l'on a enlevées : on voit encore les trous qui recevoient les fiches de ces lettres. Par la combinaiſon de ces trous & de leur poſition reſpective, l'Ingénieur Piémontois a rétabli cette inſcription. Suivant le reſtituteur, l'arc fut érigé par Coſſius, *Roi* d'une partie du Piémont & des Alpes, quoique l'inſcription même ne lui donne que le titre de *Préfet*. Il eſt vrai que Suétone parle d'un Roi de ce pays, dont le domaine fut réduit en province par Néron.

A un mille environ de Suſe, ſur un tertre d'où les montagnes commencent à s'éloigner, le Roi de Sardaigne vient de fortifier une citadelle appellée le fort de la *Brunette* : il y a, dit-on, épuiſé toutes les reſſources de l'art, principalement pour la partie des mines & contre-mines

SUSE. qui embraſſent tous les points d'où l'on peut attaquer ou inſulter ce fort. Non-ſeulement l'entrée n'en eſt pas permiſe, la vûe même en eſt interdite; & comme nous jettions un coup d'œil ſur une partie de fortification extérieure à laquelle on travailloit, on nous pria, fort poliment à la vérité, de pourſuivre notre chemin.

TURIN.

Cette ville occupe le centre d'une plaine dominée par les Alpes & par l'Apennin. Elle ſe préſente de la manière la plus avantageuſe : ſes portes, ſes rues, ſes égliſes, ſes palais offrent des points de vûe que l'on ne trouve point dans les villes de France.

Cependant, lorſqu'on en vient à l'examen détaillé de chacun de ces objets, on eſt fâché d'y voir régner un goût ſingulier d'architecture, qui n'offre que des maſſes & des parties qui ſemblent ſe heurter, & dont l'effet, qui attire l'attention au premier coup d'œil, laſſe & fatigue bientôt. Cette manière bizarre paroîtroit ſortie de l'école du Borromini, ſi la

chapelle royale de Turin, bâtie avant le regne de cet architecte, n'étoit pas un modèle en ce genre : *decipit exemplar vitiis imitabile.* L'église des Théatins de Paris est dans ce goût d'architecture adopté par les *Stucateurs*, qui le répandent dans toute l'Italie. C'est un nouveau genre de gothique devenu nécessaire à des yeux lassés de la belle simplicité des anciens monumens & des bâtimens élevés sur ces modèles. (*a*) *La sazietà di ciò che lungamente si è adoprato fà mutare il giudizio è spezzo lo inganna è fà appetere ed appresso tentare cose nuove. Il desiderio della gloria stimola sempre gli intelletti più vivi à farsi inventori,* TURIN.

(*a*) Michel-Agnolo Buonarotti, *Nella dedica delle rime del suo avolo al Emin. Barberini.* Quintilien a exprimé la même idée en ces termes : *Recta & secundùm naturam directa nihil habere ex ingenio videntur : illa verò quæ utcumque deflexa sunt, miramur tanquam exquisitiora : non aliter quam distortis & quocumque modo prodigiosis corporibus apud quosdam majus est pretium, quam iis quæ nihil ex communis habitûs bonis perdiderunt.* L. 1, c. 5. *Reperto quod est optimum, qui quærit aliud, pejus appetit.* L. 1, c. 15.

TURIN. *e ſpezialmente i giovani che confidando molto nelle forze loro e nelle loro imaginazioni, le coſe antiche ricuſano.* Réflexion vraiment philoſophique, fondée ſur l'expérience de tous les tems, & applicable à plus d'un genre.

Le palais royal de Turin eſt digne du Souverain qui l'habite. Il a un très-grand nombre d'appartemens meublés & diſtribués avec le goût & toute la magnificence qui brilloit dans les maiſons royales de France, avant que Verſailles fût bâti. Une propreté rare dans les maiſons de cette claſſe, y regne de toutes parts : le Roi en fait une loi à tous ſes Officiers : aucune cellule de religieuſe n'eſt tenue plus proprement que la chambre & l'appartement qu'il habite.

Ces appartemens, les galleries & les corridors de communication ſont remplis de tableaux, de marbres, de glaces & de ſtatues antiques. Ces ſtatues & une très-grande quantité de buſtes antiques ſont des débris du cabinet des Gonzagues Ducs de Mantoue : ces richeſſes paſ-

ſèrent à Turin lors du ſac de cette première ville. TURIN.

L'école flamande domine parmi les tableaux. On n'en voit nulle part un auſſi grand nombre de Gérardow. Un de ce maître, repréſentant une femme mourante, eſt le morceau le plus fort de deſſein & le plus fini qui ſoit ſorti de ſon attelier. Parmi les tableaux des autres écoles, on diſtingue les élémens de l'Albane, l'enfant prodigue du Guerchin, l'enlévement des Sabines du Baſſan, &c. L'école françoiſe a décoré un cabinet tout en glaces & en émaux, que le Roi affectionne ſingulièrement. Carle-Vanloo y a repréſenté ſur de petits tableaux répandus parmi les glaces, les principaux événemens de la *Jéruſalem délivrée.*

Dans une des ſalles, la table eſt ſuppléée par un monument unique d'antiquité égyptienne : c'eſt la fameuſe table Iſiaque, dont les antiquaires ont multiplié les copies & les deſcriptions : le fond eſt de bronze relevé par des filets d'argent, dont les différens contours forment une multitude de hiéroglyphes diſtribués

TURIN. en divers compartimens. Nous dûmes la vûe de toutes ces belles chôses à M. le Comte de Grosso-Cavallo, Gentilhomme de la Chambre.

Le Roi & la Famille Royale ne mangent point en public : on ne les voit ensemble qu'aux offices de la Chapelle. Toute cette Famille, y compris la Princesse de Savoie, a un air de gaieté, de santé, d'union & de contentement que n'ont pas toutes les familles même particulières. Le Duc de Savoie, généreux comme un Prince, & obligeant comme un particulier, est aimé & chéri au point que le peuple s'imagine que le Roi son père en marque quelquefois de la jalousie. Il a une pension assez modique, qu'il employe au soulagement de tous les malheurs qui viennent à sa connoissance : il fait même des dettes pour étendre ce genre de dépense. Il travaille beaucoup : ses études & son goût se portent à l'art militaire : études perdues, si l'alliance entre l'Autriche & la France sont de longue durée.

Le Roi règle lui-même la dépense

TURIN.

de sa maison : il influe directement sur les plus petites parties du gouvernement : aucun détail politique ou économique ne lui est étranger. Tandis que nous étions à Turin, arriva à la douane un ballot contenant toute l'édition d'un livre imprimé à Lyon. C'étoient des Heures militaires dédiées au Militaire Piémontois, & imprimées par *duplicata* de l'édition de pareilles heures dédiées au Militaire de France, par les Jésuites de Lyon : l'une ne différoit de l'autre, que par l'épître dédicatoire. Avant la remise du ballot, le Roi s'étoit fait brocher un exemplaire de ces heures; & après l'avoir examiné, il avoit mis sur le ballot un *embargo*, dont les Jésuites désespéroient d'obtenir la main-levée.

En ce même tems mourut à Turin l'Archevêque de Cagliari : il avoit été neuf ans Jésuite : il s'étoit refait Jésuite en mourant; & les Jésuites l'enterrèrent chez eux habillé en Jésuite. Les Piémontois disoient, en le voyant passer : *è proprio come una frittata quandò rivolgesi nella padella.*

Observons à ce sujet qu'on retrou-

TURIN. ve à Turin l'ancien uſage conſervé en Italie, & abrogé dans la plus grande partie de la France, d'enterrer les morts à viſage découvert : uſage qu'il eſt étonnant que quelques aventures arrivées pendant notre ſéjour à Paris, n'ayent pas fait revivre en France. En effet, de quel poids peuvent être les actes mortuaires? Qu'y atteſtent ceux qui les ſignent? Ce ſont actes *de viſu*, donnés par les Quinze-Vingts.

J'y ai auſſi trouvé un uſage eſſentiel à la ſûreté publique, à l'égard des minutes des Notaires qui les portent de ſuite & ſans la moindre lacune, ſur des regiſtres en papier timbré, cottés & paraphés par le Juge de la réſidence de chaque Notaire. Cela a lieu dans toute l'Italie, & ſupplée abondamment à la formalité & à l'objet du contrôle. On n'imagine ailleurs les précautions de cette nature, que lorſqu'elles peuvent rapporter quelque choſe au Fiſc.

Turin a une univerſité floriſſante. Le Roi Victor lui a élevé un très-beau bâtiment, dans lequel, outre

les lieux & toutes les commodités nécessaires pour ses exercices, elle a une très-vaste bibliothéque. Les portiques intérieurs de ce bâtiment sont remplis de bas-reliefs & d'inscriptions antiques, qui encastrés dans les murs, forment la tapisserie la plus convenable que l'on pût imaginer pour un lieu d'études. C'est le feu Marquis Maffei qui donna l'idée de cette disposition. La plûpart de ces monumens antiques se tirent des ruines d'*Industria* : colonie romaine qui n'est plus qu'un méchant village à une lieue de Turin. Ces ruines sont comme une mine qui ne s'épuise point. TURIN.

Des monumens de cette espéce livrés en d'autres pays à la discrétion d'écoliers, n'y trouveroient pas le respect que le Tems semble leur avoir gardé. Mais ce respect est en Italie un des préjugés d'éducation : préjugé qui dispose heureusement la jeunesse à l'admiration des belles choses : préjugé si bien établi, qu'il s'étend jusqu'à la populace même.

L'appartement destiné à la bibliothéque, est rempli d'une riche &

TURIN. nombreuse collection de livres : on y voit un cabinet d'antiques, des manuscrits grecs & latins, du moyen âge, & une suite de vieux romanciers françois ; enfin un recueil contemporain des actes du Concile de Pise. Le fond de cette collection étoit depuis long-tems dans la maison de Savoie : il n'en est resté au palais qu'un Lactance de la plus haute antiquité, & la table isiaque. Le goût pour les richesses de cette espéce, porté en Savoie par Marguerite, fille de François I. & femme du Duc Philibert-Emmanuel, y fut entretenu par Christine, fille de Henri IV. Parmi les singularités rassemblées dans ce *musæum*, on montre un petit livre en vélin, dont chaque page présente un dessein historié de la main du fameux Jules Romain. Ce recueil très-précieux par le nom de l'artiste, par la finesse & par la pureté du dessein, est venu aux Ducs de Savoie, du cabinet des anciens Ducs de Milan. L'Abbé Barthés ou Bartholi, connu par quelques ouvrages d'érudition, a la garde de toutes ces belles choses : il en fait les honneurs

avec une assiduité, une politesse & une affabilité qui nous firent penser très-faussement que les émolumens de sa place étoient beaucoup plus considérables que ceux qui sont attachés ailleurs à de semblables emplois.

Ce cabinet & la bibliothéque de laquelle il dépend, sont ouverts tous les jours depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, excepté seulement les fêtes & les dimanches. Toutes les fois que j'y allai, je vis avec une surprise agréable, la bibliothéque remplie de jeunes ecclésiastiques lisant les Pères & les ouvrages relatifs à la science de leur état. Les Piémontois nous dirent que ce goût pour les lettres datoit chez eux des dernières années du regne du Roi Victor. Ce Prince ôta aux Jésuites la direction des études, dans laquelle ils ont été remplacés par l'Université.

Une thèse en droit, à laquelle j'assistai, auroit pu me donner une idée de l'état de la science des loix; mais comme c'étoit le premier latin que j'entendois au-delà des Alpes, je

TURIN. n'y compris presque rien : il me parut seulement que le soutenant possédoit assez le fond des matières, & qu'il tiroit de ce fond ses réponses aux difficultés : on m'assura même que ces réponses n'étoient point communiquées. La séance finit par une distribution de sonnets imprimés à la louange du soutenant.

Des Religieux de différens ordres partagent avec des séculiers les places de cette Université. Les Barnabites, appellés en Italie Clercs réguliers de la Congrégation de saint Paul, y tiennent un rang distingué : leur considération est avantageusement soutenue par le P. Gerdil, connu par plusieurs ouvrages, la plûpart philosophiques. Lorsque nous étions à Turin, il étoit question de lui pour la place de Précepteur du Prince de Piémont : place que le Roi l'a depuis forcé d'accepter. J'ai oüi très-peu de Savans parler des objets de leurs études, avec la netteté, la précision, le nerf & la simplicité que nous avons trouvés dans la conversation de ce Père : le tout en françois, qu'il dit humblement ne savoir qu'autant qu'il est permis à un

TURIN.

pauvre Savoyard d'y atteindre.

Nous vîmes auſſi le Père Beccaria, ſavant d'un autre genre : nous le trouvâmes environné d'une foule de machines de toute eſpéce, qu'il nous dit être de ſon invention. Le Roi fait les frais de ces machines, deſtinées la plûpart à des expériences de phyſique.

Les plaiſirs de la Cour & de la Ville ſont très-peu bruyans à Turin. Quoique toutes les attentions & toutes les faveurs de la Cour ſoient pour le militaire, la nobleſſe eſt pauvre en général, & elle évite les grandes dépenſes. Les commerçans qui ſe plaignent qu'on les ſacrifie au militaire, n'ont de reſſource, pour faire ou ſoutenir leurs maiſons, que l'économie & la frugalité. Au milieu de cette langueur, il règne toujours un peu de galanterie ; mais c'eſt encore cette galanterie antique établie à Turin par Madame Royale.

Nous nous trouvâmes à portée d'en voir un échantillon dans un jeune Docteur Boulonnois qui avoit fixé ſon ſéjour à Turin. Homme d'eſprit, bon poëte & amoureux

TURIN.

comme le plus ſot de tous les hommes, l'objet de ſa tendreſſe étoit une jeune veuve. Dans les commencemens de ſon bonheur avec elle; c'eſt-à-dire, lorſqu'après deux ou trois mois d'aſſiduité conſtante, elle commençoit à ſouffrir qu'il lui baiſât la main, il lui préſenta un François établi depuis quelque tems à Turin, & dans lequel il croyoit avoir trouvé un ami auſſi ſûr qu'il imaginoit ſa Divinlté fidelle. La Piémontoiſe fut bientôt arrangée avec le François. On ſouffrit le docteur encore quelque tems : enfin, au moyen d'une querelle d'Allemand, ſa belle le congédia, avec interdiction préciſe de ſa maiſon, de ſa rue, & même de ſa vûe. Il prit pour confident & pour conſolateur, ce même ami qui ne paroiſſoit & qu'il ne croyoit occupé que de ſa réconciliation. Bientôt confidens des deux rivaux, nous voyions tous les jours le docteur venir preſſer ſon ami de terminer ſa paix : chaque viſite étoit accompagnée d'une piéce de vers ſouvent très-bien tournée, & toujours relative à ſa ſituation. Le Fran-

çois promettoit, donnoit des eſpérances, voyoit des lueurs, redoutoit des obſtacles, ſe chargeoit de remettre les vers, & finiſſoit en exhortant le docteur à effacer, par la patience, tous les torts qui avoient attiré ſa diſgrace. L'exercice de cette vertu faiſoit perdre au pauvre docteur l'appétit, le ſommeil, le ſoin de toute affaire, & lui rempliſſoit le cerveau d'idées triſtes qu'il diſtilloit dans ſes vers.

Je lui demandois un jour ſi ſa belle étoit digne de tout ce qu'il ſouffroit pour elle. Pour réponſe, il m'offrit une partie de promenade avec lui. En arrivant à un carrefour, il me dit que je priſſe bien garde, dans la rue où nous allions entrer, à la fenêtre d'un premier de la huitiéme ou neuviéme maiſon, & que j'y verrois l'objet de ſon martyre & de ma curioſité. Nous arrivâmes au bout de la rue : moi, ſans avoir compté les maiſons, parce que j'imaginois que, s'il appercevoit ce qu'il vouloit me faire voir, il me l'indiqueroit au moins par quelque ſigne ; & lui, comme un chat qui auroit marché

TURIN. ſur de la braiſe, ou comme un patient qui va au gibet. Lorſque nous fûmes hors de portée de la fatale maiſon, il s'arrêta & me ſauta au col, me félicitant ſur le bonheur d'avoir joui d'une vûe qui lui étoit interdite depuis deux mois. Je lui proteſtai que je n'avois rien vu, dans l'attente où j'étois qu'il m'indiqueroit où je devois jetter les yeux; & je lui propoſai de retourner ſur nos pas. Il rejetta cette propoſition avec une eſpéce d'horreur, en diſant que, pour les cinq doigts de la main qu'il me montroit, il ne voudroit pas, en retournant dans cette rue, gâter ſon affaire ſans reſſource. Ce manége étoit encore au même point lors de notre départ de Turin : il aura ſans doute fini lorſque le François, las de la Piémontoiſe, lui aura rendu ſon docteur, qui heureuſement ne s'étoit pas aviſé d'être jaloux.

Telle eſt en général la galanterie d'Italie. On s'y ménage avec appareil, les fureurs, les maux & toutes les miſères de l'amour, ſans en ſavoir goûter les douceurs dans l'harmonie & dans l'accord des cœurs &

des esprits : cela tient sans doute au climat. L'amour, les besoins & toutes les passions y sont infiniment plus vives qu'en France & dans le Nord. La légèreté qui forme le caractère actuel de la galanterie françoise, est moins l'indice que l'équivalant ou le supplément de l'amour. Ces longues amours chantées par les vieux romanciers, avoient sans doute leur principe dans des besoins plus soutenus que ceux d'aujourd'hui.

La galanterie est encore à Turin telle, à peu près, qu'Hamilton l'a peinte dans les Mémoires de Grammont : ouvrage séducteur, qui honorant la fausseté, qui érigeant la perfidie en vertu, qui mettant dans le peuple le secret de la Cour, a fait aux mœurs publiques de France, une plaie qui de jour en jour devient & plus étendue & plus profonde. Le Petit-maître le plus bourgeois se croit un Comte de Grammont, & il agit en conséquence. Du *Senantes*, si cruellement ridiculisé dans ces Mémoires, descend le Comte de Carail, l'un des premiers & des plus riches Seigneurs de la Cour de Tu-

TURIN. rin. Ce Seigneur fait bâtir actuellement un palais, où il ouvrira au public une bibliothéque aussi nombreuse que bien choisie.

Le Piémont conservera la mémoire du Roi Victor, aux mêmes titres que la France conserve celle de Louis XIV. Turin est rempli de monumens de la magnificence de ce Prince. Il a rebâti près de la moitié de cette ville sur un plan uniforme. La meilleure partie des fortifications, les portes, l'hôpital, l'université, le collége des Provinces, plusieurs maisons royales aux environs de Turin, sont des ouvrages de son regne. Enfin il a bâti pour sa sépulture, une très-belle église, desservie par une nombreuse communauté de Prêtres séculiers. Cette église & la maison de ces Prêtres forment un corps de bâtimens isolé, dans le goût des Invalides : ils occupent le sommet d'une haute montagne à l'Est de Turin. Ils sont l'exécution d'un voeu que, lors du siége de Turin par le Duc d'Orléans, le Roi Victor fit à une petite Madonne honorée en ce lieu, & qui, dans

cette affaire, fut auſſi peu bonne Françoiſe, que la Princeſſe à qui le peuple de France attribue la levée de ce ſiége. En élevant ce monument, le Roi Victor vouloit joûter de grandeur avec le Roi de France. Mais ſi l'on compare la *Superga* aux bâtimens dans leſquels Louis XIV. n'a conſulté que ſon goût pour la magnificence, c'eſt un effort contre nature : ſi on le met en comparaiſon avec les Invalides, c'eſt un monument de pure vanité, ſans aucun objet d'utilité.

TURIN.

Dans l'égliſe des Auguſtins de Turin, on voit, à côté de l'autel, le buſte en marbre & l'épitaphe du Cardinal de Tournon. Voici cette épitaphe :

D. O. M.

CAROLO-THOMÆ MAILLARD, CARD. DE TOURNON, PATRIARC. ANTIOCH. LEGAT. APOSTOL. & apud Cinas amplificandæ fidei aſſertori fortiſſimo, qui aduſquè Orientis extrema, longâ ac difficili navigatione tranſvectus, quùm ibi pro religione & eliminandis erroribus viriliter decertaret, à Clem. XI.

TURIN. *cujus juſſu arduam ſanè provinciam ſuſceperat, ad Rom. Eccleſiæ purpuram aſſumptus, diuturni carceris anguſtias, laudabili ac glorioſâ morte, nuſquàm famæ moriturus evaſit, Macai, 8 Jun. ann.* 1611.

Felix-Emmanuel Marchio de Tournon, frater, hoc amoris & doloris monumentum poſuit, anno 1712.

Au-bas eſt gravée une partie du diſcours latin prononcé en conſiſtoire par Clément XI. ſur la mort du Cardinal de Tournon.

Les Turinois ſont regardés par les Italiens comme les Gaſcons de l'Italie : en effet, ils reſſemblent autant aux derniers, qu'ils différent des premiers par l'induſtrie & par l'activité. Quant à la forfanterie, à la fineſſe, à la ſoupleſſe & à tout le fond du caractère, ils ſont purs Italiens. On trouve dès Turin, une gaieté qui ne reſſemble plus à celle de France : c'eſt une gaieté mélancolique, ſournoiſe & concentrée, une gaieté de chat, une gaieté toute à ſoi, & qui ne ſait point ſe répandre dans la ſocieté. Des prome-

nades ſolitaires, des bâteleurs & des ſaltimbanques ſuffiſent pour la repaître & pour l'entretenir. La ſottiſe réelle, ou qu'elle croit telle, eſt ſon aliment le plus délicieux : elle s'en amuſe par de vieilles hiſtoires ou par des contes forgés ſur le champ, & qu'elle a le talent de faire durer auſſi long-tems qu'il lui plaît. Pour bien démêler ce genre ſingulier de gaieté, il faut ſavoir s'y prêter; & l'on s'y prête d'autant mieux, que l'on a l'air & le ton plus niais & plus crédule. Avec cet air & ce ton, je me ſuis très-ſouvent diverti d'Italiens fortement perſuadés qu'ils ne s'amuſoient que pour leur compte (*a*).

(*a*) Le Piémont eſt régi 1°. par des ſtatuts ou coutumes locales, 2°. par le droit-écrit, dans les cas que les ſtatuts n'ont pas réglés, 3°. par des ordonnances rendues en différens tems. Le Roi Victor en a rendu pluſieurs qui tendent à abréger & à diminuer les procès, en réglant la procédure, & en fixant la juriſprudence ſur les points les plus uſuels : la plus célèbre à ce ſujet eſt de l'année 1729. Par un art. de cette ordonnance, tout fidéicommis ou ſubſtitution eſt interdit aux roturiers & nouveaux nobles : article important, & que, pour de grandes raiſons, plus

TURIN. La ſoie crue eſt le fond du commerce de Turin. On n'y fabrique que quelques étoffes de ſoie plus brillantes que ſolides, & qui ſe répandent dans l'Italie, où on les employe en meubles : on y fait auſſi des bas de ſoie d'une qualité ſupérieure à celle des bas de Paris & du Languedoc. Ces bas commencent à être connus & recherchés en France : cette fabrique ſe forma, dans la dernière guerre, des débris de celle de Gênes.

En échange d'une partie des organcins qu'ils tirent de Turin, les Lyonnois y font paſſer quelques étoffes de leur manufacture. Quant aux toiles & à la draperie, il y a quinze années que ce commerce eſt rompu entre Turin & la France. Cette ville avoit eu juſqu'alors quelques magaſins de toiles de France qu'elle verſoit à la foire d'Alexandrie. Les Suiſſes ont entiérement envahi ce commerce. Le vil prix des

---

d'un grand état devroit adopter. En effet, qu'importe à l'Etat la conſervation de biens dont la diſſipation eſt ſouvent de juſtice, du bon ordre & du bon exemple?

toiles de Suiſſe, le brillant de celles de Siléſie ont fait oublier la bonne qualité des toiles de France, dont les bons économes ſe ſouviennent avec regret. Quant à la draperie, les Anglois en ſont maîtres depuis long-tems. Seroit-ce l'effet de *cette haine & de cette antipathie* qu'Adiſſon prétend avoir obſervée *dans les Piémontois pour la France*? Ou Adiſſon a obſervé avec un œil trop anglois, ou les Piémontois ſe ſont extrêmement radoucis. Sur tous ces objets très-importans, qui voit Turin, voit toute l'Italie. TURIN.

VERCEIL, NOVARRE, PAVIE ET LODI.

Mes obſervations ſur ces villes de la Lombardie, ne ſeront pas fort étendues.

Nous fûmes retenus à VERCEIL, par un débordement ſubit de la Seſſia. C'étoit un dimanche, nous étions dans le mois de Juillet, & nous y eûmes le ſpectacle d'une proceſſion de la Fête-Dieu. Cette fête étoit très-paſſée; mais les paroiſſes de cette ville ſe ſont arrangées de ma-

LOMBARDIE nière que chacune d'elles, ſuivant ſon rang de prééminence, fait, par tour ſa proceſſion dans les dimanches qui ſuivent la Fête-Dieu : proceſſion générale, parce que toutes les paroiſſes ſe réuniſſent à celle qui eſt en tour. Si cet arrangement prenoit à Paris, on y verroit, pendant une partie de l'année, des proceſſions générales de la Fête-Dieu. Celle de Novarre tira des maiſons les filles de la bourgeoiſie, qui ne ſe montrent pas ordinairement dans les rues. Le ſang de cette bourgeoiſie eſt très-beau : ce ſont toutes brunes de diverſes nuances : la vivacité de leurs yeux & l'éclat de leur teint étoient relevés par une coëffure à la grecque, c'eſt-à-dire, en cheveux. La nature qui fait preſque tous les frais de cette coëffure, y réuſſit mieux que tout l'art des coëffeuſes de Paris.

Plin. hiſt. l. 30. c. 4. Sous les Romains, dans la partie ſans doute des Alpes qui l'avoiſine, le territoire de Verceil avoit des mines d'or en valeur.

NOVARRE me donna un ſpectacle qui m'embarraſſa beaucoup, & que je trouvai depuis dans d'autres villes

du Milanez. Les charniers de ce pays, où l'on raſſemble les os des morts, ſont des eſpéces de chapelles où ces os ſymmétriquement arrangés dans des layettes ornées de papier doré & marbré, offrent le même coup d'œil que de jolis cabinets d'hiſtoire naturelle. A ces layettes étoient ſuſpendus par eſpaces égaux, & avec le même goût de ſymmétrie, des ſtilets, des poignards, des dagues, des couteaux : le tout plus ou moins rouillé. On m'expliqua le myſtère de tout cela, en m'apprenant que, lorſque deux ennemis ſe laiſſoient réconcilier, ils venoient le ſoir devant ces chapelles, s'y embraſſoient; & que, pour preuve de réconciliation entière & parfaite, ils jettoient chacun dans le charnier les ſtilets ou couteaux qui devoient être les miniſtres de leurs vengeances. Enſuite le cuſtode de l'égliſe trouvant ces armes à terre, les releve, & les ſuſpend aux layettes des charniers, pour le bon exemple.

Voy. l'Arn. de Milan.

On me dit auſſi, & je me ſuis trouvé depuis à portée de le vérifier, que les Italiens ont une très-

LOMBARDIE grande confiance dans les ames du purgatoire qu'ils invoquent, tandis qu'en France on prie pour elles: ensorte qu'en Italie, la fête des trépassés est moins un jour de prières pour les morts, que pour les vivans. Le peuple ne parle de ces ames, que sous le nom de *santissime anime purganti*; & les pauvres demandent l'aumône plus communément au nom *delle anime purganti*, qu'au nom de Dieu: de-là, le respect & la vénération pour les os des morts, le fort emportant le foible.

Dans ces villes, ainsi que dans toutes celles de l'état de Milan, la Douane est non un droit de visite, mais un titre d'exaction contre les voyageurs. En y entrant, on vous demande non l'ouverture de vos valises, mais *la buona mancia per il Signor official della dogana*: on vous la demande encore en sortant; & les instances d'abord polies & ensuite menaçantes des gardes des portes, durent jusqu'à ce que les voyageurs aguerris poursuivent leur chemin, sans paroître y faire attention. Dans les états du Pape, on vous présente

à la porte de chaque ville un bulletin imprimé, au-bas duquel on lit *gratis*, & on vous le fait payer. Dans ceux de Venise & de Naples, on n'exige point d'argent; mais tant de choses y sont déclarées contrebande, la visite est si exacte & si rigoureuse, que gens même qui n'ont point de contrebande, regrettent les pays où l'argent rachete la visite.

Le Lodesan, canton peut-être le plus fertile de l'Europe, est devenu, ainsi que le Pavesan, frontière des cessions faites au Roi de Sardaigne par les derniers traités; & ce voisinage, en le ruinant, lui fait desirer de passer aussi sous la domination de Savoie. Cette Puissance a chargé sa frontière de daces, d'impôts, de péages sur tous les objets d'importation & d'exportation : ensorte que les Lodesans & les Pavesans achetent, en quelque sorte, le bled, le foin, les feuilles de mûrier, & toutes les denrées que produisent leurs propres héritages : ce qui les force communément à les abandonner à vil prix aux sujets du Roi de Sardaigne. La condition de Pavie est la

LOMBARDIE

plus critique. Les terres du Roi de Sardaigne s'avancent jusqu'aux portes de cette ville (*a*), dont les habitans sont obligés d'acheter, par le payement des droits qu'exige ce Prince, les fruits même de leurs jardins.

Depuis ces arrangemens qui découvrent l'avantage que donne dans les Traités la connoissance intime des lieux & du terrein, Pavie & Lodi se sont dépeuplées de moitié; & leurs campagnes qui ne demandent que des cultivateurs, sont sur le point d'en manquer.

L'alliance de la France & de l'Autriche influe encore sur la Lombardie, en tarissant les sources qui, à chaque guerre, c'est-à-dire, environ tous les vingt ans, lui portoient l'argent de France, d'Espagne & d'Allemagne. Les Lombards le sentent vivement; & leurs allarmes à ce sujet sont plus raisonnables & plus sensées que les gémissemens des poëtes & des beaux-esprits Italiens sur

(*a*) *Vomere portam Ticini perstrinxit.* Cic. Phil. 2.

la malheureuſe condition de leur patrie, autrefois Reine de l'Univers, devenue aujourd'hui le champ de bataille & la proie de nations qui furent ſes eſclaves. Ces gémiſſemens ne ſont nulle part auſſi fortement exprimés que dans un ſonnet du Filicaïa : ſonnet que tous les Italiens ſavent par cœur, que l'Abbé Regnier Deſmarais a eſſayé de traduire en latin, & qui étant peut-être le chef-d'œuvre de ce genre de poëſie ſi commun en Italie, ne ſera point ici déplacé.

Italia, Italia, ò tu cui feò la ſorte
Dono infelice di Bellezza, ond'hai
Funeſta dote d'infiniti guai
Che in fronte ſcritti per gran doglia porti.
Deh! foſſi tu men bella, ò almeno men forte
Onde aſſai più ti paventaſſe, ò aſſai
T'amaſſe men chi del tuo bello à i rai
Par che ſi ſtrugga, è pur ti sfida à morte!
Che or giù dell' Alpi non vedrei torrenti
Scender d'armati, ne di ſangue tinta
Bever l'onda del Pò gallici armenti.
Ne te vedrei del non tuo ferro cinta
Pugnar col braccio di ſtraniere genti,
Per ſervir ſempre, ò vincitrice ò vitta.

LOMBARDIE

TRADUCTION

De l'Abbé REGNIER DESMARAIS.

Italia, infauſto cœli quæ munere pulchra,
Huic referenda vides uni infortunia doti :
Quæ te cumque premunt à fronte inſcripta leguntur.
O utinam, vel pulchra minùs vel fortior eſſes ;
Ut vel amare minùs, vel te magis ille timere
Diſceret, exitium qui victus amore minatur !
Non ego nunc ruere Alpinis effuſa viderem
Caſtra jugis, non Eridanum nunc ſanguine fœdum
Strage recens biberet Gallus ; nec milite cincta
Non proprio, externâ tentares prælia dextrâ,
Ut victrix, ſeu victa, jugo des colla ſuperbo.

On trouve parmi les poëſies du même Auteur, quatre autres ſonnets & une *canzone* ſur le même ſujet : le ſentiment y eſt auſſi profond, les idées auſſi élevées, & le ſtyle auſſi énergique. Les Italiens ſont partagés entre le ſonnet qu'on vient de lire, & celui qui le ſuit dans le recueil du Filicaïa. Je vais le joindre au premier, & comme piéce de comparaiſon, & comme expreſſion in-

génue de ce que penſent les Italiens des François & des Allemands, & de leurs guerres en Italie.

Dov' è, Italia, il tuo braccio, è à che ti ſervi
Tu dell' altrui? Non è, s'iò ſorgo il vero,
Di chi t'offende il diffenſor men fero:
Ambo nemici ſono, ambo fur ſervi.
Così dunque l'onor, così conſervi
Gli Avanzi tu del glorioſo Impero!
Così al valor, al valor primiero
Chè à te la fede giurò, la fede oſſervi!
Or và: repudia il valor priſco, è ſpoſa
L'Ozio; è fra ſangue, i gemiti è le ſtrida,
Nel periglio maggior dormi è ripoſa,
Dormi, adultera vil, fin che omicida
Spada ultrice ti ſvegli; è ſonnachioſa
E nuda in braccio al tuo Fedel t'uccida.

Le politique le plus conſommé que l'Italie & peut-être l'Europe ayent eu parmi les Princes des derniers ſiécles, l'illuſtre Laurent de Médicis, forma le projet d'éloigner les nations ultramontaines de l'Italie, qui, ayant chez elle les plus importantes manufactures de l'Europe, n'attendoit pas, pour ſubſiſter, l'argent que lui apportoient les ar-

LOMBARDIE mées de ces nations. Il exécuta ce projet, qu'il maintint tant qu'il vécut, & par la balance de pouvoir qu'il établit entre les Puiſſances de l'Italie, & par la conſidération perſonnelle dont il jouiſſoit dans tous les cabinets des Cours étrangères. *Mortuo Lorenzo, comminciarono à naſcere quei cattivi ſemi, i quali non dopò molto tempo (non ſendo già vivo chi ſapeſſe ſpegnerli) rovinarono, ed anchora rovinano la Italia.* C'eſt par cette obſervation fondée en faits dont il avoit été le témoin, que Machiavel termine ſon hiſtoire de Florence.

On nous fit voir à Lodi, la maiſon, la chambre & le lit, où, ſuivant la tradition, François I. prit, avec une belle Boulangère, la maladie qui le conduiſit au tombeau. Cette maiſon encore habitée par un Boulanger, occupe un coin de la place qui fait face à la Cathédrale.

Dans les premières villes que l'on rencontre en Lombardie, on trouve déja un goût décidé pour la muſique. Tout le monde y joue du violon, avec tous les harpégemens & tous les démanchemens : l'office même

même des égliſes de village a tout l'air d'un concert, chacun y chantant ſa partie, ſuivant la portée de ſa voix, & l'orgue formant, par des ſons pleins & ſoutenus, la baſſe de toutes ces parties. Plus on avance en Italie, & plus ce goût paroît augmenter en vivacité: enſorte que, relativement à ce goût & à la perfection qui le ſuit proportionnellement, l'Italie peut être comparée à un Diapaſon dont Naples tient l'octave. La paſſion des Italiens pour l'harmonie, tient à leur tempérament & à la mélancolie qui le domine. La muſique eſt pour eux un beſoin habituel & un reméde néceſſaire: elle les remue: elle opére réellement ſur eux tous les effets dont on lui fait honneur à l'égard de ceux qui ont été piqués de la tarentule: accident qui peut-être n'eſt autre choſe en ſoi-même qu'un violent accès de mélancolie hypocondriaque. L'aptitude des Italiens pour la poëſie & pour les beaux-arts, leur eſprit de ſuite qui n'eſt pas donné à toutes les nations, leur attachement & leur perſévérance opiniâtre dans

LOMBARDIE les objets de leurs études & de leurs amusemens, ont la même source & le même principe : ce que nous aurons occasion de développer, à mesure que ces différens objets se présenteront sur notre route.

MILAN.

Verceil, Novarre, Lodi, Milan ont une origine commune. Tous les auteurs s'accordent à la rapporter aux Gaulois transplantés en Lombardie, dans la fameuse expédition de Sigovèse & de Bellovèse. L'opinion commune sur l'étymologie du nom de Milan, *Mediolanum*, a toute l'incertitude de ce genre de conjectures. On la tire d'une *truye couverte de laine*, que Milan avoit originairement pour armes, comme elle a aujourd'hui la *givre* : au reste cette opinion n'est pas nouvelle. Claudien dit, parlant de Milan,

Mœnia Gallis
Condita lanigeræ suis ostentantia pellem.

L'Archevêque de Milan fut longtems métropolitain de toute la Lombardie : le peuple l'élisoit, & les Empereurs

Empereurs le confirmoient. Enfin, ſous l'Empereur Henri II, les Papes s'emparèrent de cette confirmation, par l'entremiſe du fameux Pierre Damien ; & dans le treiziéme ſiécle, ils démembrèrent Gênes & Bobbio de la métropole de Milan, pour ériger Gênes en Archevêché.

Pour peu qu'on ſe rappelle les déſaſtres de cette grande ville, pillée, ſaccagée, renverſée ſucceſſivement par les Gots, par les Huns, par les Lombards, par les ſucceſſeurs de Charlemagne, par les Empereurs de la maiſon de Suabe, ſouvent ruinée par ſes diviſions inteſtines, par ſes ambitieuſes entrepriſes, & par ſes expéditions malheureuſes, on ſera porté à féliciter ſes habitans actuels, & ſur la tranquillité dont ils jouiſſent, & ſur leur humeur pacifique.

De la comparaiſon de leur état préſent avec leur état paſſé, naît un problême qui peut occuper les ſpéculatifs. Milan ne fut jamais plus peuplé, plus riche, plus floriſſant que dans les tems de ſes plus grands déſaſtres. Il en étoit ainſi de toute

MILAN. l'Italie, au milieu du feu des guerres des Guelphes & des Gibelins. Si nous portons nos regards hors de l'Italie, la Grece étoit une fourmillière d'hommes, dans ces ſiécles brillans où tous ſes peuples, ou toutes ſes villes en armes, ſignaloient chaque année par des victoires & par des avantages ſur leurs voiſins. Dans des ſiécles moins éloignés de nous, la France n'a pu revenir au point où ſa population étoit arrivée au milieu des guerres civiles qui la déchirèrent ſous les enfans de Henri II. La paix & le calme qui la ſuit, ſeroient-ils donc contraires à la population? Par quelle raiſon morale ou phyſique, les diſſenſions inteſtines, les guerres de ville à ville, de citoyen à citoyen, lui ſeroient-elles favorables? Peut-on, par quelque approximation, appliquer à ce problême, les cauſes auxquelles M. le Préſident Hénault rapporte le concours de grands hommes en tous les genres, que produiſent ces ſiécles orageux que nous n'aimons que dans l'hiſtoire? » Dans ces tems de criſe, dit cet élégant & profond hiſtorien,

» les événemens heureux & malheu-
» reux mille fois répétés, fortifient
» l'ame, augmentent ſon reſſort,
» ne lui laiſſent rien voir où elle ne
» puiſſe atteindre, & lui impriment
» ce deſir de gloire qui ne manque
» jamais de produire de grandes
» choſes «.

Les Viſconti, Vicaires de l'Empire dans le Milanez, s'en approprièrent la ſouveraineté vers la fin du treiziéme ſiécle, c'eſt-à-dire, dans le tems où les Rois de France travailloient le plus efficacement à raſſembler les parties éparſes de leur royaume, que de pareilles uſurpations avoient démembré depuis deux ſiécles.

L'exemple des Viſconti fut contagieux. Toutes les villes d'Italie s'érigèrent en républiques indépendantes, conſtamment diviſées audedans, perpétuellement en guerre au-dehors, unies ou ſéparées entre elles par des alliances ou par des inimitiés politiques, alternativement conquérantes ou conquiſes, & paſſant, par un flux & reflux continuel, de la liberté à la ſervitude, & de la

MILAN. ſervitude à la liberté. Dans ces tumultueuſes démocraties, la force ouverte ou le manége le plus délié mettoit à la tête de l'Etat, ou des citoyens puiſſans ou des ſoldats heureux, qui ſans ceſſe aux mains avec des compétiteurs aſſurés d'un parti, travailloient plus ou moins heureuſement à perpétuer la principauté dans leur famille. Le peuple entroit pour beaucoup dans ces révolutions; mais les plus grands dangers au-dehors & au-dedans étoient pour ſes chefs, à qui il ſavoit en impoſer, lors même que leur autorité paroiſſoit le mieux affermie. Et l'on voit, par-là, combien, dans le peuple même, les têtes Italiennes ſont plus politiques que les têtes de France & de nos climats ſeptentrionaux. Tout le peuple de ces derniers pays devint eſclave des uſurpateurs qui démembrèrent l'empire de Charlemagne: il ne penſa point, comme les Italiens, à défendre une liberté que ſes nouveaux Maîtres n'étoient pas en état de lui enlever de vive force.

En vain diroit-on que, lors de la révolution, tout ce peuple étoit

MILAN.

déja ſerf. Cette objection ſe tourneroit en preuve, puiſqu'en remontant à Charlemagne, la condition des peuples de France & d'Allemagne étoit la même que celle des peuples de la Lombardie ; & que, depuis cet Empereur, le droit & le gouvernement féodal s'étoient établis également dans tous les pays qu'il avoit réunis ſous ſa domination. Sous la décadence de la race Carlienne, des conſeils réfléchis, des démarches combinées, des coups hardis aſſurèrent la liberté des peuples ultramontains, tandis que ceux de France & d'Allemagne couroient à la ſervitude, d'où l'autorité ſouveraine les a tirés, à meſure qu'elle s'eſt affermie. Cet état d'anarchie, état violent, mais état heureux pour toute nation jalouſe de ſa liberté, dura juſqu'au paſſage des François en Lombardie, qui bientôt y attirèrent les autres Puiſſances étrangères : *ſiluit terra in conſpectu eorum.*

Le génie des Italiens électriſé, pour ainſi dire, par le choc perpétuel de révolutions continues, ſe tourna vers les arts & les lettres,

MILAN. & il y porta cette chaleur vivifiante, qui tout-à-coup produisit des chefs-d'œuvre immortels dans tous les genres.

Milan avoit jetté les premiers fondemens de sa liberté, dès la fin du dixiéme siécle, par des brouilleries, & ensuite par de petites guerres avec ses Evêques, à qui les Empereurs Allemands avoient confié leur autorité. Dans le siécle suivant, Adalbert, Roi d'Italie, consentit à ne point entrer dans les murs de Milan, par la raison imaginaire que, depuis que saint Ambroise en avoit chassé Théodose, aucun Empereur n'avoit osé s'y montrer.

Le douziéme siécle nous offre un abus encore plus marqué de ce grand exemple. Giordano, Archevêque de Milan, ferma à son peuple les portes dont S. Ambroise avoit refusé l'entrée à Théodose, dans la vûe d'engager ce peuple à le venger, par le fer & par le feu, des habitans de Parme dont il avoit à se plaindre. Cette démarche hardie eut son effet, & Parme fut mise à feu & à sang.

V. Muratori dissertazion.

Milan occupe le centre d'un quarré-long fermé au Nord par les montagnes des Grisons, à l'Est & à l'Ouest par l'Adda & le Tésin qui sortent de ces montagnes, & au Sud, par le Pô qui les reçoit. C'est peut-être la seule ville de l'univers bâtie au milieu d'une plaine, sans fleuve ni rivière qui puisse servir à sa défense ou à son commerce. Pour trouver une raison à cette situation singulière, j'imagine que les habitans de cette plaine, poussés par un ennemi maître des montagnes & des trois fleuves ou rivières qui la bornent, se seront réunis au centre de cette plaine, y auront élevé quelque rempart ou fortification pour leur défense commune, où, accoutumés à vivre ensemble, ils auront préféré la vie de société à la solitude de leurs habitations isolées. MILAN.

L'art a depuis procuré à Milan les avantages auxquels ses fondateurs sembloient avoir renoncé. Deux canaux navigables, tirés, l'un de l'Adda, l'autre du Tésin, le lient à ces deux rivières, & lui assurent tous les avantages qu'une grande

MILAN.

ville peut tirer d'une rivière ſur laquelle elle ſeroit bâtie, ſans en reſſentir les incommodités. Des Milanois m'ont aſſuré que ces canaux étoient l'ouvrage des François ſous Louis XII. & ſous François I. Ce qui paroît d'autant plus étonnant, que les François n'ont ſongé que très-long-tems depuis à de pareilles entrepriſes pour eux-mêmes, dans leur propre pays : ils imaginèrent apparemment la *Marthéſana & la Théſinina*, comme M. Guillaume imaginoit les couleurs de ſes draps, c'eſt-à-dire, avec ſon Teinturier. Au moins eſt-il certain que l'idée & l'exécution du canal de l'Adda ou de la *Marthéſana* ſont du célébre Léonard de Vinci, qui ſavoit plus que crayonner & marier des couleurs. D'une entrepriſe de cette nature, exécutée ſous les auſpices de la France, dans un pays de conquête, on peut conclure, 1°. que le génie François ne fut pas toujours auſſi deſtructeur que le penſent les Italiens ; 2°. qu'il n'a manqué à la France que des Léonard de Vinci, pour qu'elle formât moins

tard de grands projets pour elle-même.

Après ſa ſituation, Milan n'a rien de plus ſinguliérement merveilleux que ſon *Dôme* ou cathédrale, preſque auſſi vaſte que S. Pierre de Rome. Tous les voyageurs en ont parlé : tous diſent & diront encore long-tems, que, depuis près de de quatre ſiécles qu'on y travaille, elle n'eſt pas encore terminée. L'épigramme de Martial

Eutrapelus tonſor dùm circuit ora Luperci,
Expungitque genas, altera barba ſubit,

ſemble faite pour cet édifice. Pluſieurs parties tombent de vétuſté, tandis que d'autres ne ſont pas encore terminées. En attendant que l'on penſe au portail, on s'occupe de pyramides immenſes découpées à jour, & qui doivent couronner chaque pilier buttant, de ſtatues dont cet édifice a déja pluſieurs milliers tant en-dedans qu'en-dehors, de petits génies & d'ornemens qui décorent certaines percées par leſquelles toutes les parties ſupérieures ſe communiquent : orne-

MILAN. mens auſſi finis que les morceaux d'orfévrerie les plus recherchés, & que l'on eſt très-étonné de trouver-là. En ajoutant que l'édifice eſt, dans toutes ſes parties, du plus beau marbre de Carare, il eſt aiſé d'imaginer comment on a plus dépenſé pour ne le pas terminer, qu'il n'en a coûté pour mettre S. Pierre de Rome dans l'état où on le voit aujourd'hui. En un mot, ce bâtiment ſans exemple dans l'hiſtoire ancienne & moderne, profane & eccléſiaſtique, reſſemble à un géant qui, avec un habit de brocard chamarré de graine d'épinars en or, & les doigts couverts de bagues montées en diamans & en pierres les plus précieuſes, n'auroit ni culotte ni ſouliers; & il ſera dans cet état, juſqu'à ce que quelque Souverain s'emparant des fonds légués pour cette œuvre, les faſſe employer à la mettre à fin. On nous dit que le Comte Chriſtiani y penſoit très-ſérieuſement, peu de tems avant ſa mort.

Il ne manque que le Pape à Milan, pour mettre cette ville en état de diſputer à celle de Rome le titre de

ſainte, dont elle ſe glorifie. Les égliſes, les monaſtères, les ſéminaires les chapelles de pénitens, de colléges, de confrairies, d'écoles de toutes ſortes & de toutes couleurs, y ſont ſans nombre. On y vend chaque année un almanach de dévotion, uniquement deſtiné à indiquer les ſtations, les ſaluts, les octaves, les indulgences que l'on trouve tous les jours dans l'enceinte de Milan, dont au moins la moitié eſt occupée par des bâtimens ou maiſons conſacrées à la religion. Les Moines Ambroſiens, avec une maiſon immenſe bâtie par le Bramante, en ont, depuis le commencement de ce ſiécle, élevé une autre, qui ne le céde à la première, ni en grandeur, ni en magnificence, & dont à peine occupent-ils le tiers; & ſous le prétexte que cette dernière n'eſt pas en bon air, ils jettent actuellement les fondemens d'une troiſiéme, qui ne le cédera en rien aux deux autres. Les Jéſuites ont cinq maiſons (*a*)

(*a*) Leur immenſe & ſuperbe collége *de la Bréra*, fut la maiſon-même de ces *Hu-*

MILAN.

qui enchériſſent l'une ſur l'autre en ſomptuoſité. Les autres Ordres religieux étalent le même luxe à proportion de leurs richeſſes, de leur crédit & de leur ſavoir-faire : de manière que ſi le nombre & la magnificence des égliſes étoient de ſûrs indices de l'opulence d'une ville, Milan ſeroit une des villes les plus riches de l'Europe, comme elle en eſt une des plus grandes.

Il eſt fâcheux que les Bénédictins de S. Maur & de S. Vanne, qui, depuis quatre-vingt ans, écraſent la France par des maſſes de pierre peu capables de donner à la poſtérité une haute idée de la légéreté du goût françois dans le dix-huitiéme ſiécle ; il eſt, dis-je, fâcheux que ces Moines bâtiſſeurs ne ſoient pas venus prendre à Milan quelques idées qui

---

miliés à qui S. Charles déplut, & qui l'aſſaſſinèrent. *Si quelqu'un devoit enterrer le grand Corneille, c'étoit vous, Monſieur*, diſoit-on à Racine, pour le conſoler de ce que le ſort avoit choiſi un autre Académicien que lui, pour faire les honneurs du ſervice célébré par l'Académie Françoiſe à la mort de P. Corneille. *N. N. de la R. P. des Lettr.* 1686.

eussent pu dégrossir celles qui appesantissent toutes leurs constructions. S. Charles leur eût fourni des modèles qu'ils eussent pu suivre, sans faire tort ni à leur goût, ni à leur amour pour la régularité. La plus belle architecture y annoblit les distributions, les dégagemens, les commodités & tous les détails qu'exigent les maisons religieuses. Le Méla & le Pélégrini, Architectes de ce grand Prélat, travailloient pour lui, comme s'ils eussent travaillé pour l'homme le plus clairvoyant & le plus difficile : cependant, suivant la tradition de Milan, il n'a jamais vu les édifices qu'il faisoit élever. Plein des objets de leur destination, s'il paroissoit quelquefois dans les atteliers, c'étoit pour animer les ouvriers par sa présence & par ses libéralités : jamais, dit-on, il ne leva les yeux sur l'ouvrage.

Milan a ses principaux embellissemens dans les établissemens de ce Prélat & du Cardinal Frédéric Borromée, son neveu. Tout y est plein de monumens de leur piété solide, de leur tendre compassion

MILAN.

pour les maux de l'humanité, de leur amour éclairé pour les lettres & pour les arts : on peut dire, à tous ces égards : *Borromeorum omnia plena.* Il eſt peu honorable pour les ſucceſſeurs de ces deux grands Prélats, que la première cour du grand Seminaire & le collége Helvétique ne ſoient point encore terminés.

Le goût pour les édifices publics, goût que les Romains appelloient *publicam magnificentiam*, en y oppoſant *privatam luxuriem*, s'étend à Milan juſqu'aux ſimples particuliers. Un Marchand nommé *Cottoni*, a fait bâtir, avec une magnificence royale, la cour du grand Hôpital. Un carrefour dans le quartier de l'auberge *del Pozzo*, où nous logions, étoit étranglé par une maiſon qui, s'avançant ſur ce carrefour, & maſquant trois rues, faiſoit un coupe-gorge de ce quartier, qui en avoit pris le nom de *Mal-cantone*. Un Marchand appellé *Maranzani*, ayant femme & enfans, a acheté cette maiſon, qu'il a fait démolir pour la commodité & pour la ſûreté publique. Les mêmes vûes lui ont fait rebâtir à ſes frais le

Ponte de' Fabri : cependant ſa demeure n'étoit à la portée ni du *Mal-cantone*, ni du *Ponte de' Fabri.*

Annone, homme du même état, vient de faire bâtir à ſes frais les *nuovi Sepolcri* : édifice dont l'idée ſingulière eſt juſtifiée par le grand effet des proportions. C'eſt un cimetière public, à peu de diſtance de Milan : ſa forme eſt un grand ovale, dont le milieu eſt occupé par une très-jolie chapelle entiérement iſolée. Dans l'intérieur de l'ovale, regne autour du mur qui l'enveloppe, un vaſte portique couvert, & terminé par une baluſtrade continue. Le ſol de ce portique couvre une ſuite de grands caveaux que l'on emplit, & que l'on vuidera ſucceſſivement. A chaque entre-colonnement, répond une fenêtre percée dans le mur : toutes ces fenêtres offrent des points de vûe, dont la riche variété eſt bien capable de faire diverſion aux penſées de mort que l'on vient chercher-là. Le culte que les Italiens rendent aux ames du purgatoire, a fait de ce cimetière un lieu de dé-

MILAN. votion des plus fréquentés. Par ſa forme, ce ſépulcre, ou plutôt ce riche mauſolée reſſemble aſſez aux théâtres qui nous reſtent de l'antiquité; & lorſque le ravage des tems l'aura réduit à l'état où ſont aujourd'hui ces théâtres, ſa reſſemblance avec eux pourra faire illuſion à plus d'un antiquaire. En attendant, il pourroit, dans une révolution, tenir lieu de citadelle : ce qui eſt ſouvent arrivé aux théâtres antiques, & a précipité leur ruine. Une troupe de braves qui s'y jetteroit avec des vivres & des munitions, pourroit y tenir & beaucoup embarraſſer le parti contraire : peut-être n'a-t-on pas aſſez penſé à cela, en choiſiſſant pour cet édifice l'emplacement qu'il occupe. J'oublios de dire que l'*Annone* à qui on le doit, ainſi que le *Cottoni* qui a bâti la cour du grand hôpital, étoient ſans enfans.

Tous les voyages d'Italie offrent des détails ſur la bibliothéque Ambroſienne, & ſur la collection de tableaux & de ſtatues qui en dépend. Avant que de me montrer cette col-

lection, l'homme qui en a la garde me demanda tout uniment combien je comptois lui donner *per la buona mancia* (*a*). Pour m'amuser de sa franchise intéressée, je marchandai avec lui, & nous convînmes enfin d'une somme qu'il voulut recevoir d'avance, & que je lui donnai.

Comme Dieu ne m'a pas fait la même grace qu'il paroît avoir faite à tous les Parisiens que j'ai vu prononcer, trancher & décider sur le mérite & sur les défauts des ouvrages

(*a*) Se prononce en Lombardie *Manza*. On fait dériver communément ce mot, de *buona mano*, qui lui est à peu près synonime. Le Muratori le tire d'*Amanza*, *bonne amitié*, *galanterie*. Un très-vieux Poëte Italien, *Frà Jacopone di Todi*, s'est servi de ce terme en ce sens :

Non è verace acquisto,
Di Manza *che non dura* :
Ma chi ben ama Christo
Sopra d'ogun' altra cura,
Quella è Amanza *sicura*.

Et ensuite,

Di te, *bella* Manza,
Jesu venga Manza.

MILAN. de peinture, ſans qu'ils euſſent d'autres raiſons de décider, qu'une illumination d'en-haut; je ſuis à cet égard comme tous les ignorans que l'expreſſion affecte plus que tout le reſte dans les chefs-d'œuvre de peinture & de ſculpture. En ce ſens, je fus ſingulièrement affecté d'un tableau, où une Vierge de grandeur preſque naturelle, & vue de deux tiers, contemple à genoux ſon Fils, à l'inſtant où il vient de naître. La douleur, la joie, la compaſſion, la tendreſſe, le reſpect, l'adoration ſe peignent, ſe réuniſſent & ſe confondent dans l'atitude & dans tous les détails de la figure de cette Vierge, à laquelle le Peintre a mieux aimé donner une phiſionomie un peu chifonnée, ſur laquelle tout cela joue, que des graces ou de la majeſté qui n'auroient pas autant prêté à une auſſi grande varieté d'expreſſion. Ce Peintre eſt mort jeune: il a laiſſé peu d'ouvrages, à ce que me dit mon introducteur: je crois que c'eſt le *Schidone.* Des tableaux du Titien, de Léonard de Vinci, du vieux Brugel, du Procacino que réunit cette riche col-

lection, je revenois toujours à ma Vierge, & je ne voyois rien d'aussi frappant, ni d'aussi fortement exprimé. Une sainte Famille de Raphaël, que je vis depuis dans la Sacristie de S. Celse, m'apprit que les graces & la majesté n'excluoient point l'expression : mais aussi *quandò ullum artes invenient parem*? Je ne sai en quel endroit de la cène de Léonard de Vinci, qui orne le réfectoire des Dominicains, Adisson a trouvé une figure principale *avec six doigts à la main* : je l'ai cherchée sans la pouvoir découvrir. Ce tableau me parut beau, mais de cette beauté mâle, ferme & sévère, à laquelle on n'est peu en France à portée de s'accoutumer.

Dans un couvent de filles, voisin de S. Celse, couvent très-beau, & où l'on ne reçoit à la profession que des filles des premières maisons de Milan, je me présentai pour voir l'église, à un instant où elle se trouvoit fermée : j'allai au parloir, & y demandai la permission de satisfaire ma curiosité. La Dame portière m'en remit très-obligeamment les clefs,

MILAN. en me donnant à entendre qu'à mon air & à la façon dont je parlois italien, elle me croyoit François. Après avoir vu à mon aise toutes les beautés de l'église, je reportai la clef au parloir, où je fus inopinément assailli d'une nuée de religieuses, qui parlant toutes à la fois, vouloient que je leur fisse raison de la Nouvelle arrivée à Milan par la dernière poste de Rome. Cette nouvelle étoit que le Cardinal Cavalchini, à l'instant d'être élu Pape, avoit eu l'exclusion de la France. Voyez un peu, s'écrioient toutes ces bonnes Dames pleines d'une sainte fureur, il appartient bien à un Roi de France d'empêcher l'opération du S. Esprit! Lorsque je crus pouvoir me faire entendre, j'offris de leur démontrer que, loin d'empêcher cette opération, le Roi de France l'aidoit par cette exclusion. Cela s'accordoit peu avec les impressions que leur avoient laissé leurs Pères directeurs : elles me défièrent de le leur prouver : ce que je fis par ce raisonnement. Il est écrit de toute éternité, que tel Cardinal succédera à Benoît XIV. sur le

ſiége de S. Pierre. Si ce Cardinal eſt un autre que Cavalchini, ce que nous ſaurons dans peu, les vûes du ſacré collége ſur Cavalchini étoient un obſtacle à l'election de celui qui eſt déſigné dans les décrets de Dieu; & par conſéquent à l'opération du S. Eſprit, qui dirige l'élection, d'après cette déſignation. Ainſi, Meſdames, l'excluſion donnée par la France à Cavalchini, en levant cet obſtacle, aide l'opération du S. Eſprit. Mais, s'écrièrent-elles, ſi c'eſt Cavalchini que veut le S. Eſprit! En ce cas, Meſdames, leur répliquai-je, ſoyez auſſi tranquilles que moi: il ſera ſûrement Pape: laiſſez au S. Eſprit le ſoin d'arranger ſon élection avec la France. Les rafraîchiſſemens arrivèrent pendant la converſation: ces Dames en avoient plus beſoin que moi. Nous nous quittâmes bons amis: elles ayant toujours ſur le cœur l'opération du S. Eſprit empêchée par la France, & ſe promettant bien de ſe faire donner, ſur mon raiſonnement, une ſolution que je n'allai pas chercher.

Je fus préſenté à la célébre Com-

MILAN. tesse Clélie Borromée, par le Comte Visconti, jeune, aimable & savant Cavalier, à qui le Père Gerdil m'avoit recommandé. Je vis chez elle Madame la Comtesse Archinta, belle-sœur du Cardinal de ce nom, que la France desiroit alors pour Pape, & qui depuis a trouvé la mort dans la raison même qui lui avoit fait manquer la papauté : je vis successivement tout le grand monde de Milan, dont la maison de la Comtesse Borromée est le rendez-vous. A toutes les vertus de sa famille, cette Dame joint des connoissances supérieures à celles de son sexe : elle les a portées jusqu'à la plus haute géométrie. Je trouvai sa conversation d'autant plus intéressante, d'autant plus merveilleuse, que je venois de passer trois années en France. Le palais qu'elle habite est la maison paternelle des Borromées, & il répond, par sa grandeur, à celle de ce nom. Elle en avoit abandonné un appartement du rez-de-chaussée à la jeunesse de son quartier, après y avoir fait dresser un théâtre, où cette jeunesse jouoit la comédie en societé.

J'aſſiſtai à une repréſentation, & j'y pris un avant-goût des talens pour le comique que la nation Italienne apporte en naiſſant. La Maîtreſſe de la maiſon n'aſſiſtoit jamais à ces ſpectacles, dont les honnêtes gens d'Italie s'amuſent peu.

Le palais du Comte Clérici eſt un des plus diſtingués de Milan, & par la diſtribution des appartemens, & par la richeſſe & le goût des ameublemens. J'y vis une choſe qui fait beaucoup d'honneur au Maître. Sa chambre à coucher a, dans toute ſon étendue, au lieu de tenture, les portraits de tous les Officiers du régiment que commande ce Seigneur, au ſervice de l'Impératrice-Reine.

Le palais du Comte Pertuſati, Welt-Maréchal au même ſervice, eſt diſtingué par un autre genre de mérite : par une bibliothéque rivale de l'Ambroſienne, qu'il a formée & très-bien logée.

M. L'Abbé-Comte Trivulce a formé une collection très-conſidérable d'anciens ſceaux & de dyptiques. Ce dernier genre d'antiquités a été mis à la mode en Italie, par le

MILAN. Cardinal Quérini : il y a pris la plus grande faveur. M. l'Abbé Bartholi, Garde de la bibliothéque royale de Turin, m'y avoit fait préſent d'une diſſertation de ſa compoſition, ſur un monument de cette eſpéce, dont il ſoutient l'antiquité contre le Marquis Maffei. Cette diſſertation de 80 pages *in*-4°. très-remplies, eſt terminée par une belle gravûre du monument qui en eſt l'objet : objet d'autant plus piquant, que ce dyptique n'étoit autre choſe qu'un porte-feuille pour des poulets ou billets amoureux.

La Signora Agnèſe, célébre dans toute l'Europe par ſa connoiſſance des langues ſavantes, & par un profond traité ſur l'Analyſe, qui lui a mérité des éloges de la part de toutes compagnies ſavantes, & une chaire de mathématique dans l'Univerſité de Boulogne, eſt fille d'un honnête Marchand de Milan. Ses études, ſes travaux, ſes ſuccès, les inſtances de ſon père n'ont pu détruire la vocation qu'elle s'eſt ſentie dès l'enfance pour les *Filles-bleues* : ordre des plus auſtères. Depuis la mort

mort de ſon père, elle eſt dans la plus haute dévotion ; & elle a ſacrifié à l'humilité chrétienne, tous les agrémens que ſes connoiſſances & ſes talens lui aſſuroient dans la ſocieté. MILAN.

J'aſſiſtai à une thèſe de l'Univerſité, qui ſe tint dans la magnifique égliſe des Barnabites : elle embraſſoit la phyſique générale. Pendant trois heures, le répondant, jeune Seigneur Milanois, prêta le collet à toute l'aſſemblée, ſans Préſident ni ſouffleur L'origine des fontaines, que le répondant rapportoit aux pluies, y fut vivement débattue. Je me rappelle un des argumens propoſés contre cette hypothèſe : il étoit tiré de ce paſſage de la Genèſe : *Nondùm pluerat ſuper terram : egrediebatur autem fons, &c.*

En général, le goût des études ſolides gagne beaucoup en Italie. Je trouvois à toute heure les bibliothéques publiques & particulières remplies de gens qui liſoient & faiſoient des extraits. Pluſieurs donnent avec ſuccès dans les hautes ſciences. Le premier fruit de leurs

MILAN. études & de l'examen des chefs-d'œuvre dont le siécle de Louis XIV. a enrichi les lettres, est de se coëffer de l'idée que bien des François se forment des Anglois, en s'imaginant que tout François doit tout savoir, & qu'il sait tout. Sur mon air François, ils avoient la bonté de le penser de moi; & pour l'honneur de la ressemblance, je répondois par gestes & par signes, comme l'Anglois de Rabelais, lorsqu'on me pressoit sur choses qui passoient ma portée. On peut d'autant plus avantageusement soutenir ce personnage, sinon dans toute l'Italie, au moins en Lombardie, que l'on y pousse le préjugé en faveur de la France, jusqu'à penser des petits-maîtres François, que c'est précisément parce qu'ils savent tout, qu'ils ne répondent à rien.

La bibliothéque Ambrosienne, fondée par le Cardinal Frédéric Borromée, est le plus beau, le plus vaste, le plus solide établissement que, je ne dis pas aucun particulier, mais qu'aucun Souverain ait imaginé & exécuté en faveur des sciences & des

arts, depuis leur renouvellement en Europe: c'eſt le muſée d'Alexandrie. Le fondateur y a attaché une congrégation de Prêtres ſéculiers ſous le nom de *Collége Ambroſien.* Cet établiſſement eſt ſuffiſamment connu des ſavans, par l'hiſtoire que nous en avons. Dans ce ſiécle, il s'eſt formé à Milan une ſocieté de Seigneurs, qui, ſous le nom de *Socii Palatini*, fourniſſent en commun aux fonds néceſſaires pour le travail d'une imprimerie conſidérable, de laquelle ſont déja ſortis pluſieurs ouvrages très-importans, parmi leſquels il ſuffit de nommer les collections du ſavant Muratori.

Les Etats de Milan ſont régis par le droit romain, modifié par des coutumes & ſtatuts. La plupart de ces ſtatuts ſont du bon Roi Louis XII. du nom duquel ils ſont intitulés. Ces ſtatuts ont établi dans les ſucceſſions, dans les partages, dans les diſpoſitions des pères à l'égard de leurs enfans, la loi d'égalité, que la Nobleſſe même ne peut éluder que par des ſubſtitutions, & par l'acquiſition de biens-fonds dans des pays

MILAN. où cette loi n'eſt pas établie. On travailloit depuis quelque tems à une refonte générale de toutes ces loix, pour en tirer un Code, qui, en les rapprochant ſur chaque objet, les expliquât l'une par l'autre, & en fixât l'uſage & l'autorité. Pour le malheur de l'humanité, les projets de cette nature ſont rarement pouſſés juſqu'à l'exécution. Celui dont il s'agit, aura ſans doute été rompu par la mort prématurée du Comte Chriſtiani que cet Etat avoit perdu le 10 Juillet 1758, jour de notre arrivée à Milan. Ce que j'appris de la vie de ce Miniſtre ne ſera peut-être pas déplacé ici.

Fils d'un Meûnier du Plaiſantin, Clerc de Procureur, & enſuite Juge de village, il eut quelque intérêt des payſans de ſa juſtice à diſcuter auprès de M. Trotti, Chef du Conſeil de l'Empereur Charles VI. à Milan. Ce Miniſtre ayant découvert en lui des talens & des lumières ſupérieures à ſon état, lui offrit une place dans ſes bureaux. Après y avoir travaillé quelque tems, il fut employé aux négociations, où il montra une

ſupériorité que la maiſon d'Autriche employa utilement dans preſque toutes les Cours de l'Europe. A la paix, l'Impératrice-Reine l'avoit mis à la tête de l'adminiſtration de ſes Etats héréditaires en Italie, avec le titre de Chancelier. Les Milanois, en rendant hommage à ſes talens pour l'adminiſtration, ne lui reprochoient que la faveur qu'il accordoit à la maltôte, avec une partialité qu'ils croyoient intéreſſée. Mais il eſt mort fort peu riche, eû égard aux emplois qu'il avoit remplis, au peu de ſomptuoſité de ſon train, & à l'ordre qui régnoit dans ſa maiſon. Il vit venir la mort avec tout le ſang froid qu'il apportoit aux négociations. Dans les derniers jours de ſa vie, il reçut de ſa Souveraine, une longue lettre entiérement écrite de la main de cette Princeſſe qui le prioit de ne s'occuper que du rétabliſſement de ſa ſanté, d'abandonner toute affaire, & de ſe conſerver pour elle & pour ſon Etat. » Je me conſolerois, ce ſont les termes de la lettre, » je » me conſolerois plus aiſément de la » perte de la moitié d'une armée,

MILAN. » que de celle d'un Miniſtre tel que » vous. Soyez ſans inquiétude pour » vos enfans : ils ont en moi une » mère qui a pour eux tous les ſen- » timens qu'ils peuvent attendre du » père le plus tendre : je ferai pour » eux plus que ce père ne pourroit » deſirer «. Il en a laiſſé trois, dont l'aîné, qui a pris le parti de l'égliſe, a déja plus de 30000 écus en bénéfices. M. Chriſtiani portoit une phyſionomie peu avantageuſe. Comme Céſar, il dictoit en même tems à quatre ſecrétaires : il mangeoit beaucoup, travailloit ſans ceſſe, & n'accordoit au ſommeil que les inſtans qu'il trouvoit dans l'intervalle de chaque affaire. Une corruption totale de la maſſe du ſang a terminé ſa carrière. Perſonne ne connut mieux que lui la conſtitution, les vices & les reſſources de l'Etat qu'il adminiſtroit, & où il commençoit à faire le bien des peuples. Ces peuples qui, en l'eſtimant, le redoutoient, ſans oſer ſe faire de ſon extraction un titre pour le mépriſer, l'ont ſincérement regretté. Peut-être ces regrets avoient-ils en partie leur cau-

ſes, dans la crainte que M. Chriſtiani ne fût remplacé par quelque Allemand haut, fier & dur. Ce ſont aſſez là les dehors ſous leſquels cette Nation ſe montre aux peuples des pays héréditaires d'Italie, qu'elle traite comme les Romains traitoient les autres peuples de l'univers, c'eſt-à-dire, comme des hommes d'une eſpéce inférieure à la leur. Les Milanois ſe prêtent un peu trop à ces idées ſuperbes, en épouſant quelquefois des Allemandes, quoiqu'il n'arrive jamais que les Allemands leur faſſent l'honneur de prendre femme, même dans les premières maiſons de Milan.

Depuis que Milan n'eſt plus gouverné que par une autorité ſecondaire, la juſtice y a perdu la force que lui aſſure aſſez communément la préſence du Souverain. Le déſeſpoir & ſouvent l'impoſſibilité de l'obtenir, détermine le peuple à ſe la faire ſoi-même. Le Magiſtrat ferme les yeux ſur les effets des vengeances particulières, & il borne ſes ſoins à la prohibition des ſtilets & des piſtolets de poche. La célérité & l'im-

MILAN. partialité de la juſtice en France & dans nos Etats du Nord, la diſpenſent de porter ſes attentions ſur ces eſpéces d'armes qui deviendroient auſſi uſuelles qu'en Italie, dans tout pays où la juſtice deviendroit ou vénale, ou trop lente, ou trop diſpendieuſe. Otez la juſtice d'entre les hommes, ils retombent dans l'état de nature, où la violence eſt à elle-même ſon propre reméde. Peut-être un fantôme de juſtice empêchera-t-il l'application ſubite du reméde; mais il n'empêchera pas les effets de la vengeance : effets d'autant plus cruels, d'autant plus inévitables, qu'ils ſeront plus long-tems ſuſpendus & médités (*a*). L'expérience a depuis long-tems appris à nos peuples du Nord, que les loix ſont le lien le plus fort de la ſocieté. Ils en étoient tellement convaincus dans les tems même où tout paroiſſoit ne ſe régler entr'eux que par les armes, que dès-lors un des ſermens

(*a*) *Nihil in civitate tam diligenter, quàm jus, retinendum eſt : quo ſublato, nihil eſt quod æquabile inter omnes eſſe poſſit.* Cic. pro Cæcinnâ.

MILAN.

les plus ſacrés de leurs Rois étoit de rendre *bonne & briéve juſtice.* Leurs loix ſur les duels étoient des exceptions aux loix générales : on a mal jugé de ces loix, parce qu'on en a jugé par l'exception.

En attendant que la juſtice eût repris à Milan la force que le Comte Chriſtiani vouloit lui rendre par le code auquel il travailloit, en attendant qu'il pût, par ce code, couper la racine des vengeances particulières, il en arrêtoit les effets par l'exactitude & la ſévérité les plus rigoureuſes, pour le maintien des loix ſur le port d'armes. Tout homme ſaiſi avec une arme prohibée, étoit amené devant lui, bâtonné ſans miséricorde, & jetté dans un cachot, d'où il ne ſortoit qu'après deux ou trois jours d'une diéte exacte, & en payant une forte amende. Cette forme de procéder un peu Turque, avoit fait une forte impreſſion ſur les eſprits ; mais elle n'extirpoit point la cauſe du mal qui a dû reprendre ſon cours à la mort du Chancelier.

Je n'ai pu ſavoir exactement de quelle manière les finances ſont

MILAN. administrées dans les Etats héréditaires de la maison d'Autriche en Italie. J'ai seulement appris que le fond de l'administration Espagnole y subsiste encore, & que, depuis son alliance avec la France, la Cour de Vienne tire chaque année de ces Etats huit à neuf millions en espéces. Cette exportation y cause un épuisement, dont les effets se font déja sentir par la diminution & du commerce & des habitans de Milan : diminution telle qu'en 1758, dans une maison à porte cochère, au centre de la ville, & dans un des plus beaux quartiers, deux appartemens complets avec écuries, remise, cave & cuisine, ne se louoient, par an, que 400 liv. environ, monnoie de France. Dans le dernier siécle, Milan avoit encore trois cent mille habitans : on en évalue aujourd'hui le nombre à quatre-vingt mille.

En gémissant sur leur état actuel, les Milanois frémissent à la vûe de l'avenir, & de la ruine totale qu'ils attendent d'une alliance qui, en leur enlevant & l'argent que les garnisons allemandes laissoient chez eux,

& celui que la guerre leur apportoit de tems en tems, ne leur laiſſe de reſſource que dans une induſtrie qui ne peut avoir d'activité qu'autant que l'argent eſt très-commun. Enfin ils comparent douloureuſement leur ſituation préſente avec la ſituation de leurs ancêtres, ſous le gouvernement des premiers Vicerois François & Autrichiens, des Trivulces, des Duguaſt, des Gouzagues, des Peſcaires : Seigneurs qui, environnés d'une cour brillante, & qui, joûtant de grandeur & de magnificence avec tous les Souverains qui partageoient alors l'Italie, enrichiſſoient Milan, & le mettoient en état de fournir des ſubſides beaucoup plus forts que ceux qu'il paye aujourd'hui, & qu'à peine ſentoit-on alors. De cette comparaiſon, il ſemble réſulter qu'un État dominé par un Souverain qui n'y réſide point, reſſembleroit à une métairie dont le produit eſt toujours en raiſon & des dépenſes du propriétaire, ſoit pour l'entretien des bâtimens, ſoit pour l'amélioration en tout genre, & de l'aiſance du fermier. À cet égard,

MILAN. ainsi que sous une infinité d'autres rapports, l'économie politique se confond avec l'économie domestique.

Le sexe n'est bien à Milan, ni dans le premier, ni dans le dernier rang. L'état moyen ou la bourgeoisie a quantité de jolies femmes. La façon de se mettre & la galanterie y vont au plus près des modes & de la galanterie parisienne, & beaucoup plus près que dans beaucoup de bonnes villes de France. Milan est la première & la dernière ville où l'on trouve chez les femmes le ton d'aisance, l'air & les manières de France : *altera fundi illius calamitas*. Partout ailleurs, ce sont sous des modes surannées, des airs déhanchés, une contenance gauche, & un maintien tel qu'il doit résulter d'une tête portée en avant, & de coudes jettés en arrière, où ils paroissent fixés par par un bâton passé à-travers les jointures des deux bras. A un spectacle, on peut voir tout le joli monde, & le voir d'autant mieux, que le spectacle se passe en visites que les Dames reçoivent dans des loges illu-

minées, ornées de glaces & environnées de canapés, avec une tapisserie qui y est assortie. Ces loges qu'on loue à l'année, ferment à volonté sur le devant : souvent même on ne fait que les entrouvrir, pour que le spectacle fasse moins de tort à la conversation.

On croit retrouver à Milan la gaieté de France ; mais ce n'est plus elle : elle ne peut subsister avec les restes de cérémonial espagnol que Milan conserve encore. Quoiqu'on y vive plus ensemble que dans le reste de l'Italie, on n'y connoît encore que des festins déterminés par de grandes occasions, & où la somptuosité n'amène pas le plaisir.

Ce n'est pas la seule chose qui leur reste de la domination espagnole. Soit par politique, soit par la seule force de l'exemple, les Espagnols enlevèrent au Commerce les premières maisons de Milan, qui, jusqu'à l'établissement de la domination autrichienne, l'avoient allié avec la Noblesse. Cette révolution dans les idées étoit bientôt devenue contagieuse ; &, à l'exemple des

MILAN. grands, tout bourgeois plus ou moins enrichi par le commerce, l'abandonnoit, prenoit l'épée, arboroit le plumet, & devenoit *Hidalgo*, avec d'autant plus d'avantage, que les noms des premières maisons de Milan sont très-répandus dans la bourgeoisie & dans le peuple (*a*) : on me fit voir un Visconti raccommodant des souliers au coin d'une rue. L'expérience & la réflexion n'ont pu détruire un préjugé qui a tari les sources de l'opulence publique. La Noblesse elle-même le sent : elle ose même desirer le rétablissement de l'ancien systême : desirs stériles, tant qu'elle regardera le banquier & le marchand comme une espéce distincte de la sienne, & tant que le marchand gémira de n'être que marchand.

(*a*) La confusion que ce mélange jette dans la nomenclature milanoise, n'étonnera pas ceux qui connoissent celle que les adoptions, les manumissions, le patronage & la clientelle avoient introduits dans la nomenclature des anciens Romains. J'ignore si la bâtardise y entroit pour quelque chose chez ces derniers.

C'eſt aux tems de l'ancien ſyſtême, que remonte l'origine du proverbe que la tradition a conſervé en Italie : *Chi voleſſe raſſettare Italia, ſi rouina Milano : Ruinez Milan, & vous relevez l'Italie.* La chûte du commerce de cette ville l'a depuis long-tems miſe à couvert des deſſeins jaloux qui ont donné naiſſance à ce proverbe.

Nous allons jetter un coup d'œil ſur les objets de ſon commerce actuel.

1°. Les ſoies crues & organcinées. Milan eſt encore aujourd'hui le centre d'un commerce qui exige des fonds conſidérables, & dont quelques maiſons des plus riches ſe ſont emparées en ſocieté clandeſtine : monopole auſſi déſavantageux pour les acheteurs, que ruineux pour le fond même de ce commerce. Voici ce qui en réſulte à l'égard des acheteurs. La Societé fait arrher les ſoies, de caſſine en caſſine, dans le tems où on les recueille, quelquefois même avant la récolte. Auſſi-tôt après la récolte, elle traite des ſoies de Bergame, de Veronne & des

MILAN. villes qui avoiſinent le Milanès, avec d'autres monopoleurs qui les raſſemblent dans ces villes, & qui, ſans courir les riſques d'aucun événement, les remettent à Milan, avec un bénéfice net & prompt. Ces ſoies ſe trouvant raſſemblées dans les magaſins de la Societé, elle écrit en France & en Angleterre, que la récolte a manqué, ou qu'elle a été peu favorable; & elle fixe en conſéquence le prix des ſoies. Les maiſons particulières qui font le même commerce, indépendamment de la Societé, trouvent leur avantage à adopter ce prix, & elles l'adoptent communément. Si cependant il arrive que, ſacrifiant un plus grand gain préſent à l'eſpérance d'étendre leur commerce, elles offrent & expédient leurs ſoies à un plus bas prix, voici de quelle manière la Societé les fait rentrer dans la ſubordination. Quelles que ſoient les eſpérances pour la récolte ſuivante, elles l'annoncent comme très-abondante, & baiſſent en conſéquence le prix des ſoies. Si cette récolte n'eſt pas favorable, ſi elle vient même à manquer, le prix

des ſoies tient, & les maiſons rivales ou ſe diſcréditent en vendant à plus haut prix, ou ſe ruinent en ſuivant le prix de la Societé. Alors la Societé, maîtreſſe du terrein, ne pouvant fournir à ſes engagemens, & voulant diminuer ſes pertes, en diminuant ſes livraiſons, ſe tire d'affaire par un autre expédient. Elle écrit aux Anglois que les François les ont prévenus de vîteſſe : elle fait aux François les mêmes plaintes des Anglois; & les manufactures de ces deux nations reſtent oiſives par le défaut de matières : ce qui occaſionne dans leur commerce une révolution ſubite, également ruineuſe, & pour le marchand qui comptoit ſur les engagemens du fabriquant, & pour le fabriquant qui s'étoit réglé ſur les avis de Milan.

Ce monopole attaque le commerce de ſoies dans ſa ſource même. Les maiſons de Milan, étrangères à la Societé, dépendent d'elle, par les arrangemens & les manœuvres que nous venons d'expoſer. Souvent forcées de lui paſſer les matières dont ces manœuvres lui enlévent le

MILAN. débit, elles se dégoûtent d'un négoce qu'il faut faire, pour ainsi dire, l'épée à la main. La concurrence ainsi ruinée & détruite, le cultivateur qui recueille la soie n'ayant plus de prix que celui que fixent les acheteurs, tourne vers des objets plus lucratifs une industrie qui n'étoit soutenue & animée que par l'espoir du gain. Loin de faire de nouvelles plantations & de nouveaux établissemens en ce genre, on néglige les anciens, qui tombent faute d'entretien & de remplacemens. En un mot, la culture de la soie est attaquée dans la Lombardie, par les mêmes causes qui l'ont ruinée dans la Romagne. Les cultivateurs de cette partie de l'Italie, dont la soie a longtems fait la principale richesse, fatigués par le monopole établi à Milan & à Venise, ruinés par les droits établis sur l'entrée des soies étrangères dans ces deux Etats, ont abandonné la culture des mûriers. Le peu de soie que donnent ceux qui restent, les Anglois, par pure charité, en débarrassent les Romagnoles, qui ne pouvant s'en défaire autrement, en

traitent comme gens qui jouent de leur reſte.

Les galons vrais & faux, les broderies en or & en argent, les dentelles communes, grand nombre de tanneries & de mégiſſeries forment le fond des manufactures de Milan : manufactures que ſoutient la ſobrieté italienne, le bas prix des denrées, & par conſéquent le bon marché de la main-d'œuvre.

Celle de galons eut pour baſe, dans ſon origine, les piſtoles du Pérou, que les Eſpagnols répandoient dans le Milanez ; & elle étoit d'autant plus conſidérable, que les Italiens conſomment beaucoup de galon pour les ornemens & tentures d'égliſe, & pour les ameublemens des palais. Lyon partagea quelque tems cette fourniture, qu'il abſorbe depuis que la rareté de l'or à Milan a commencé à en réduire la manufacture au galon faux.

Ses broderies (*a*) où brillent le goût & la légereté, mériteroient d'être plus connues en France. Les

(*a*) Cet art eſt très-ancien à Milan. Voy. Brantôme *paſſim*.

MILAN. Lyonnois pourroient les y introduire avec d'autant plus d'avantage, qu'elles ſont à très-bon compte à Milan.

Cette ville débite une quantité prodigieuſe de mouchoirs de ſoie très-bien fabriqués, & que les Italiens regardent comme une amulette éprouvée contre les maux de gorge, que l'humidité de l'air rend très-communs en Lombardie & dans la Romagne. Ces mouchoirs font partie du deshabillé des Princes & des Seigneurs : la bourgeoiſie & le petit peuple ne les quittent jamais, ni à la maiſon, ni en voyage. Dans les journées d'été, ils les laiſſent flotter ſur les épaules, & s'en ſervent à eſſuyer la ſueur du viſage; mais le matin & à l'approche de la nuit, ils les ramènent & les ſerrent très-exactement autour du col.

Milan étant, par ſa ſituation, l'entrepôt naturel de la Suiſſe, d'une partie de l'Allemagne, de la France & de l'Italie, la diſtribution de toutes les marchandiſes à verſer d'un de ces pays dans l'autre, fait l'objet capital ou ſecondaire de pluſieurs

MILAN.

maiſons, & laiſſe à Milan beaucoup d'argent, par les droits, les frais de magaſinage, & les marchés pour les chargemens : marchés dans leſquels les commiſſionnaires ſavent tirer parti & de leurs comettans & des voituriers. Tout ce qui paſſe d'Italie en France ou en Suiſſe, eſt transporté à dos de mulets; & ce qui de Milan ſe diſtribue dans l'intérieur de l'Italie, y eſt tranſporté par eau. Les choſes les plus précieuſes, ou dont la remiſe demande le plus de diligence, ſont voiturées derrière les chaiſes ou cambiatures : voitures conſtruites & montées de manière qu'elles peuvent beaucoup porter du derrière ſans aucune incommodité pour les chevaux. Les rouliers ſi répandus ſur les grandes routes de France, ne ſont employés en Italie que pour le tranſport des effets & du bagage d'un Gouverneur qui arrive dans ſa Province, ou qui la quitte, d'un Légat qui part pour ſa légation, ou qui en revient, de Cardinaux que l'ouverture d'un conclave appelle ſubitement à Rome. Les détails qu'entraînent les tranſports de toute eſpé-

MILAN. ce, font la richesse des Commissionnaires de Milan, dont l'intérêt est l'unique obstacle à l'établissement de la roullerie en Italie. Le peu de sûreté des chemins est un prétexte purement imaginaire : ils seroient aussi peu dangereux pour cinq ou six rouliers marchant de compagnie, qu'ils le sont pour deux ou trois chaises.

La situation de Milan au pied des Alpes y occasionne un autre genre de commerce de nécessité. Les Suisses & les François, ceux qui, par la Suisse ou par la France, passent en Italie, ou pour affaires, ou par simple curiosité, vont par les voiturins jusqu'à Milan, où ils se fournissent d'un équipage proportionné à leur état ou à la dépense qu'ils veulent faire. Le jeune Prince Schwalof passant de France en Italie, vendit à Lyon pour douze ou quinze mille liv. d'équipages ou voitures, qui lui en avoient coûté vingt-cinq ou trente à Paris, & il en racheta à Milan pour la même somme. Si tous les voyageurs étoient des Princes Russes, ce genre de fourniture suffiroit pour enrichir Milan,

qui cependant met plus ou moins à contribution les voyageurs même les moins dupes; mais qui ſont inſtruits que le ſeul paſſage des Alpes ruine une voiture; que les chemins d'Italie, ſoit en été, ſoit en hyver, conviennent peu aux chaiſes de poſte de France; & qu'une chaiſe y doit avoir toutes les facilités pour être démontée & remontée preſtement & par toutes ſortes de mains. Or les voitures dont on ſe fournit à Milan, à ces facilités & à ces convenances, joignent la légereté, la ſolidité, la bonne qualité des cuirs & des bois, & l'avantage de pouvoir porter beaucoup, ſans incommoder les chevaux. MILAN.

Le produit des rizières du Milanez eſt pour Milan un dernier objet de commerce qui manque à la France, mais dont la France ne doit point être jalouſe. Le riz croît dans des champs abſolument inondés, & où l'eau monte avec la plante, de manière que dans tout le tems de ſa croiſſance, cette plante n'a jamais que ſon ſommet hors de l'eau. Les canaux innombrables qui coupent la

MILAN. Lombardie, invitent les propriétaires à cette culture, qu'en effet l'on a pouſſée au point que tout le Milanez eſt menacé de devenir une rizière, c'eſt-à-dire, un marais continu. On nous dit que le Gouvernement penſoit ſérieuſement à l'arrêter & à la reſtraindre : l'expérience l'a éclairé ſur les funeſtes effets de l'air des rizières : effets d'autant plus funeſtes & d'autant plus inévitables, que les rizières ſont plus multipliées. Pour indiquer ces effets, il ſuffit de dire que, dans le tems même où ces plantations n'étoient répandues que de loin en loin, les villages qui les avoient au Sud & à l'Oueſt, étoient tous les ans affligés de quelque maladie contagieuſe ; & que les payſans occupés à cette culture, meurent preſque tous hydropiques, avant leur quarantiéme année.

Milan fut l'arcenal qui, dans le ſeiziéme ſiécle, fourniſſoit l'Europe d'armes à feu perfectionnées. On trouve dans Brantome le détail des obligations que la France a en ce genre au Milanez. Je vais rapporter ici ce morceau intéreſſant pour l'hiſtoire

l'hiſtoire des arts & du militaire en France. MILAN.

» Si M. l'Admiral, dit Brantome, » a rapporté grands los & gloire, » pour avoir fait de ſi belles ordon- » nances parmi l'infanterie, & l'a- » voir ſi bien réglée, il faut louer » M. de Strozze, & luy donner cette » réputation, que ç'a eſté celuy qui » l'a ſi bien armée, & qui luy a porté » la façon & l'uſage des belles har- » quebuſes de calibre qu'elle porte » aujourd'huy. Bien eſt vray que » M. d'Andelot l'y façonna un peu, » lorſqu'il vint de priſon du chaſteau » de Milan, où il les apprit des Eſ- » pagnols. Car il n'y a nul vieux Ca- » pitaine, ny routier Fontaſſin de » guerre, qui ne die que notre har- » quebuſerie, le temps paſſé, n'eſtoit » pas telle en armes comme elle a » eſté depuis : car ce n'eſtoit que pe- » tits meſchants canons montez, » qu'on appelloit à la Luquoiſe, en » forme d'une eſpaule de mouton; » & le Flaſque, qu'on appelloit ain- » ſi, étoit de même, voire pis, com- » me de quelque cuir bouilly, ou de » corne, bref, toute choſe chétive,

MILAN.

» Du depuis, en Piedmont, ils
» s'accommodèrent des canons de
» Pignerol, que l'on fit & forgea-là
» un peu plus renforcez, mais fort
» longs & menus, qui certes eſtoient
» bons pour ce temps.

» Du depuis, nous nous en ſom-
» mes ſervis pour la chaſſe, à cauſe
» de leurs bontez : leurs flaſques ne
» valoient guéres non plus. La meſ-
» che de l'harquebuſe ſe portoit par
» le ſoldat toute entortillée en ron-
» deur dans le bras, fors le bout de
» la meſche que l'on tenoit en la
» main, pour la mettre au ſerpen-
» tin. Les Janiſſaires Turcs du Grand-
» Seigneur n'en ont point encore
» oublié la couſtume, qui portent
» encore ainſi leur meſche, qui pour
» cela ne ſe pouvoit ſi bien accom-
» moder ny ſi promptement au ſer-
» pentin, comme nous la portons
» aujourd'hui.

» Du depuis, peu à peu, en Pied-
» mont ils s'accommodérent des
» canons de Milan, qu'ils recou-
» vroient par quelques défaites &
» dévaliſemens qu'ils faiſoient ſur les
» Eſpagnols; mais peu en recou-

» vroient-ils autrement par le trafic
» de Milan, qui eſtoit défendu des
» armes.

» M. d'Andelot vint donc de Mi-
» lan, & en apporta quelques trois
» cens, à cauſe de la treſve, comme
» je luy ay ouy dire, & autant de
» fournimens; mais les canons eſ-
» toient petits & peu renforcez, &
» les charges des fournimens pa-
» reilles.

» Du depuis, s'en porta-t-il en
» France peu à peu, & peu à peu
» commanda à ſes Capitaines d'en
» fournir leurs bandes le plus qu'ils
» pourroient : mais l'affluence du
» trafic n'eſtoit ſi grande, qu'on s'en
» pût armer grandement; ſi-bien
» qu'il ſe falloit ayder des canons de
» Metz & d'Abbeville, & fourni-
» mens de Blangy: mais tout cela
» n'approchoit point à ceux de Mi-
» lan; & me ſouvient qu'aux pre-
» mieres guerres, les Compagnies
» nouvelles eſtoient au commence-
» ment très-mal armées: & bienheu-
» reux eſtoit le Capitaine qui pou-
» voit dire avoir en ſa Compagnie
» vingt ou trente harquebuſes &

MILAN. » fournimens de Milan. Certes, ce » n'eſtoit que groſſerie; mais peu à » peu on en vit venir, & M. de » Guyſe, qui eſtoit Capitaine pro- » vident en tout, en fit venir.

» Il y avoit bien les Compagnies » vieilles de M. d'Andelot, & meſ- » me ſes colonnelles en eſtoient » très-bien armées; ſi-bien que dans » Rouen l'une d'elles y eſtant, com- » me elles tiroient de très-bonnes » harquebuſades ſur nous, pluſieurs » des noſtres diſoient : *Voyez les ma-* » *rauts, la bonne poudre qu'ils ont léans,* » *& que la noſtre vaille ſi peu !*

» M. de Guyſe le dit un jour à un » Grand, en ſous-ryant, que je ſçay, » dont l'autre rougit : *Ne voyez-vous* » *pas que ce n'eſt pas tant ſeulement leur* » *bonne poudre ? Mais ce ſont les gran-* » *des charges de leurs fournimens & leurs* » *bonnes harquebuſes, qu'ils ne craignent* » *de charger, voire de doubler la charge,* » *que M. d'Andelot a ainſi bien armez.* » *Nos ſoldats ne le ſont pas ainſi; mais* » *avec le temps ils le ſeront. Et voilà,* » dit-il, *noſtre amy, la bonne poudre* « *qu'ils ont.*

» Or, M. de Strozze, qui, dès ſon

MILAN.

» jeune âge, avoit plus aymé l'har-
» quebuſe que toutes autres armes
» de guerre, & ſur-tout les harque-
» buſes à meſche de Milan, quand il
» vint à ces premières guerres à avoir
» ſa Compagnie, il fut fort curieux
» à avoir des armes de Milan, & en
» eut aſſez : pour le moins la moitié
» de ſa Compagnie l'eſtoit, qui en
» fut trouvée très-belle & rare, &
» M. de Guyſe la loüa fort à la voir.
» Je ſçay ce que je lui en vis dire.
» Puis après, lui venant à ſuccéder
» en la place de Charry, il y obſer-
» va une fort exacte curioſité & ob-
» ſervation.

» De ſorte qu'il pria, voire quaſi
» contraignit tous ſes Capitaines de
» n'avoir plus autres armes, tant
» harquebuſes, fournimens, que cor-
» celets, que de Milan; & pour ce,
» moyenna de faire venir à Paris un
» fort honnête & riche Marchand,
» nommé le Seigneur Negrot, & s'y
» tenir, qui, en moins d'un rien, en
» fit venir beaucoup ſur la parole de
» M. de Strozze, & qu'il les luy fe-
» roit enlever : ſi-bien que ledit Ne-
» grot, prenant gouſt à ce premier

MILAN. » profit, il en continua l'eſpace de » quinze ou ſeize années le trafic, » qu'il s'y eſt rendu riche de cinquante mille écus, voire davantage.

» Tout le différend qu'avoit M. » de Strozze avec ledit Seigneur » Negrot, c'eſt qu'il ne faiſoit venir » les canons ſi gros & renforcez, » comme il vouloit, quelque lettre » de priere qu'il eſcriviſt & fiſt à » Maiſtre Gaſpar de Milan, qui les » forgeoit, qui a eſté le meilleur forgent qui jamais ſera, juſques à ce » que nous allaſmes à Malthe.

» M. de Strozze luy avoit eſcrit » quelques mois avant qu'il luy forgeaſt deux douzaines de canons, » de la groſſeur qu'il les diviſa, & » que luy-meſme les yroit querir là.

» Le bon-homme Maiſtre Gaſpar » alors s'y affectionna ſi bien, que, » quand nous fuſmes arrivez à Milan, M. de Strozze les trouva tous » faits, & eſtoient ſelon ſon opinion, & en donnoit à ſes amys; » dont j'en eus un, & le garde encore dans mon cabinet : & ſoudain le bon-homme Maiſtre Gaſpar

» ſe mit à en faire ſi grande quantité, » que, tant il en faiſoit, autant il en » vendoit aux autres François qui » venoient après nous, & qui à l'en- » vy de nous autres en prenoient; » car nous eſtions allez & marchez » des premiers.

» Je ne veux oublier à dire que le » bon-homme Maiſtre Gaſpar, lors » qu'il vit M. de Strozze, ne ſe put » ſaouler de l'admirer & l'aymer, & » tous nous autres, & voulut de tous » prendre le nom; diſant que tous » nous autres le faiſions riche pour » tout jamais.

» Je me fuſſe bien paſſé de dire ce- » cy; mais tel ſouvenir & parler me » plaiſt.

» Après doncques cette veuë, » Maiſtre Gaſpar continua à forger » les canons de ce gros calibre, » mais avec cela ſi bien forez, ſi » bien limez & ſur-tout ſi bien vui- » dez, qu'il n'y avoit rien à redire. » Ils eſtoient très-ſeurs; car il ne » falloit point parler de les créver: » & avec cela nous fiſmes faire les » fournimens beaux, & la charge » grande à l'équipollent.

MILAN.

» Voilà d'où premierement avons
» eu l'usage de ces gros canons de
» calibre, que, quand on les tiroit,
» vous eussiez dit que c'étoit des
» mousquetades, & un chacun nous
» admiroit par-tout où nous passions
» en Italie, & où nous faisions quel-
» que salve «.

Brantome continue le détail des obligations qu'a la France à M. Strozzi & à la Ville de Milan, pour la perfection des arquebuses, mousquets, corcelets, morions, &c.

En affaires de commerce ou d'argent, les Milanois sont toujours *Lombards*, dans la signification que les François avoient attachée à ce nom, lorsque la Nation qui le porte, partageoit à Paris avec les Juifs toutes les négociations d'argent ou de papier. Les petits gains les flattent tellement, qu'ils ne s'y peuvent refuser, ni dans les plus grandes affaires, ni dans les simples offices d'amitié. Le désintéressement ne fut jamais la premiere vertu du commerce; mais, même pour gagner, il faut savoir perdre quel-

quefois : c'eſt ce que ſavent, c'eſt ce que pratiquent les François, à ce qu'il nous a paru ; & c'eſt ce qu'ignorent les Italiens. Si l'on vouloit trouver la cauſe de cette différence de penſer & d'agir, peut-être faudroit-il la chercher dans cette multiplicité de monnoies qui ont cours en Italie. Au moyen de cette multiplicité, il faut perdre ou gagner ſur la plus petite recette & ſur la plus mince dépenſe ; parce que l'eſpéce avantageuſe à recevoir, eſt par cette raiſon même, déſavantageuſe à placer, & *vice verſâ*. Ainſi tout commerce eſt pour les Italiens un agiotage perpétuel : agiotage auquel ils ſont formés dès l'enfance, agiotage qui eſt une véritable torture pour les François, agiotage enfin qui avoiſine l'égrefinage, & qui y conduit. De-là cette ligue tacite entre tous les Italiens contre tout Etranger : de-là ce traité ſecret entr'eux, dont le premier article donne un droit à percevoir ſur tout Marchand à qui on adreſſe un Etranger pour quelque emplette. Exemple ; nous nous adreſ-

MILAN. sâmes à Milan, pour l'achat d'une chaise, à un Avocat avec lequel des recommandations nous avoient liés, & qui avoit pour nous toutes ces attentions & tous ces bons procédés que les Etrangers trouvent en France. Il nous présenta à un Sellier qu'il nous dit honnête homme & bon ouvrier. Nous traitâmes avec cet homme ; & le marché fut presque rompu sur le cinquante-uniéme sequin, que je ne lâchai qu'après avoir fait avouer au Sellier, que ce sequin étoit pour le droit de présentation dû à l'Avocat.

La maison de M. Morelli, que nous vîmes assez pour la bien étudier & la bien connoître, nous apprit que Dieu s'étoit réservé un juste au milieu de la corruption générale :

Domus hâc nec purior ulla,
Nec magis his aliena malis.

Le Chef de cette maison nous procura à Milan tous les agrémens qui dépendoient de lui ; il nous donna un crédit ouvert jusqu'à la concurrence de 30000 liv. ; il nous chargea de recommandations pour les pre-

mières maiſons de commerce de toute l'Italie ; il nous adreſſa à Rome à M. ſon frère, qui y remplit une place diſtinguée dans la Prélature ; & tout cela s'arrangea avec cette aiſance & cette nobleſſe que l'on pourroit trouver en France chez un Montmartel. Auſſi M. Morelli eſt-il le Montmartel de Milan : nous en eûmes la preuve dans les égards diſtingués qu'on eut par-tout pour ſa recommandation, & dans l'accueil que M. ſon frère nous fit à Rome. La banque, la finance, le commerce, aucun des objets qu'embraſſent toutes ces parties, n'eſt étranger aux ſpéculations, aux vûes & à l'activité de M. Morelli. Dans la fleur de ſon âge, il court à pas de géant, la carrière dont les Médicis de Milan, les Odeſcalchi & d'autres célèbres Négocians du Milanez, ont atteint le but dans les deux derniers ſiécles.

La veille de notre départ de Milan, on y reçut la nouvelle de l'exaltation du Cardinal Rezzonico. A l'inſtant, tout Milan ſe trouva parent du nouveau Pape. Toutes les bonnes maiſons illuminèrent, firent & reçurent des complimens.

PLAISANCE.

Le Duché de Parme & de Plaiſance occupe le centre de la Lombardie. Il a, dans ſa ſituation & dans la fertilité de ſon terroir, toutes les reſſources qui peuvent favoriſer la population, en encourageant le commerce, la culture & toute eſpéce d'induſtrie : cependant il eſt dépeuplé en comparaiſon des montagnes de Gênes, où toutes ces reſſources manquent.

Nous vîmes au-deſſus de Plaiſance, le terrein où les Eſpagnols & les François combinés, entreprirent en 1746, de forcer les Autrichiens : terrein naturellement fortifié par une multitude de canaux qui le coupent en tout ſens. Ce fut non loin de-là (*a*) que, 1960 années auparavant, le Conſul Sempronius avoit été défait par Annibal, dans un lieu à qui cette défaite a donné le nom de *Campo-morto*, qu'il porte aujourd'hui. Le Général Romain eût pu,

---

(*a*) *In propinquitate fluminum & paludum.* Tite-Live.

avec le même avantage que les Autrichiens, y attendre & y recevoir les Carthaginois, si un aveugle empressement ne l'eût déterminé à abandonner le retranchement que lui donnoit la Trébie, pour aller à un ennemi trop habile pour venir à lui. Annibal étoit maître de toute la gauche de cette rivière : *Omnem agrum usquè ad Padi ripas populatus erat.*

PLAISANCE.

En suivant dans Tite-Live le détail de cette journée, on y voit qu'après la victoire décidée en faveur des Carthaginois, un corps de dix mille Romains s'étant fait jour à-travers l'armée victorieuse, marcha droit à Plaisance, sans repasser la Trébie : *Decem fermè millia hominum cùm aliâ evadere nequissent ... & cùm in castra reditus non esset, flumine interclusis ... Placentiam recto itinere perrexêre.* (*a*) Cet événement pour-

Tit. Liv lib. 21.

(*a*) De ce même passage ne pourroit-on pas conclure aussi qu'Annibal avoit seulement appuyé à la Trébie la gauche de sa bataille, quoique le Chevalier Follard le fasse combattre avec son armée adossée à cette rivière? Polybe se réunit à Tite-Live en faveur de la première position.

PLAISANCE. roit conduire à douter que Plaiſance eût alors la même poſition qu'elle occupe aujourd'hui. En effet, ſi dans les tems dont il s'agit, cette ville étoit aſſiſe ſur la Trébie, on y pouvoit arriver du champ de bataille, ſans repaſſer la rivière : ſi, comme aujourd'hui, elle étoit alors au-delà de la Trébie d'environ un quart de lieue, on n'y pouvoit arriver *recto itinere*, que par un pont ſur cette rivière. Or ce pont entroit pour beaucoup dans les diſpoſitions d'Annibal, qui, maître du terrein ſur lequel il débouchoit, n'eût pas négligé de s'en emparer, ou de le maſquer au moins par un corps de troupes, ou même par quelque ouvrage : ce qui eût coupé la retraite à ces dix mille hommes & aux débris de l'armée Romaine, *qui paſſim per agros fugâ ſparſi, veſtigia cedentis ſequentes fluminis, Placentiam contendêre.* La retraite paiſible de ces fuyards ne laiſſe aucun lieu de douter que la communication avec Plaiſance ne fût abſolument libre. Il ſemble donc plus naturel de ſuppoſer que Plaiſance étoit alors à cheval ſur la

Trébie (*a*), que de présumer qu'Annibal eût négligé une précaution d'où dépendoit le fruit capital d'une victoire qu'il avoit d'ailleurs si habilement amenée & préparée. J'ai proposé ce problême à des Militaires & aux gens du pays : *adhuc sub Judice lis est.* PLAISANCE.

A propos de gens du pays & de Militaires, les premiers étoient encore étonnés de la manière paisible dont les François avoient vécu entr'eux dans cette campagne de 1746. Ils n'y avoient pas vu une épée tirée, tandis que dans la guerre précédente, les combats singuliers, quoique moins fréquens que par le passé, avoient encore lieu de tems en tems. On me raconta à ce sujet qu'un vieux Lieutenant-Colonel à qui on demandoit la raison de ce

(*a*) On verra ci-après, à l'article de Modène, que l'emplacement de cette dernière ville fut changé lors de sa reconstruction dans le neuviéme siécle. Les mêmes raisons auront pu déterminer à en user de même à l'égard de Plaisance, que S. Ambroise comptoit parmi les *semirutarum urbium cadavera.*

PLAISANCE. changement, avoit répondu : Eh ! comment voulez-vous que se battent des gens qui n'ont plus que de la limonade dans l'estomac & dans la tête ! On ajoutoit que dans cette campagne de 1746, les Espagnols & les François montroient la plus vive animosité de corps à corps & d'homme à homme ; qu'en beaucoup d'occasions, le service avoit souffert de cette animosité, qui étoit telle, qu'un jour, en plein midi, vers l'Hospitalette, un régiment de Cavalerie Espagnole avoit chargé un régiment de Cavalerie Françoise, leurs camps n'étant séparés que par le grand chemin. On me dit enfin que la veille de la bataille de Plaisance, toutes les églises étoient remplies d'Espagnols se confessant & communiant ; que tous les cabarets au contraire étoient pleins de François s'enyvrant, jurant & jettant tout par les fenêtres ; & l'on demandoit de quelle part des deux Nations, ces dispositions si différentes annonçoient le plus de bravoure. Xénophon disoit que le guerrier le plus brave, & qui craint le moins

PLAISANCE.

les hommes, eſt celui qui craint le plus les Dieux : il eût ſans doute parié pour les Eſpagnols, qui en effet allèrent très-bien au feu, en plein jour, par une prairie raſe, & à-travers le feu croiſé de huit ou dix batteries.

La ville de Plaiſance étoit la dernière place de la Gaule Romaine, *Gallia togata*. Son inviolable attachement à la République Romaine & enſuite aux Empereurs, lui occaſionna bien des malheurs & des déſaſtres; enfin aſſiégée par Totila, elle paſſa ſous la domination des Goths, après un ſiége pendant lequel ſes habitans ayant épuiſé toute reſſource, s'en procurèrent une dernière, en mangeant de la chair humaine. Soumiſe enſuite ſucceſſivement aux Lombards, aux Rois d'Italie de la race de Charlemagne, & aux différens Princes qui ſuccédèrent à ces Rois, elle recouvra enfin, ainſi que la plûpart des villes d'Italie, une liberté dans laquelle elle trouva tous les maux qui naiſſent de l'anarchie : ils ſe renouvellèrent ſous la domination des Ducs

Procop. de bell. gotico.

PLAISANCE. de Milan, au milieu d'efforts continuels en faveur de la liberté. Elle fit partie des conquêtes de Louis XII. & de François I. en Italie. Entre ces deux conquêtes, Jules II. s'en étant rendu maître, l'avoit unie au domaine de ſon égliſe. Charles-Quint & les Vénitiens l'ayant depuis donnée à Léon X. Paul III. l'inféoda en 1545 à Pierre-Louis Farnèſe, ſon fils. L'Infant Dom Philippe en jouit aujourd'hui, du chef de ſa mère, en qui finit le nom des Farnèſes.

Indépendamment de la parole de J. C. *que ſon regne n'eſt pas de ce monde*, il ne ſeroit pas difficile de juſtifier cette inféodation, même d'après les loix de la politique. En effet, ſans examiner de trop près les reſſorts du Gouvernement papal, il ſuffit d'avoir vu le déplorable état du Duché de Ferrare, pour être convaincu que la nature de ce Gouvernement ne comporte pas une domination étendue. L'intérêt de Veniſe a conſervé au Saint-Siége ce Duché de Ferrare, par la ſeule raiſon qu'il forme une barrière entre cette Répu-

blique & les Etats de Lombardie, PLAISANCE.
que ſe diſputent les Puiſſances ultramontaines. Les Duchés de Parme & de Plaiſance ſe trouvant au centre de ces mêmes Etats, ſi le Saint-Siége eût voulu en demeurer le Souverain, il ſe ſeroit trouvé une des premières Puiſſances belligérantes dans toutes les guerres qui, depuis deux ſiécles, ont ſi ſouvent remué les bornes des différentes poſſeſſions en Italie. Ainſi, à tous égards, il étoit plus avantageux aux Papes d'aliéner ces Duchés avec rétention d'une apparence de domaine, que de s'obſtiner à retenir ce domaine en entier, ſans le pouvoir conſerver.

Ils ont eu la preuve de leur impuiſſance à cet égard, dans l'impuiſſance où ſe trouva Clément XI. pour faire valoir ſur ces Etats le droit de réverſion ſtipulé en faveur du Saint-Siége, avenant le cas de l'extinction de la deſcendance maſculine dans la maiſon Farnèſe. Malgré des Mémoires très-ſavans & très-étendus ſur ce droit, Clément XII. a vu l'Empereur Charles VI. exercer *pleno jure*, tous les droits de Sou-

PLAISANCE. veraineté, dans les traités qui ont mis l'Infant Dom Philippe en possession des Etats de la maison Farnèse.

La situation de Plaisance, la largeur & l'alignement de ses places & de ses rues, l'architecture de ses palais & de ses édifices publics, les grands morceaux de peinture & de sculpture, les fontaines qui ornent ces édifices & ces places, feroient de cette ville une des plus belles villes de la Lombardie, si la disette d'habitans ne lui enlevoit pas la première beauté à laquelle une ville puisse prétendre (*a*). Léandro Alberti dit qu'elle étoit encore très-florissante à cet égard dans le tems où elle passa à la maison Farnèse; & que, dans le court espace où elle goûta la liberté, sous la protection de Charles-Quint, après l'assassinat du premier Farnèse, les richesses qu'y portoient les manufactures & le commerce,

(*a*) Dans son Itinéraire imprimé en 1747, Scotti donne à Plaisance 28000 ames : en quoi il excéde la vérité au moins de deux tiers.

l'avoient mise en état de relever ses murs, de se fortifier réguliérement, & même de construire une très-forte citadelle, tous les citoyens s'empressant de contribuer à ces ouvrages, & d'en hâter la perfection. L'état où elle est tombée depuis cette époque, tient sans doute à bien des causes, de l'examen desquelles je me dispenserai. J'observerai seulement que le Souverain actuel vient d'élever dans cette ville une manufacture d'étoffes de soie. Les dépenses considérables qu'il a faites pour cet établissement, ont pour but de ranimer l'industrie, que ranimeroient plus sûrement une protection & des secours répartis sur un nombre de manufactures particulières.

PLAISANCE.

Les statues équestres du fameux Alexandre Farnese & de Ranuccio son fils, qui décorent la principale place, m'ont paru de la plus grande beauté, & supérieures à ce que l'on voit à Paris en ce genre. L'inscription qu'on lit sur la base de celle d'Alexandre, m'a semblé d'autant plus outrée, quant à son expédition en France pour le service de la Ligue,

PLAISANCE. que cette expédition infructueuse ne fut pas un des plus grands exploits du Héros; mais il étoit beau de le représenter marchant sur le ventre à toute la France.

La cathédrale & la plupart des églises sont ornées de peintures des plus grands Maîtres de l'Ecole de Boulogne, c'est-à-dire, des Carraches & de leurs premiers Eleves, tels que le Guerchin & Lanfranc. Ce dernier avoit commencé à Plaisance les études dans cet art, où il a depuis brillé avec tant d'éclat. Il dut les premiers encouragemens & les premiers secours à la maison Scotti, au service de laquelle il étoit entré dès l'enfance. On voit au palais Scotti plusieurs tableaux qu'il y a placés, comme monumens de sa reconnoissance.

A S. Sixte, riche maison de Bénédictins, fondée par Engilberge, femme de l'Empereur Louis II. on voit le tombeau de cette Princesse. Près de ce tombeau, est le maître-autel exécuté, dit-on, sur les desseins de Michel-Ange. Placé à l'entrée du chœur, il ne présente qu'une

PLAISANCE.

table soutenue par deux Anges: une châsse remplit partie du vuide que laisse cette table suspendue. Rien de mieux traité, rien de plus fini que les détails de ce morceau, dont l'ensemble produit un effet simple, mais noble & beau. Tout cet autel, ainsi que six chandeliers qu'il porte, sont d'un bronze que le tems a couvert de cette précieuse *patine* qu'estiment tant les Italiens, quoiqu'elle donne, aux chandeliers sur-tout dont il s'agit, un air de vieille batterie de cuisine. Le goût des François pour le brillant s'accommoderoit peu sans doute de ce genre de beauté. Tout Rome, lorsque nous y arrivâmes, se récrioit contre ce goût pour le brillant qui avoit déterminé le repolissement de ces bronzes admirables qui ornent la *Confession des Apôtres* (*a*), & de ceux qui accompagnent la chaire de S. Pierre. On regardoit cette restauration comme une vraie dégradation qui, en rendant à ces morceaux un air de nouveauté, leur enlevoit la fleur de la

(*a*) A S. Pierre de Rome.

PLAISANCE. ſculpture, & cette ame que le dernier travail des Artiſtes y avoit jettée : les colonnes exécutées par François Flamand, & les enfans mêlés aux feſtons qui rempliſſent le torſe de ces colonnes, excitoient les plus vifs regrets. En un mot, les Romains penſoient de cette réparation auſſi coûteuſe en elle-même, que ruineuſe pour les morceaux qui en étoient l'objet, ce que penſent les connoiſſeurs de France, lorſqu'à chaque printems, ils voyent les ſtatues qui peuplent les jardins de Verſailles & des Tuileries, abandonnées à des Savoyards, qui, en les écurant, rappellent ce Lorrain de Rabelais, lequel, aux Ides de Mai, *ſe decrottoit comme une cappe à l'Eſpagnolle.*

Dans ſon Dialogue intitulé *Brutus*, Ciceron nomme avec éloge quelques Orateurs qui brilloient de ſon tems à Plaiſance par des talens dignes du Barreau de Rome, & à qui il ne manquoit que cette fleur *d'urbanité* (*a*), qui ne s'acquéroit qu'à

(*a*) *Urbanitatis color. Omnium enim*, ajoute Ciceron, *in noſtris eſt quidam urbanorum, ſicut ille Atticorum, ſonus.*

Rome,

Rome, dans le commerce de la bonne compagnie. PLAISANCE.

Dans ces derniers tems, Plaiſance a donné le jour au célébre Albéroni. Né dans la lie du peuple, il étoit petit Bénéficier de la cathédrale de Plaiſance, lorſque M. de Vendôme le connut par hazard, ſe l'attacha, en fit ſon premier Aide-de-camp, ſon homme de confiance, &c. Il a paſſé dans ſa patrie les dernières années de ſa vie. S'y étant emparé des biens d'une Commanderie appellée San-Lazaro, & ſituée ſous le canon de Plaiſance, il y établit un Séminaire, fit élever à ſes frais tous les bâtimens qu'exigeoit cette deſtination, & acquit des fonds convenables pour un tel établiſſement. Comme il réuniſſoit à ces fonds ceux qu'il découvroit avoir été uſurpés ſur l'égliſe dans le voiſinage de Plaiſance, les Plaiſantins voyoient cet établiſſement avec chagrin. De quel chagrin le Cardinal Albéroni ne fut-il pas lui-même pénétré, lorſque, dans la campagne de 1746, ſon Séminaire devenu le point d'attaque & de défenſe entre trois formidables

PLAISANCE. armées, fut foudroyé à ſes yeux par toute la groſſe artillerie Eſpagnolle & Génoiſe, qui n'y laiſſa pas un mur entier.

Le plus intime de mes amis qui ſe trouvoit alors avec l'armée Françoiſe, eut le bonheur de voir cette Eminence. Depuis l'occupation de ſon Séminaire par les Autrichiens, elle s'étoit réfugiée à Plaiſance dans un appartement qui n'avoit pour tout meuble qu'un lit, une table & quatre chaiſes, & dans la cheminée duquel bouilloit ſa petite marmite, à la foible chaleur d'un abricottier coupé le jour même, dans la cour de la maiſon dont ſon appartement faiſoit partie: ſon argent & ſon crédit n'ayant pu lui procurer une bûche de bois à brûler.

Le Cardinal avoit alors plus de quatre-vingt ans, ſans aucune des incommodités de la vieilleſſe. Mon ami lui avoit été préſenté par le Préſident Scrivani, avec lequel il le voyoit en tiers, dans des viſites de trois à quatre heures. Il traitoit M. Scrivani comme un ami de cœur: la converſation étoit vive & aiſée:

le reſpectable vieillard tenant preſque toujours la parole, y mettoit un feu qui ajoutoit de l'intérêt aux choſes très-intéreſſantes qu'il racontoit ou diſcutoit. Ses récits étoient mêlés d'Italien, de François, d'Eſpagnol, ſuivant les affaires ou les perſonnes qui en étoient l'objet; & ces trois langues avoient dans ſa bouche une égale énergie & une égale vivacité. Quelque maxime de Tacite qu'il rapportoit toujours en latin, venoit ordinairement à l'appui de ſes réflexions. Les campagnes où il avoit ſuivi M. de Vendôme, ſon miniſtère en Eſpagne, les événemens alors préſens, étoient les objets les plus familiers de ſes récits & de ſes obſervations. J'ai vu tout cela en détail dans les Mémoires de mon ami, qui, entre autres ſingularités, lui avoit oui propoſer ſon plan pour l'établiſſement du Prétendant : plan que j'ai depuis trouvé développé avec plus d'étendue, dans le teſtament de cette Eminence, donné au public depuis ſa mort.

Les Mémoires que je cite, m'apprennent encore: 1°. que, lorſqu'en

PLAISANCE. 1746 le Maréchal de Maillebois arriva dans Plaiſance, à la tête de l'armée Françoiſe, pour donner, contre ſon avis, la bataille que le Conſeil de Madrid avoit réſolue, le Cardinal Albéroni, ſacrifiant l'étiquette à ſon empreſſement, vola chez le Maréchal, à l'antichambre duquel il arriva ſans être annoncé. Un Secrétaire plus au fait de l'exercice des troupes, que de l'étiquette des Cours, voulut arrêter l'Eminence, en lui diſant d'un ton grenadier, que M. le Maréchal étoit en affaires, & ne recevoit perſonne. Mon ami, lui répondit fiérement le Cardinal, en ouvrant lui-même la porte, ſachez que M. de Vendôme me recevroit ſur ſa chaiſe percée. A cette réponſe, mes Mémoires en joignent une très-forte de M. l'Abbé Aquaviva, mais que l'on jugeroit peut-être ici déplacée.

Ils m'apprennent, 2°. que les Eſpagnols bloqués dans Plaiſance paroiſſoient pénétrés de la plus profonde vénération pour le Cardinal Albéroni. Ils ſe rappelloient avec tranſport tout ce que leur monarchie devoit à ſon miniſtère : miniſtère à

jamais mémorable, par la jalousie qui ligua les premières Puissances de l'Europe contre un homme devenu redoutable par la force de son génie, par l'étendue de ses desseins, & par la profondeur de ses vûes :

Nimiùm vobis Hispana *propagó*
Visa potens, Superi, propria hæc si dona fuissent.

Les loix qui régissent Plaisance, ont établi l'égalité de partage entre enfans, même dans les successions nobles. Cette égalité, qui est le *Palladium* des Etats démocratiques, & le principal nerf de l'industrie dans les villes de commerce, pouvoit convenir à Plaisance, avant que la maison Farnèse y fût établie : mais, depuis cet établissement, depuis la ruine de ses manufactures, depuis que sa Noblesse a renoncé au commerce, cette même égalité, en soûdivisant à l'infini les biens nobles, en enlevant à ce pays la dernière ressource qu'il eût trouvée dans l'aisance de la Noblesse, l'a rempli d'un peuple de Comtes, & d'esclaves titrés d'une grandeur peu impo-

PLAISANCE. ſante, lorſqu'elle eſt ſéparée de la richeſſe.

Il eſt vrai qu'un Etranger s'y trouve inopinément riche, par la haute valeur des eſpéces courantes. Vous y recevez environ 96 liv. pour un louis d'or de France : encore y perd-on, les paules & autres eſpéces courantes en Italie, que l'on vous donne en échange, quadruplant de valeur; & parmi ces eſpéces l'on ne manque pas de gliſſer des monnoies du pays qui n'ont point de cours ailleurs : enfin les dépenſes que vous avez à faire-là, augmentent en proportion du cours de l'eſpéce.

En allant de Plaiſance à Parme, nous paſſâmes au gué, c'eſt-à-dire, ſur les épaules de payſans qui vivent de ce métier, la rivière du Taro, ſur les bords de laquelle, ſous Fornovo que nous apperçûmes, Charles VIII. Roi de France, remporta la victoire mémorable qui tira ce Prince & ſon armée des mains des Italiens. Cette rivière ſe promène à ſon gré dans une vaſte plaine qu'elle ſillonne, & qu'elle couvre de pierres & de roches détachées de l'Apen-

PLAISANCE.

nin, ſans qu'il paroiſſe que l'on ait travaillé à la réduire dans un lit certain. On me dit qu'elle avoit eu jadis un pont, dont je n'apperçus ni ruines ni veſtiges. L'entretien ou le rétabliſſement de ce pont eût ſans doute été pour les anciens Souverains de ce pays, une entrepriſe plus belle & plus utile, que la conſtruction de leur fameux théâtre de Parme, qui n'eſt d'aucun uſage, & dont on achette la vûe, par le danger de ſe noyer dans le Taro.

PARME.

Sous les Romains & dans les ſiécles poſtérieurs à la chûte de leur empire, les deſtinées de Parme & de Plaiſance ont été liées par les mêmes événemens & les mêmes révolutions. Après l'aſſaſſinat de Pierre-Louis Farnèſe, elles ſe donnèrent l'une & l'autre à Charles-Quint, qui abandonna depuis ſes droits ſur elles à Octave, frère de Pierre-Louis, en faveur de ſon mariage avec Marguerite, fille naturelle de cet Empereur. C'eſt cette même Marguerite qui gouverna depuis les Pays-Bas avec

PARME. tant de réputation, & qui fut mère d'Alexandre Farnèſe.

Parme eſt plus réguliérement fortifiée que Plaiſance : ſes fortifications, ainſi que ſa citadelle, ſont encore en aſſez bon état. Rien de plus riche & de plus riant que ſa ſituation, rien de plus attrayant que les peintures qui embelliſſent ſes édifices publics : tout y brille des chefs-d'œuvre du Corrége, de ſes rivaux & de ſes éleves. L'Aſſomption de la coupole du Dôme coûta la vie à cet immortel Artiſte. S'y étant abandonné à toute la chaleur de ſon imagination, il avoit riſqué des hardieſſes qui font aujourd'hui l'étonnement & l'admiration des plus grands Maîtres, & que ne ſurent pas goûter les Chanoines qui avoient commandé ce morceau. Quoique le prix convenu fût modique, ils ſe crurent lézés ; & après en avoir rabattu ce qu'ils voulurent, ils comptèrent le reſte en quatrins, baïoques & autres monnoies de cuivre, que le malheureux Corrége chargea ſur ſon dos, pour les porter à deux ou trois lieues

de Parme, dans un château où il avoit alors ſon attelier. L'incommodité de cette charge, la chaleur du jour, la longueur du chemin, le chagrin & le dépit qui lui perçoient le cœur, lui occaſionnèrent une pleuréſie, dont il reſſentit les atteintes en chemin, & dont il mourut trois jours après, à l'âge de quarante ans. Le tableau ineſtimable de la Communion de S. Jerôme, par le Dominiquin, le Chef-d'œuvre du Bourdon qui fait tout l'ornement de la cathédrale de Montpellier, furent également accueillis & auſſi mal payés par ceux qui les avoient commandés, ainſi que je le rapporterai en ſon lieu : PARME.

Quatenùs, heu nefas !
Virtutem incolumem odimus :
Sublatam ex oculis quærimus invidi !

Je dis au Chanoine de Parme qui me récita le fait que je viens de rapporter, qu'en honneur & en conſcience, ſon Chapitre devoit à perpétuité, un anniverſaire au malheureux Corrége. Il me rit au nez, & me propoſa d'en faire la fondation. Pareille

PARME. propoſition que je fis depuis en faveur du Bourdon, aux Chanoines de Montpellier, preſque tous réunis à la ſortie d'un Chapitre, eut la même réponſe *in terminis*.

La cathédrale & pluſieurs égliſes de Parme ſont couvertes de freſques du Corrége, du Parmegiano, &c. Celles de la cathédrale, la plupart en camayeu, repréſentent des Vertus figurées par des femmes en attitudes très-élégamment variées. Ces figures que couvrent des habits, ſans dérober aucun trait du nud, ont plus de graces que le lieu ne ſemble en comporter.

On voyoit autrefois dans une des chapelles de cette même égliſe, le tableau où le Corrége ſemble avoir épuiſé toutes les reſſources de ſon art, en y repréſentant une ſainte Famille, avec laquelle il avoit groupé un ſaint Jerôme & une Magdelaine. Les Farnèſes ayant marqué un vif deſir de joindre ce tableau à leur immenſe collection en ce genre, les Chanoines allarmés le déplacèrent, & ſe le paſſant furtivement de main en main, ils le déro-

PARME.

bèrent, par ce manége qui dura quarante ou cinquante ans, à l'empreſſement & aux recherches du Souverain. A la mort du dernier Duc Antoine, ils le placèrent parmi les plus précieux joyaux de leur tréſor. L'Infant Dom Philippe l'en a tiré, & il fait aujourd'hui le principal ornement de la gallerie que ce Prince a abandonnée dans ſon palais aux exercices de l'Académie de Peinture, ſculpture & architecture qu'il a inſtituée : on l'y garde ſous clef.

Ce tableau eſt un aſſemblage de beautés frappantes pour tous les yeux. Il parle à l'eſprit, par l'expreſſion, par la fineſſe & par l'action : il parle au cœur, par les graces & par le ton de tendreſſe & de molleſſe qui percent juſques dans les plus petits détails. Le S. Jerôme & la Magdelaine n'y ſont point, ainſi que dans preſque tous les tableaux d'Italie, des perſonnages iſolés & détachés du ſujet principal : l'auſtérité du S. Jerôme, l'air amoureux de la Magdelaine, avec les cheveux de laquelle badine le petit Jeſus, jettent dans toute cette compoſition un intérêt

PARME. d'autant plus piquant, qu'il ne ſe développe qu'à l'examen. Ce tableau s'eſt multiplié par des copies & par des gravûres des meilleures mains ; mais aucune n'a pu ſaiſir le ſoûrire de la Magdelaine : dans preſque toutes les copies, ce ſoûrire enchanteur eſt remplacé par une grimace.

Parmi d'autres morceaux du même Maître, répandus dans les égliſes de Parme, on diſtingue la Vierge *alla Scudella*, que l'on voit aux *Rochettini* : les figures m'en ont paru un peu courtes : tout d'ailleurs y annonce le Corrége. Pour aſſurer les droits du Sacriſtain ſur les Etrangers qui demandent à voir ce tableau, on l'a maſqué par un barbouillage poſtiche, qui, en s'abaiſſant, entre dans le corps de l'autel, qui ôte l'air au tableau qu'il cache, qui enfin, en arrêtant & fixant l'humidité du mur ſur ce joli morceau, ne peut que hâter ſa deſtruction.

Lorſque nous paſſâmes à Parme, une des principales merveilles de cette ville, étoit Madame Iſabelle, fille de l'Infant Dom Philippe. Cette Princeſſe, dont la main étoit alors

promiſe à l'aîné des Archiducs, réuniſſoit en ſa perſonne, toutes les graces répandues dans les chefs-d'œuvre qui ont environné ſon berceau (*a*) : graces embellies par des talens marqués pour tous les arts agréables, & par des connoiſſances ſolides dont on nous dit qu'elle s'étoit orné l'eſprit. Elle avoit alors ſa maiſon dans le palais *Giardino*. Le Prince Héréditaire, avec un Gouverneur & un Précepteur choiſis en France, (M. de Kéraglio & M. l'Abbé de Condillac) tenoit maiſon à part dans le palais de Parme; & l'Infant leur père habitoit Colorno, où il avoit M. du Tillot, ſon Miniſtre de confiance, & qui, né en Eſpagne de parens François, réunit le mérite des deux Nations. Colorno avoit alors à la ſuite de la Cour, une troupe complette de Comédiens François.

M. Adiſſon, dans ſon Voyage d'Italie, raiſonne en Anglois ſur les dépenſes de ces petites Cours : dépenſes qu'il blâme comme ruineuſes pour des peuples qui devroient

(*a*) *Una omnes ſurripuit Veneres.*

PARME. être d'autant plus heureux, qu'ils vivent ſous les yeux du Souverain. Peut-être en eût-il parlé autrement, s'il eût conſidéré quel ſeroit l'état de ces mêmes peuples ſous un Souverain qui enfouiroit l'argent qu'il tire d'eux.

De Parme à Colorno, le prix de la poſte eſt quadruplé : je n'ai pas voulu en pénétrer la raiſon. Ce palais de Colorno, bâti par un San-Séverin enrichi dans les guerres de Louis XII. eſt plus remarquable par ſa ſituation, que par la beauté & la régularité de ſes bâtimens. Dans la dernière guerre d'Italie, les Autrichiens, après y avoir eu leur quartier général, l'avoient laiſſé, ainſi que les jardins, dans l'état qu'il eſt aiſé d'imaginer.

On voit dans ces jardins deux Coloſſes antiques (*a*). Le moins mutilé a été reſtauré, & il occupe actuellement le milieu d'un boulin-

(*a*) Ces deux Coloſſes furent trouvés à Rome, dans le ſiécle dernier, ſur le Mont-Palatin. Conſultez M. Bianchini *Palazzo de' Ceſari*, où ils ſont gravés.

grin, ſur une baſe proportionnée à ſa hauteur. Comme dans cette poſition iſolée, il n'a de fond que la vague de l'air, la ſurface noire & luiſante de la pierre de touche qui en eſt la matière, donne à peine priſe à l'œil. L'autre Coloſſe encore couché ſur le boulingrin correſpondant, attend une ſemblable réparation. Il repréſente un jeune homme nud qu'embraſſe un petit Satyre, en paſſant avec effort ſa main droite ſur la hanche droite du jeune homme, l'autre main cramponnée ſur la hanche gauche. La principale figure eſt de la plus belle proportion : celle du Satyre eſt petite, & d'un caractère bas & meſquin, mais pleine de feu & d'énergie. Ce morceau aſſez bien deſſiné, fait partie des ornemens qui décorent le frontiſpice de la Diſſertation de l'Abbé Barthès, dont j'ai parlé à l'art. de Turin.

Avant que d'arriver à Parme,nous avions paſſé à Borgo-San-Doniño, petite ville décorée d'un évêché. La principale porte de ſon dôme ou cathédrale, ainſi que de la plupart des cathédrales de la Lombardie, a

PARME. au-dehors deux lions de marbre. Ces lions, de proportion plus ou moins grande, ſont accroupis ou dreſſés ſur leurs pattes de devant, ſuivant le caprice des ſculpteurs. Ils ſont communément des ſiécles antérieurs au rétabliſſement des arts en Italie. Le tableau qui orne le maître-autel du dôme de Borgo, eſt d'un Peintre de l'Ecole de Boulogne, qui y a repréſenté la Purification. Les deux tourterelles y ſont en action : on les voit dans un panier couvert d'un linge : un enfant léve un coin du linge, & leur préſente le doigt, qu'elles becquent.

Les palais du Souverain à Parme & à Plaiſance, ne ſont que des commencemens d'exécution de deſſeins qui ſeroient ſans doute remplis, s'ils euſſent été moins giganteſques.

REGGIO ET MODENE.

Ces villes que, sous l'empire de Théodose, S. Ambroise appelloit déja *semirutarum urbium cadavera*, furent depuis renversées par ces essains de barbares qui inondèrent l'Italie sous les successeurs de ce Prince (*a*). La paix universelle dont l'empire de Charlemagne promettoit le rétablissement, rappella les descendans de leurs anciens habitans, qui les rebâtirent. Elles étoient alors abandonnées & ruinées au point que, dans cette réconstruction, Modene fut rebâtie en un lieu qui parut plus commode que celui qu'elle avoit précédemment occupé. L'industrie & la population animées par l'amour

Epist. ad Faustin.

(*a*) Je place quelquefois à la tête des articles, les notices que j'avois extraites pour mon usage, du très-savant & très-diffus Léandro Alberti. Ces légères nomenclatures sur des pays que l'on ne connoît point encore, sont pour les voyageurs & pour ceux qui lisent leurs relations, ce qu'est un mot dit en passant, sur ceux qui composent une assemblée où l'on se rencontre pour la première fois.

REGGIO & MODENE.

de la patrie & de la liberté, les rendirent bientôt riches, floriſſantes & guerrières (*a*). Sous l'anarchie qui qui ſuivit, l'état de ces villes & des petits états qui les avoiſinoient, fut le même que celui de l'ancien *Latium* dans les premiers ſiécles de la République Romaine. Chaque cité formoit un état iſolé, toujours en guerre avec ſes voiſins, & ſouvent déchiré par des factions & des diviſions inteſtines. Si aucun de ces états ne

(*a*) Ces villes dûrent auſſi une partie de leur ſplendeur aux loix qu'elles ſe donnèrent alors. Parmi celles que Modene ſe donna en 1225, il en étoit une que l'Angleterre a fait revivre depuis quelques années, & qui devroit être loi générale dans tous les pays qui s'intéreſſent aux progrès de l'agriculture. Cette loi établiſſoit un corps d'Experts-Jurés, ſur l'eſtimation deſquels, tout propriétaire d'une ou pluſieurs grandes piéces de terre, étoit admis à s'approprier, par voie d'échange ou d'achat, les petits morceaux qui avoiſinoient ou ſéparoient ſes poſſeſſions. Par ce ſage arrangement, chaque ferme n'étant plus qu'un champ que le propriétaire avoit ſous les yeux, & le fermier ſous la main, les poſſeſſions acquéroient des bornes certaines, & l'exploitation devenoit infiniment plus facile.

Reggio & Modene.

put, à l'exemple de Rome, parvenir à ſe former un empire, ce fut ſans doute par la raiſon que leurs peuples plus politiques que les voiſins de l'ancienne Rome, ne perdirent jamais de vûe la balance de pouvoir : intérêt ſuprême qui abſorboit les rivalités, les inquiétudes, les animoſités & tout intérêt particulier. Modene & Reggio jouèrent un rôle dans cette anarchie. Gouvernées le plus ſouvent par leurs propres citoyens, au pouvoir deſquels elles ſe déroboient ſur le moindre ombrage, elles ſe donnèrent ſucceſſivement aux Empereurs, aux Papes, aux Vénitiens, aux Ducs de Mantoue, de Ferrare, de Milan, dont elles chaſſoient ou aſſaſſinoient les Gouverneurs au premier mécontentement : les noms des auteurs de ces révolutions, ſont conſervés dans leurs faſtes, parmi les noms de leurs illuſtres. Enfin Jules II. les ayant enlevées à Alfonſe d'Eſt, Duc de Ferrare, ce Duc les remit en ſon pouvoir pendant le ſiége de Rome par Charles-Quint. Elles appartiennent encore aujourd'hui à la Maiſon

REGGIO & MODENE.

d'Eſt, à laquelle Clément VIII. les laiſſa, lorſqu'il réunit le Duché de Ferrare au domaine de l'égliſe.

Le territoire de ces villes abreuvé par le Pô, le Panaro, la Secchia, la Lenza, eſt une plaine fertile toute plantée en quinconce preſque continu, de grands ormes, dont chacun porte un ou deux gros ſeps de vigne. Ces ſeps rapprochés par leurs extrémités qui ſe réuniſſent en s'entrelaçant, forment dans chaque eſpace une groſſe guirlande, dont le renflement naturel vers le milieu, a ſans doute donné l'idée de ces guirlandes ou feſtons qu'employe l'architecture parmi ſes ornemens. Le terrein ombragé par ces arbres & par ces vignes ſuſpendues, eſt labouré & enſemencé. Sur ce que je diſois que c'étoit-là le moyen d'avoir en même tems & de mauvaiſes vignes & de méchantes terres, on me répondoit : 1°. que l'on en avoit toujours uſé ainſi ; 2°. que le terrein étoit trop humide & trop froid pour la vigne. Mais, répliquois-je, c'eſt augmenter pour les grains la froideur & l'humidité du terrein ; &

l'on me répétoit la première raiſon.

REGGIO & MODENE.

On nous dit que de ces arbres qui bordent le grand chemin, les vendangeurs ſont en poſſeſſion de vomir aux paſſans de tout ſexe & de toute qualité, les injures & toutes les ordures qui forment le langage des lieux les plus infâmes. Ces gens ſe croiroient deshonorés, s'ils y manquoient : les plus ſages & les plus ſenſés obéiſſent à cet égard à un uſage auſſi ancien que leurs vignes. On trouve un de ces vendangeurs caractériſé par Horace en ces termes :

Durus
Vendemiator & invictus, cui ſæpe viator
Ceſſiſſet, magnâ compellans voce cucullum.

Toute l'Italie connoît les fameuſes ſtances de Luigi Tranſillo, intitulées *il Vendemiatore*. Ce Poëte y a raſſemblé toutes les infamies qui étoient dans la bouche de ces vendangeurs. Cela tient un peu au nouveau genre que la France s'eſt donné dans ces dernières années, ſous

REGGIO & MODENE.

le nom de *Style poissard* : Genre

Qui ravalant Phœbus & la Muse & la Grace,
Change en bouchon à vin, le laurier du Parnasse.

Reignier Sat.

Les Etats de Modene doivent le peu de commerce qu'elles ont encore, à leurs foires & à l'entrepôt qu'ils forment par leur situation pour les foires de Bolsene, de Sinigaglia & d'Alexandrie : les plus fréquentées de l'Italie. La draperie de France y soutient la concurrence avec celle d'Angleterre ; les étoffes de Lyon y ont la préférence sur toutes les soieries étrangères, excepté les moires d'Angleterre. On n'y connoît que les toiles de Suisse & de Silésie. Bergame fournit les étoffes grossières & les grosses toiles pour le petit peuple.

Reggio & Modene possédent plusieurs grands morceaux de peinture. Le Souverain en a, dans son palais, une riche collection que nous ne vîmes point. A peine pûmes-nous appercevoir un grand tableau d'Annibal Carrache, placé au maître-autel de la cathédrale de Reggio,

tant la peinture en eſt dégradée & mal éclairée.

A la cathédrale de Modene, nous vîmes un tableau auſſi mal placé, auſſi mal éclairé, cependant mieux conſervé, quoiqu'en général ſes teintes paroiſſent avoir beaucoup ſouffert de l'air de la grande porte, auquel il eſt immédiatement expoſé. Il repréſente la Purification de la Vierge. C'eſt la nature elle-même dans toutes les figures qui le compoſent en grand nombre & ſans confuſion; mais une nature noble & pénétrée du myſtère dont tous les perſonnages ſont occupés. J'y fus ſinguliérement frappé de l'action d'un jeune Acolyte du Grand-Prêtre. Les deux tourterelles ſont placées vis-à-vis lui ſur un eſcabeau: un enfant les agace malicieuſement du bout du doigt: le jeune Acolyte donne à ce jeu une attention hypocrite. A ſon âge, à ſon air, à ſa phiſionomie, on voit qu'il y prendroit part volontiers, s'il n'étoit retenu par l'habit qu'il porte, par la préſence du Grand-Prêtre, & par la cérémonie dont il a l'honneur d'être

REGGIO & MODENE.

un des Miniſtres. Notre Poſtillon nous dit que ce tableau étoit du Guide; notre Aubergiſte nous aſſura qu'il étoit du Pélégrino, bon Peintre de Modene; un Prêtre que nous trouvâmes dans l'égliſe, nous jura ſon honneur que c'étoit du Raphaël: car en Italie le peuple même eſt au moins *amateur*; & je remarquai que notre Poſtillon voyoit le tableau dont je viens de parler, avec autant d'attention, de plaiſir & d'intérêt que nous-mêmes.

Il voulut auſſi nous accompagner dans la viſite que nous fîmes à la fameuſe *Secchia*. C'eſt un ſceau armé de fer preſque en entier. A la lueur d'un cierge allumé, on l'apperçoit ſuſpendu par une forte chaîne à la voûte d'une tour gothique, très-obſcure, & à laquelle on arrive en paſſant pluſieurs portes, que l'on a grand ſoin de fermer en paſſant de l'une à l'autre. Ce ſceau eſt le trophée d'un avantage remporté par les Modenois ſur les Boulonois, dans les murs même de Boulogne, vers le milieu du dixiéme ſiécle. Le fameux Poëme du Taſſoni, imprimé

pour la première fois à Paris, ſous les yeux de l'Auteur, en 1622, a étendu à tout l'univers ſavant, l'intérêt ſingulier que prennent les Modenois à ce trophée. REGGIO & MODENE.

A commencer par Reggio, les villes de la Lombardie, telles que Modene, Bologne, Padoue, &c. ont, dans toutes leurs rues, deux files de portiques ou promenoirs couverts, ſur leſquels porte en ſaillie le premier étage des maiſons. Ces portiques procurent un abri continu contre la pluie & le ſoleil : mais, 1°. il n'en réſulte aucun embelliſſement pour ces villes, ces portiques variant de forme & de hauteur preſque à chaque maiſon, & étant très-rarement coupés & conſtruits d'après les régles de l'architecture. 2°. Le milieu des rues abandonné aux voitures & aux bêtes de ſomme, n'eſt jamais balayé : l'entretien du pavé y eſt totalement négligé : d'où il réſulte qu'en bien des endroits, ce milieu de rue eſt un cloaque que perſonne n'eſt intéreſſé à faire nettoyer. 3°. Ces portiques rendent les rues très-dangereuſes le ſoir, & impra-

REGGIO & MODENE.

ticables la nuit, dans un pays ſurtout où les vengeances particulières produiſent de fréquens aſſaſſinats.

Reggio, quoiqu'ainſi bâti, eſt aſſez propre. Modene au contraire eſt d'une éternelle ſaleté qu'entretiennent les eaux des fontaines & d'un canal qui lie cette ville au Panaro. Auſſi le Taſſoni, quoique Modenois, appelle-t-il Modene, par antonomaſie, *la Città fetente*; & un autre Poëte Italien la définit en ces termes :

Modana è una Città di Lombardia,
Tra'l Panaro è la Secchia, in un patano,
Dove ſi ſmerda ogni Fedel Chriſtiano
Cho s'abbate à paſſar per queſta via.

Au milieu des boues de cette ville, *craſſoque ſub aere*, ſont nés pluſieurs perſonnages diſtingués dans les ſciences & dans les arts, tels que le Cardinal Sadolet, Sigonius, le Molza, le Caſtelvetro, le Taſſoni, Fulvio Teſti, le Muratori, tous connus par des poëſies ou par d'excellens morceaux d'hiſtoire & de critique; Fallope, l'un des premiers

Anatomiſtes de l'Europe, & le Barozzi, dit Vignole, ſi connu par ſes travaux ſur l'architecture. Le bourg de Corrégio, ſitué ſur la Lenza, entre Reggio & Modene, eſt célebre par la naiſſance du Peintre qui en a pris le nom. REGGIO & MODENE.

BOLOGNE.

La ſituation de cette ville eſt à peu près la même que celle de Reggio & de Modene : elle n'en différe qu'en ce qu'elle eſt ſerrée de plus près par l'Apennin, d'où coulent quantité de petites rivières & de ruiſſeaux, qui n'ayant pas un écoulement bien décidé, engraiſſent le terrein par des dépôts ſucceſſifs, mais chargent l'air de vapeurs nuiſibles à la ſanté.

Au milieu de ces eaux, on nous fit voir, avant que d'arriver à Bologne, la petite Iſle où Auguſte réuni à Marc-Antoine & à Lépide, forma ce triumvirat, qui, par des routes dont lui ſeul connoiſſoit l'iſſue, le conduiſit à l'Empire de l'Univers.

Bologne conquiſe ſur les Etruſques par les Gaulois Boïens, qui lui *Tit. Liv. Lib.* 17.

BOLOGNE. donnèrent le nom de *Boïona*, & ensuite sur les Gaulois par les Romains, qui la fortifièrent par de nombreuses Colonies, étoit, sous les premiers Empereurs, Métropole de douze
Plin. l. 3. Cités. Antoine en avoit fait sa place d'armes dans la guerre que termina le Triumvirat dont je viens de parler. Sous le déclin de l'empire, Bologne ayant fait quelques pas vers la Liberté, Gratien la brida par une citadelle. Cette forteresse donna lieu à de nouveaux mouvemens; mais Théodose en tira une vengeance éclatante, en ruinant cette ville, & en passant au fil de l'épée ses malheureux habitans.

Rebâtie par Théodose le jeune, elle passa depuis sous la domination des Lombards, & fit ensuite partie de l'empire de Charlemagne. Enfin elle joua un des premiers rôles dans l'anarchie où tomba l'Italie sous les descendans de cet Empereur. Pendant les quatre siécles que dura cet état violent, & au milieu des maux & des calamités qui en sont l'effet & la suite nécessaire, elle croissoit en grandeur, en forces & en richesses,

Dans le cours du treiziéme ſiécle, elle conquit une partie de la Romagne; elle étendit ſa domination ſur le Modenois; elle ſoutint une guerre de trois années contre les Vénitiens qui l'attaquoient avec une armée de quarante mille hommes. Ses prétentions ſur le Modenois, & les guerres qu'elles occaſionnèrent, avoient pour baſe un diplôme, par lequel Théodoſe II. en fondant l'Univerſité de Bologne, lui concédoit une partie du territoire de Modene. Ce titre n'étoit rien moins qu'une inſcription très-mal imitée de l'antique, & placée par les Boulonnois dans l'égliſe de S. Petrone. A ce faux titre, les Modenois en opposèrent un autre de pareille étoffe. C'eſt ſur ce fondement que Bologne attribue encore aujourd'hui à Théodoſe II. l'inſtitution de ſon Univerſité. Dans ces ſiécles orageux, ſes annales ne préſentent pas deux années de ſuite pendant leſquelles, ſous la même forme de gouvernement, elle ait perſévéré dans ſa ſoumiſſion volontaire ou forcée aux Maîtres qu'elle ſe donnoit elle-mê-

BOLOGNE.

BOLOGNE. me, ou qu'elle étoit néceſſitée à recevoir. Ses écoles de Droit étoient ſon *Palladium* à double titre. Elles raſſembloient de toutes les parties de l'Europe dix à douze mille Ecoliers de l'âge de vingt à trente ans. Cette bouillante jeuneſſe étoit d'autant plus diſpoſée à ſeconder les réſolutions & les vûes politiques du Conſeil de Bologne, que les Profeſſeurs occupoient communément les premières places de ce Conſeil.

Les Papes la dominèrent ſouvent de gré ou de force, au milieu de révolutions qui ne leur permettoient pas de s'en aſſurer ſolidement la poſſeſſion. Ce miracle étoit réſervé à Jules II. l'un des hommes les plus merveileux qu'offre l'Hiſtoire moderne. L'aſpect terrible ſous lequel il ſe montra au peuple de Bologne, à l'entrée qu'il fit en cette ville, le jour de la S. Martin 1506, ſubjugua l'imagination de ce peuple mutin, fixa ſes irréſolutions, & le ſoumit au Gouvernement papal. Michel-Ange qui accompagnoit le Pape dans cette expédition, fit paſſer l'air ſous lequel il s'étoit mon-

Bologne.

tré aux Boulonnois, dans la ſtatue (*a*) de ce Pontife qu'il leur laiſſa : ſtatue qui répréſentoit plutôt un Jupiter tonnant, qu'un Pontife qui bénit. Elle fut renverſée & pulvériſée dans une dernière convulſion de la Liberté expirante. Depuis ce tems, Bologne auſſi paiſible, auſſi calme qu'elle fut inquiette & turbulente, jouit, ſous l'ombrelle de l'Egliſe, d'un reſte de liberté dont elle n'a point été tentée d'abuſer. Les conditions de cette liberté lui aſſurent le droit de fournir un Auditeur à la Rote, de tenir à la Cour du Pape un Ambaſſadeur ordinaire (*b*), de n'avoir point de citadelle, & de maintenir les biens de ſes habitans à l'abri de la confiſcation. Ces conditions également avantageuſes au Pape & aux Boulonnois, rappellent la condition de ces peuples qui, ſous la République Romaine, *majeſtatem Populi Romani comiter obſervabant.*

(*a*) Elle étoit en bronze.

(*b*) M. de Bentivoglio, de l'illuſtre maiſod de ce nom, remplit cette ambaſſade depuis pluſieurs années.

BOLOGNE.

Par les motifs d'une ſage politique, Léon X. choiſit cette ville pour l'entrevue dans laquelle le Concordat fut arrangé entre lui & François I. Quatorze années après, Clément VII. y couronna Charles-Quint. Enfin, en 1543, Paul III. y eut deux entrevues avec le même Empereur. Le ſéjour de Cours brillantes à Bologne, les liaiſons que formoit ce ſéjour entre les Boulonnois & les Courtiſans François & Allemands, apprirent aux premiers à obéir, en leur montrant dans de plus grands Seigneurs qu'eux des hommes qui ſe faiſoient un mérite & un honneur de l'obéiſſance.

Bologne eſt aujourd'hui partagée entre un peuple peu laborieux & une nobleſſe peu opulente, à l'exception de quelques Maiſons dont la magnificence à la Romaine, eſt bornée à la grandeur du palais & au brillant de l'équipage. Cette nobleſſe attachée à la Cour de Rome, par les avantages qu'elle en attend, forme un corps très-nombreux, dont une partie doit ſon origine à l'ancienne anarchie, & l'autre aux con-

BOLOGNE.

ceſſions des Empereurs : Charles-Quint en ſon particulier, créa deux cens Chevaliers, lors de ſon couronnement à Bologne. Le profeſſorat & le commerce furent le ſéminaire de ce Corps, qui s'entretient & ſe renouvelle par les mêmes moyens & les mêmes expédiens qui reproduiſent la nobleſſe dans tous les pays. Parmi les maiſons les plus connues des Etrangers par les dignités qui y ſont entrées, il ſuffit de nommer les Ludoviſi, Buon-Compagni, Lambertini, Bentivoli, Pépoli, Azzolini, Graſſi, Davia, Spada, Riari, Compeggi, Monti, Aldrovandi, Malvezzi, Marſigli, &c.

Des manufactures de différentes eſpéces, furent la ſource des richeſſes & de la grandeur de Bologne. Aujourd'hui on y organcine une quantité conſidérable de ſoies, au moyen de machines que l'eau fait mouvoir, & qui ſimplifient beaucoup la main-d'œuvre. Preſque toutes ces ſoies paſſent en France & en Angleterre. Il y a encore quelques fabriques de crêpes & de gazes, dont l'Allemagne eſt le principal débou-

BOLOGNE. ché. Tout l'univers connoît le ratafiat, les ſauciſſons & mortadeles qui ſont comme l'élixir du produit du territoire Boulonois; c'eſt-à-dire, des eaux-de-vie dans leſquelles ſe convertit tout l'excédant du vin de ſon crû, & du bétail très-nombreux qui couvre la campagne de ſon territoire. Le chanvre eſt une des plus importantes productions de ce territoire : elle en feroit la plus utile aux habitans, ſi elle occupoit des manufactures du pays; mais preſque tout en ſort en écru, mal préparé & au plus vil prix, faute de débouché: à peine en fait-on uſage pour la fabrication de quelques mauvaiſes toiles à l'uſage du bas peuple. Le commerce paſſif de draps, toiles & ſoieries, y eſt à peu près ſur le même pied qu'à Modene & Reggio. Les maiſons de commerce font leur capital des foires d'Italie qu'elles ſuivent exactement.

Bologne eſt bâtie en portiques, ainſi que Modene & Reggio, & avec les mêmes déſagrémens & les mêmes inconvéniens. Le palais public eſt le plus conſidérable de ſes

BOLOGNE.

bâtimens : il a ſervi de logement aux Papes & aux Souverains, dans les entrevues dont j'ai parlé : il loge aujourd'hui le Légat, les Chefs du Gouvernement Citadin & les principaux Tribunaux. Au-devant eſt une grande place irrégulière, dont ſa façade occupe une partie : la façade de l'égliſe de S. Petrone en occupe une autre en retour. La ſtatue de Jules II. par Michel-Ange, avoit été érigée dans cette place. On y voit aujourd'hui un Neptune coloſſal de Jean Boulogne, ſur lequel les mères ne permettent pas à leur *zitelle*, de porter les yeux. Il orne une fontaine dont les jets ſont d'une meſquinerie peu commune en Italie à cet égard. L'égliſe de S. Petrone eſt la plus belle de Bologne, quant à l'étendue de ſa nef & de ſes bas-côtés. On y voit la fameuſe méridienne qui fit la fortune de Dominique Caſſini : elle a été renouvellée dans ce ſiécle, & ce renouvellement eſt annoncé par une très-magnifique inſcription. Toutes les autres égliſes de Bologne n'ont qu'une nef avec quelques chapelles collatérales appliquées aux

BOLOGNE. murs, ou pratiquées en hors-d'œuvre. Si toutes ces églises étoient aussi vastes que celle de S. Petrone, Bologne ne suffiroit pas pour les contenir, puisque l'on compte dans son enceinte de cinq milles environ, cent quatre-vingt bâtimens sacrés, tant basiliques ou paroisses, qu'églises de maisons religieuses ou chapelles de confrairies. La cathédrale entiérement bâtie à la moderne, venoit d'être achevée, & son portail élevé sur les desseins de Torrégiani, au moyen des fonds donnés ou procurés par Benoît XIV. Bologne a plusieurs monastères très-riches. Un de ces monastères, de l'Ordre de S. Benoît, avoit donné quelques biens à la charge d'une redevance singulière consignée par le Muratori, dans dans ses recherches sur les biens donnés à *Livello*. Au dîné du jour de la fête patronale de l'Abbaye, le Censitaire se présentoit à l'Abbé avec une écuelle couverte, garnie d'une poularde au riz. Il ouvroit cette écuelle, la faisoit passer sous le nez de l'Abbé, & s'en alloit avec sa poularde, dont il ne devoit à l'Abbé que la fumée.

Les nombreux palais de Bologne en feroient le principal ornement, s'ils n'étoient pas presque tous masqués par ces vilains portiques. On bâtissoit un théâtre sur un plan isolé de tous côtés : nous n'avons trouvé nulle part dans aucun bâtiment moderne de cette espéce, rien d'aussi noblement décoré à l'extérieur. Pour la disposition intérieure, on a emprunté de l'antique & du moderne ce qui paroissoit le plus analogue à la destination de l'édifice, sans en exclure les ornemens qui y sont distribués avec une sage économie. Si la ville de Paris pensoit jamais à se donner un théâtre, celui-là seroit le premier modéle à consulter. BOLOGNE.

Mais en quoi Bologne l'emporte sur les établissemens publics, formés dans les derniers siécles, sans peut-être le céder à l'antiquité, c'est par son célebre INSTITUT. Les sciences & les arts réunis dans un des plus beaux palais de cette ville, & liés, pour ainsi dire, par une bibliothéque bien remplie dans toutes les facultés, ne laissent rien desirer à l'intérêt du Citoyen & à la curio-

BOLOGNE. ſité de l'Etranger. L'aſtronomie y a un obſervatoire fourni des meilleurs inſtrumens : l'anatomie, un amphithéâtre décoré des ſtatues des plus fameux Médecins anciens & modernes, avec une ſalle remplie d'une ſuite complette de piéces anatomiques exécutées en cire; la peinture & la ſculpture, un appartement complet pour leurs études & leurs exercices, & deux ſalles remplies des plus précieux reſtes de l'antiquité, modelés ſur les originaux : l'architecture a pour ſes éleves une ſalle ornée de deſſeins & de modéles des plus belles conſtructions anciennes & modernes, parmi leſquels on voit en petit tous les obéliſques de Rome. Ajoutez à cet aſſemblage d'études dans tous les genres, de riches cabinets d'antiques & d'hiſtoire naturelle; imaginez tout cela animé par la voix & par les leçons d'habiles Profeſſeurs pour chaque art & pour chaque ſcience, & vous vous formerez une idée de la magnificence de cet établiſſement, qui doit la plus grande partie de ſes richeſſes à l'amour de Benoît XIV. pour ſa

patrie, où ſa famille étoit recommandable dès le treiziéme ſiécle, par les talens d'un Sarracino de' Lambertini, qui fut appellé de Bologne par les Modenois, pour être leur Podeſtat.

C'eſt ce grand Pape qui a meublé l'obſervatoire d'inſtrumens exécutés ſur ſes ordres, par les plus habiles Artiſtes d'Angleterre. Il a fait faire en cire, par Hercule Lelli, la collection de piéces anatomiques. L'Abbé-Comte Farſetti, Vénitien, lui ayant demandé la permiſſion de faire mouler les plus belles antiques de Rome, il ne la lui accorda qu'à condition qu'il feroit faire deux copies de chaque morceau, s'en réſervant le choix, au prix que M. Farſetti fixeroit lui-même : ce qui ponctuellement exécuté, a formé pour le Pape une collection auſſi complette que précieuſe pour l'exécution. Il la fit auſſi-tôt paſſer à Bologne, où elle remplit, au pied de la lettre, trois grandes piéces de l'Inſtitut. Il eſt à deſirer qu'on prenne le parti de la répandre dans les autres piéces qu'elle embellira, ſans rien perdre

BOLOGNE.

de ſon prix : l'enſemble lui donnant trop l'air de magaſin, & d'ailleurs une belle ſtatue n'étant déplacée nulle part.

La munificence de Benoît XIV. ne brille pas avec moins d'éclat dans la bibliothéque de l'Inſtitut.. A ſon avénement au pontificat, il lui avoit abandonné ſa bibliothéque particulière, avec une grande quantité de notes & de recueils de ſa main. En parcourant ces notes, je tombai par hazard ſur celles qu'il tenoit de ſes Prêtres, lorſqu'il étoit Archevêque de Bologne. Chaque ſujet y eſt caractériſé en deux mots. J'en vis pluſieurs d'une énergie ſingulière, qui prouvent & qu'il connoiſſoit les hommes, & qu'il vouloit bien connaître ceux qu'il employoit.

Les graces que les Souverains veulent bien recevoir du Pape, ſont l'objet d'un commerce réglé entr'eux & Rome : commerce ſouvent très-lucratif pour les Papes, & dont le produit eſt appliqué par les Papes ordinaires, au profit de leur famille, ou de leurs favoris. Benoît XIV. auſſi détaché de toutes vûes d'intérêt

pour les ſiens, qu'il l'avoit été pour lui-même dans ſa vie privée, ne laiſſoit de ce côté, aucune priſe ſur lui, aux Miniſtres étrangers, qui l'attaquèrent enfin par ſon goût pour les livres. La France, plus en état de fournir à ce goût qu'aucune autre Puiſſance, n'épargnoit rien pour le ſatisfaire. Toutes les éditions du Louvre, anciennes & modernes, la Poliglotte de le Jai, l'Hiſtoire Byſantine, les Collections de Concile, les grands ouvrages d'Erudition ſacrée & prophane, toutes les bonnes productions de la Typographie Françoiſe, arrivoient en foule à Rome, revêtues de reliures les plus élégantes & les plus recherchées. Le Pape les recevoit avec tranſport, &, après quelques mois de jouiſſance, les faiſoit paſſer à Bologne. Soit qu'on ne tînt pas en France une note bien exacte des envois & de ce qui les compoſoit, ſoit que l'intérêt des Libraires en ordonnât ainſi, les mêmes livres étoient quelquefois répétés, & la bibliothéque de l'Inſtitut en poſſéde par *duplicata* pluſieurs des plus importans. Les

BOLOGNE. autres Puissances suivoient l'exemple de la France : l'Angleterre elle-même entra dans cette contribution qui tournoit au profit de l'Institut, à qui Benoît XIV. a légué, en mourant, tout ce qui lui restoit de livres, de notes & de recueils.

Avant l'établissement de l'Institut, Bologne avoit une bibliothéque conservée au palais public, & qui a été depuis versée dans celle de l'Institut, où l'on voit aujourd'hui un trésor qui n'appartient vraiment qu'à elle. Ce trésor est une collection complette en près de 200 volumes, très-grand *in-folio*, de tous les travaux du célebre Aldrovandi sur l'Histoire naturelle. Elle est formée de desseins coloriés de fossilles, de plantes & d'animaux, exécutés par les meilleurs Dessinateurs en ce genre, sous les yeux d'Aldrovande, qui y a joint des descriptions détaillées & des observations. Qui pourra évaluer un trésor de cette nature, lorsque le goût pour l'histoire naturelle aura absorbé tous les autres goûts?

Un voyageur feroit aveugle, s'il

BOLOGNE.

n'avoit pas vu à Bologne la tour *de gli Afinelli* & la fameufe *Garifende*, qui n'a rien de comparable à la tour de Pife. Ces tours bâties en briques, font fort communes dans les villes de la Lombardie & de la Tofcane : elles étoient des citadelles domeftiques également néceffaires dans les fiécles d'anarchie, & au citoyen paifible & au citoyen turbulent : fi elles ont quelque chofe de remarquable, c'eft la qualité du mortier ou ciment qui lie les briques dont elles font bâties. Les briques font la matière la plus commune de tous les édifices d'Italie. Les plus vaftes églifes, les plus grands palais en font bâtis : la pierre n'y eft employée, ainfi que le marbre, qu'en fimple parement. Les Architectes François n'ufent pas affez de cette reffource dans les lieux où la pierre eft rare : ils pourroient cependant d'autant mieux s'en fervir, qu'il s'en faut beaucoup que le bois néceffaire pour la cuiffon de la brique, foit auffi rare en France, qu'il l'eft en Italie.

Ce que Bologne offre de vraiment fingulier en édifices, c'eft cette ga-

BOLOGNE. lerie ou portique couvert, fermé au Nord & ouvert au Midi, qui, dans la longueur d'une lieue de France, conduit à la *Madonna di S. Luca.* En voyant cette gallerie pour la première fois, je la regardai comme un gymnaſe ou lieu d'exercice public, bâti par ordonnance de la Faculté de Médecine, pour procurer en tout tems aux Boulonois l'exercice de la promenade, d'autant plus néceſſaire à leur ſanté, qu'ils vivent dans un air lourd & épais. En apprenant depuis l'objet de cet édifice, je ne fus pas encore détrompé : je le fus entierement, quand je ſus que la Nobleſſe, c'eſt-à-dire, près de la moitié de la ville ne ſe promenoit jamais à pied, *per la dignità.* Dans les dernières guerres d'Italie, les Allemands dont le camp fut long-tems appuyé à ce portique, y avoient établi leurs cuiſines, qui l'ont fort endommagé.

Nous arrivons enfin à ce qui, caractériſant ſinguliérement Bologne, la met de pair avec les premières villes d'Italie : c'eſt l'école des Carraches : ce ſont les chefs-d'œuvre

BOLOGNE.

de cette Ecole qui remplissent les Eglises, les Chapelles, les Palais, les maisons particulières & les rues même de Bologne.

La peinture, en s'écartant des routes que lui avoient ouvertes Raphaël & Michel-Ange, s'étoit jettée dans des sentiers détournés, où elle ne suivoit plus de lumières que celles du caprice, lorsque, vers 1580, Louis Carrache ouvrit son Ecole: *lapsanti Picturæ suffectus Hercules*, dit un Italien. Cette Ecole eut pour base une étude sévère du dessein & de toutes les beautés que le Titien, Paul Veronèse, & sur-tout le Corrége avoient puisées dans l'imitation de la nature. Louis avoit trouvé dans Augustin & dans Annibal ses cousins, des talens qu'il avoit dirigés au même but par les mêmes voies; & ces trois hommes réunis formèrent en peu de tems des éleves dignes d'eux & de leurs vûes. Parmi ces Eleves, tout le monde connoît le Guide, le Dominiquin, le Guerchin & l'Albanc. Le Cavedone, le Tiarini, le Garbieri, le Canuti, quoique très-grands dans leur art,

BOLOGNE. ſont moins connus des Etrangers. Les trois Carraches ne ſe reſſembloient entr'eux, leurs Eleves ne reſſembloient à leurs Maîtres, que par l'aiſance, le naturel & la facilité qui faiſoient diſparoître de leurs compoſitions, l'art & le travail (*a*). Libres de cette ſervitude qu'impoſent les Maîtres ordinaires, chacun d'eux ne travailloit que d'après ſon propre génie; & c'eſt d'eux ſur-tout que l'on peut dire ce que diſoit Ciceron des plus célebres Peintres de l'ancienne Gréce : *Omnes inter ſe diſſimiles fuerunt, ſed ita tamen ut neminem ſui velis eſſe diſſimilem.* La différence de la manière que chacun de ces Peintres s'étoit faite, a partagé les goûts & les jugemens dans la diſtribution des rangs entr'eux. Rome & Boulogne ſont très-peu d'accord à cet égard. Rome préfere Annibal Carrache à Louis, & le Guide au Dominiquin. Boulogne, en élevant Louis au-deſſus d'Annibal, & le Dominiquin au-deſſus du Guide, eſt

De Orat. l. 3. ibid.

(*a*) *Ars illa ſumma eſt, ne ars eſſe videatur.* Quintil. L. 1. Cap. 12.

elle-même partagée entre le Guide & l'Albane. Mais il ſuffit, pour la gloire de ces grands Maîtres, que tout ce qui a des yeux, s'accorde à les admirer.

Je n'entrerai point dans le détail de leurs ouvrages que l'on voit à Bologne : détail qui remplit un volume de 400 pages, qui ſe débite en cette Ville. On y trouve auſſi les vies de tous les Peintres Bolonois, en pluſieurs volumes *in*-4. Je n'ai point lu ces vies ; mais il eſt fort à deſirer pour les Lecteurs, qu'elles ſe ſoient préſervées de l'enflure qui regne dans la nomenclature de leurs ouvrages. En voici un échantillon pris au hazard : *Nel intrar in chieſa (del Corpus Domini) in un ſubito, ingombra tutta l'admirazione del Paſſaggiere, la vaghezza del maeſtoſo dipinto che orna tutte le di lei ſacre mura, rappreſentando vivamente le geſta e le virtù della noſtra Santa Heroïna (Santa Caterina di Bologna).*

Parmi cette foule de chefs-d'œuvre, il en eſt quelques-uns qui m'ont plus ſinguliérement affecté par des raiſons dont je vais rendre compte.

BOLOGNE.

1°. Un Saint Pierre pleurant, du Guide, au Palais Zampiéri. De tous les tableaux que j'ai jamais vus, aucun ne m'a autant frappé que celui-là. Ce S. Pierre qu'un Apôtre console, est de grandeur naturelle : la peinture ne peut porter l'illusion plus loin. Les Grecs avoient de bien grands Maîtres en ce genre, si ce que disoit Pline d'un de leurs tableaux, étoit aussi vrai qu'il l'est de celui-ci : *Caput, crus & pedes eminent, & extrà tabulam videntur.*

2°. Du même Maître, dans l'Eglise *de' Mendicanti*, Job remis sur le trône : tableau peut-être moins beau aux yeux des grands connoisseurs, que celui du Maître-Autel, qui est aussi du même Maître, mais j'aimerois mieux le premier. Dans une foule de gens qui offrent des présens à Job rétabli, le Peintre a saisi avec toute la finesse, & rendu avec toute la vérité possible, les différentes nuances de l'intérêt que la différence d'âge, de rang, de condition pouvoit mettre entre tous ces personnages. Ce sujet singulier, & qu'aucun autre Peintre n'a traité, étoit sans doute

doute une allégorie, dans laquelle le Guide avoit peut-être en vûe Frédéric V. Electeur Palatin, élu Roi de Bohême en 1619, & mis au Ban de l'Empire en 1620. Si ce Prince fût parvenu au trône où il avoit été appellé, il eût trouvé son histoire dans ce tableau, qu'il auroit sans doute payé en Roi. Je laisse aux Savans plus versés que moi dans la connoissance des détails de l'histoire des Peintres, le soin de vérifier cette conjecture par la combinaison des dates que je viens d'indiquer, avec celle qu'ils fixeront à ce tableau.

3°. Dans la même Eglise, le Tiarini a représenté S. Joseph que des Anges ramènent aux pieds de la Vierge, avec laquelle il s'explique sur sa grossesse. Des voisins & des voisines, témoins de cette explication, forment un accessoire pris dans la vie commune, & traité avec une naïveté qui ne déroge point à la dignité du sujet principal.

4°. Parmi les chefs-d'œuvre des Carraches & de leur Ecole, dont est rempli le Monastère de S. Michel

BOLOGNE. *in Bosco*, les peintures de la bibliothéque m'ont singuliérement frappé. Chaque faculté indiquée ordinairement dans les bibliothéques par une inscription, est là désignée par deux personnages qui y ont excellé, & qui, couchés sur les deux rampes d'un fronton feint, conférent entre eux, ou vivement ou paisiblement, ou finement ou lourdement, suivant le caractère de leurs ouvrages, & celui de la faculté qu'ils indiquent. Par exemple, sur le fronton qui domine la Philosophie scholastique, le Peintre a représenté le Docteur Angélique disputant avec le Docteur Subtil, sur l'universel *à parte rei*. Ce morceau plein de feu & d'expression, semble un modèle tout-fait pour mettre sous les yeux la dispute de Panurge contre l'Anglois Taumaste, qui argumentoit par signes. Ces personnages de grandeur naturelle ont été exécutés par le Canuti, qui dût sans doute les premières idées de chaque groupe à l'Abbé Pépoli, aux soins duquel la bibliothéque doit cet embellissement.

Rab. L. 2. l. 19.

5°. Un Hercule à fresque dans un

ſallon du Palais Graſſi. Louis Carrache l'avoit peint ſur un mur de ſa maiſon, d'où il a été tranſporté avec une partie de ce mur, dans le lieu où on le voit aujourd'hui. Cette figure de grandeur coloſſale, ſuffiroit pour donner la plus haute idée des talens de Louis Carrache. Le tems, & peut-être le nouvel enduit ſur lequel elle a été appliquée, en a un peu dégradé la couleur.

Les *Madones* peintes dans la plûpart des vuides que laiſſe l'inégalité d'élévation dans les portiques qui bordent les rues, ſont pour la plûpart des meilleurs Maîtres. Ce n'eſt qu'à Bologne qu'on voit dans les rues des morceaux auſſi précieux.

La profuſion de peintures qu'offre cette Ville, m'a fait naître la curioſité de ſavoir quel prix les Carraches & leurs Eléves mettoient aux tableaux qui ſortoient de leurs mains; & j'ai ſu que ce prix n'étoit preſque rien en comparaiſon de celui où ils ſeroient portés aujourd'hui. Pour en donner une idée, il ſuffit de dire que le Martyre de Sainte Agnès, tableau de la grandeur de ceux du

BOLOGNE. Mai que l'on voit à Notre-Dame de Paris, & l'un des premiers tableaux d'Italie, ne fut payé au Dominiquin que 40 sequins, c'est-à-dire, environ 450 liv. monnoie actuelle de France. Tous ces grands Peintres travaillant par goût, concentroient leur ambition dans la perfection de leur art & dans le jugement de la postérité. Le Guide est le seul qui ait eu le bonheur de jouir de sa réputation, sur laquelle il bâtit, presque à son insû, une fortune qu'il ne sut pas conserver. Il avoit poussé fort loin une carrière dans laquelle il étoit entré de bonne heure : il travailloit avec une facilité dont il abusa dans ses derniers tems; & le bien qu'il amassa, étoit le produit des hommages que les Etrangers & les Souverains rendoient à ses talens. Les chagrins, les inimitiés, les tracasseries qui empoisonnèrent la vie de ces hommes célébres, & abrégèrent les jours de la plûpart d'entr'eux, sont des faits à ajouter aux exemples qui prouvent que les dons du génie & les grandes réputations, sont rarement

le bonheur & très-souvent le malheur de ceux à qui la fortune les distribue. Les Carraches eussent pu être heureux, en suivant la profession de Tailleurs d'habits, dans laquelle Louis étoit né, & à laquelle il enleva Annibal & Augustin : mais leurs noms seroient maintenant ignorés. BOLOGNE.

Au dernier siécle, Bologne avoit dans cette profession, un homme très-célébre par ses connoissances dans l'art de la Peinture, & par la finesse & la sûreté du coup d'œil sur le mérite des compositions en ce genre, & sur les différentes maniè-res des Ecoles & des Maîtres. Ce Tailleur étoit en même-tems grand politique : sa boutique étoit le bureau d'adresse des nouvelles que la Cour de Versailles faisoit répandre en Italie : à titre & de connoisseur en tableaux & de politique, il étoit pensionné de Louis XIV : son attachement à ce Prince & à ses intérêts étoit tel, qu'il mourut du saisissement que lui causa la nouvelle de la bataille de Ramillies ou de Hochtet.

L'Ecole de Bologne a subsisté

BOLOGNE. avec honneur juſqu'à nos jours. Carlo Cignani, éléve de Lalbane, & plus grand Peintre que ſon Maître, a vécu & travaillé juſqu'en 1719. M. Smith, Conſul d'Angleterre à Veniſe, ayant raſſemblé des deſſeins originaux de ce Maître, les a fait graver ſous ſes yeux par Jean-Michel Liotard, de Genêve, & en a fait publier une deſcription, avec des explications qui n'ont rien de recommandable que quelques détails ſur la vie du Cignani. Cette deſcription parut à Veniſe en 1749.

On peut juger de l'état où les Carraches avoient trouvé la peinture à Bologne, par la nomenclature que Léandro Alberti nous a laiſſée des Bolonois qui s'y étoient diſtingués juſqu'au tems où il écrivoit, c'eſt-à-dire, vers le milieu du ſeiziéme ſiécle. Cette nomenclature n'indique que cinq ou ſix Artiſtes, des talens deſquels à peine exiſte-t-il aujourd'hui quelques monumens perdus dans une foule qui les efface.

Bologne a un idiome ou patois qui lui eſt particulier; & l'on y prononce l'Italien ordinaire d'une ma-

nière qui le dénature, même pour des oreilles italiennes. Le Poëme de la *Secchia rapita*, offre plusieurs exemples de ce Patois & de cette mauvaise prononciation que l'on trouve dans la bouche des *Docteurs* des Troupes Italiennes. Le feu Pape ne l'avoit point perdu, & il le reprenoit lorsqu'il traitoit avec chaleur quelque affaire. Dans celle de Venise qu'il avoit prise très-chaudement, à une audience qu'il donnoit à M. Capello, Ambassadeur Venitien, cet Ambassadeur l'interrompoit fréquemment & par des objections & par des récits contraires de faits. Le Pape impatienté lui demanda avec colere s'il avoit été quelquefois à la Comédie : Que fait cela à l'affaire, répartit brusquement M. Capello ? Cela fait, répartit le Pape, que vous avez dû y voir *che quandò parla il* DOTTORE, *tace il* PANTALONE.

Les lumières que j'ai recueillies à Bologne, je les dois pour la plus grande partie aux égards de M. le Marquis Grassi & de M. l'Abbé Monti, pour les recommendations que

BOLOGNE. je leur préſentai. M. le Marquis de Graſſi, l'un des Chefs du Conſeil qui gouverne Bologne, eſt plein de vûes réfléchies & de projets bien combinés pour remédier au dépériſſement du commerce & des manufactures de ſa patrie, ſoit en ranimant les anciennes manufactures, ſoit par l'établiſſement de nouvelles. Les matières premières s'y offrent à l'induſtrie : que ne pourroit pas cette induſtrie, en s'exerçant ſur la ſoie & ſur le chanvre dont Bologne regorge, & dont elle ſe dépouille au profit de l'induſtrie étrangère ? Mais il ſemble que le Gouvernement pontifical & la paix inaltérable qui le ſuit, ayent jetté Bologne dans un engourdiſſement dont elle étoit très-éloignée ſous ces ſiécles orageux dont j'ai tracé une légère idée au commencement de cet article.

Le mouvement où nous trouvâmes les Négocians de Bologne pour la foire de Sinigaglia, nous fit naître le deſir de voir cette foire, qui ſe rencontroit à peu près ſur notre route. Bologne n'eſt éloignée de

Sinigaglia, que de douze poſtes, preſque doubles de celles de France, ainſi que toutes les poſtes d'Italie depuis Milan. Nous fîmes aſſez rapidement ce chemin, dans lequel une Ville ſe préſente à chaque poſte. On voit ainſi ſucceſſivement Imola, Faenza, Forli, Céſene, Rimini, Pézaro, Fano & Sinigaglia, en paſſant, preſque à moitié chemin, la fameuſe rivière du Rubicon.

LA ROMAGNE.

Les Villes que je viens de nommer, forment la partie la plus conſidérable & la plus importante de la Romagne. Nous ne les vîmes pas aſſez pour examiner dans le plus grand détail les beautés dont elles ne ſont point dénuées, mais aſſez pour être las de la canaille oiſive, inſolente & armée, qui garnit le pavé de ces Villes, ſur-tout des quatre premières.

Et les Romagnoles & les Peuples qui habitent les rives du Pô, ont une origine commune avec les François d'aujourd'hui. Ils deſcendent de ces anciens Gaulois qui ſuivirent Bren-

LA ROMAG. nus, il y a plus de deux mille ans. La partie de l'Italie voiſine de la Mer Adriatique, prit les noms des Provinces de la Gaule, d'où ces Peuples étoient ſortis, ſoit parce qu'ils s'établiſſoient en Corps Provinciaux, ſoit qu'unis au haſard ils ne fuſſent guidés dans cette nomenclature, que par la reſſemblance des Pays & des Sites. Ainſi Bologne devint la Capitale d'un nouveau Berry (*a*) : une partie de l'Umbrie prit le nom des Sénonois : les Pays voiſins de l'embouchure du Pô, celui des Peuples qui avoient quitté l'embouchure de la Loire ; & ces derniers eurent pour voiſins de nouveaux Manceaux (*b*). En vain chercheroit-on, entre ces Gaulois fixés en Italie & les François d'aujourd'hui, quelques veſtiges d'une origine commune : les mœurs, les uſages, les idées n'offrent, depuis bien des ſiécles, aucune reſſemblance entr'eux.

Ils ne ſe reſſemblèrent jamais

(*a*) *Boii.*
(*b*) *Cenomani.*

moins, que par le parti que prit l'un & l'autre Peuple en matière de la dernière importance, & dans des circonſtances ſemblables. L'affoibliſſement de l'autorité Impériale ſous les deſcendans de Charlemagne, appella les Gaulois devenus Lombards & Romagnoles, à la liberté qu'ils maintinrent pendant trois ſiécles, moins à force ouverte, que par la ſoupleſſe d'une politique toujours en action. Les Vénitiens s'étoient hâtés de profiter de l'anarchie, pour aſſurer les fondemens de leur empire. Preſſés par cette Puiſſance & par les Papes qui travailloient & ne négligeoient rien pour s'en faire une, harcelés de tems en tems par les Empereurs, qui, l'épée à la main, venoient quelquefois réclamer leurs droits oubliés, les Lombards & les Romagnoles ſe donnoient alternativement à l'une ou à l'autre de ces Puiſſances, qui les traitoient avec les égards dûs à de nouvelles conquêtes. Ils ſecouoient le joug, dès qu'il commençoit à ſe faire ſentir. Les coups de main les plus hardis décidoient ſouvent ces

LA ROMAG. révolutions, à la faveur desquelles ces Peuples rentroient dans l'indépendance. Ces intervalles étoient occupés par de petits tyrans ou étrangers ou domestiques, que l'on chassoit, ou dont on se défaisoit, soit sur de simples soupçons, soit par caprice. En un mot, jusqu'à Jules II. qui mit sur ces Peuples inquiets un joug dont ils n'ont pas encore pensé à se débarrasser, ils surent conserver une liberté qui leur échappoit à chaque instant. L'amour de l'indépendance a survécu chez eux à la liberté : il a choisi l'oisiveté pour dernier retranchement. Ainsi, sous cette anarchie que nous ne connoissons que par de mauvaises annales (*a*), l'état de la Lombardie & de la Romagne, fut le même que celui de la Gréce, sous ces brillantes époques auxquelles les Hérodotes & les Thucydides ont

(*a*) C'est sans doute d'après ces annales, que ce *bon rompu* de Rabelais, ainsi que l'appelle Brantome, a forgé le *Poltronismus rerum Italicarum*, qui fait partie de sa bibliothéque de S. Victor.

attaché l'admiration de tous les ſiécles :

Vixêre fortes poſt *Agamemnona*
Multi : ſed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Nocte, carent quia vate ſacro.

L'état de la France à laquelle il faut revenir, fut bien différent ſous cette même anarchie qu'y introduiſit l'affoibliſſement de l'autorité royale entre les mains des deſcendans de Charlemagne. Tandis que des uſurpateurs établiſſoient une nouvelle forme de gouvernement ſur les ruines de cette autorité, l'amour, l'idée même de la liberté s'effaçoit dans le peuple, qui ſembla préférer une ſervitude paiſible à une liberté toujours armée. Les nouveaux Maîtres des diverſes Provinces trouvèrent dans le François devenu ſerf, une obéiſſance & une ſoumiſſion d'autant plus merveilleuſes, que ce peuple toujours brave vouloit bien ne faire uſage de ſa valeur, qu'au profit de ſes Maîtres.

Lequel de ce peuple ou de celui de la Lombardie & de la Romagne,

LA ROMAG. fut alors le plus heureux ? Queſtion délicate, à la déciſion de laquelle on arrivera plus ſûrement, par une connoiſſance approfondie du caractère propre à chacun de ces peuples, que par des conſidérations morales, ou par des ſpéculations politiques.

Les Villes que nous vîmes dans notre courſe de Bologne à Sinigaglia, ſont bien bâties, & ſans portiques : elles ont des égliſes ornées de tableaux, des palais élevés ſur de bons deſſeins, des places & des fontaines. La Romagne a même eu une école de peinture qui lui eſt particulière. Cette école a eu pour Chef le Barocci, dont les compoſitions n'ont rien d'inférieur à celles des grands Maîtres de la Lombardie. Cette école ſubſiſte encore aujourd'hui dans un Peintre établi à Fano, & dont les talens ſans emploi dans ſon pays, ont heureuſement été mis en valeur par le Margrave de Bareith, qui, ſans le déplacer, ſe l'eſt attaché par une penſion : ce Peintre travaillera pour l'Allemagne : l'Italie eſt trop pleine de tableaux des anciens Maîtres, pour que l'on y pen-

ſe à encourager les talens actuels.

Nous ne vîmes à Imola, Faenza, Forli & Ceſene (*a*), que le dôme de Forli, ſa coupole peinte par le Cignani, & le Vice-Préſident de cette ville, à qui nons allâmes demander juſtice du Poſtillon qui nous avoit amenés de Faenza. Son Excellence, en veſte & en bonnet de toile griſe, travailloit alors dans ſon cabinet à l'emplette d'un morceau de toile noire & luiſante, pour une veſte d'été. Notre arrivée ne dérangea point ce travail, qui dura très-long-tems. Enfin, après nous avoir entendus, elle trancha la difficulté par un *Mezzo-termine*, qui fit tourner au profit de ſes gens la *bonne-manche* du Poſtillon.

RIMINI.

Après avoir paſſé le Rubicon, que le Pizatello & une autre petite rivière ſe diſputent l'honneur de repréſenter, nous arrivâmes à Rimi-

(*a*) Nous vîmes plus à l'aiſe Rimini, Pézaro & Fano, où nous repaſſâmes & en allant de Sinigaglia à Veniſe, & en retournant de Veniſe à Rome.

LA ROMAG. ni, par un pont entiérement bâti de blocs du plus beau marbre blanc. L'inſcription qui ſubſiſte encore en entier, fait honneur de ſa conſtruction à Auguſte & à Tibere. Ce pont également remarquable & par la ſolidité de ſa bâtiſſe, & par ſa belle conſervation, eſt le monument le plus entier du ſiécle d'Auguſte. Le tems, en détruiſant & en dégradant les monumens de pure oſtentation, érigés en l'honneur de la *Maiſon divine*, ſemble avoir reſpecté celui-ci, en conſidération de ſa deſtination & de ſon utilité. Il eſt de trois arches en plein ceintre, ſur des proportions que Palladio a propoſées pour modéles. Chaque clef eſt chargée d'un ſymbole du Pontificat ou de l'Augurat. Le *Lituus* que l'on y voit en grand, eſt abſolument la même choſe que la croſſe que portent aujourd'hui les Evêques Catholiques & Anglicans. Rimini eut auſſi un port revêtu par Auguſte, avec la même magnificence. Ce port devenu inutile par la retraite de la mer, fut démoli vers le milieu du quinziéme ſiécle; & Pandolfe Malateſte

en employa les démolitions à la conſtruction de l'égliſe de S. François : égliſe dans laquelle l'Architecture a déployé tout ce dont elle étoit capable avant la renaiſſance des beaux arts.

La cathédrale de Rimini, élevée ſur les fondemens d'un temple de Caſtcr & Pollux, eſt dédiée à Sainte Colombe, née & morte a Sens en France. On ne put me dire quelle raiſon avoit déterminé les anciens habitans de Rimini à ſe choiſir cette Sainte pour Patrone : je laiſſe à d'autres le ſoin d'examiner ſi l'on doit regarder ce choix comme une ſuite de la fraternité qui ſe ſeroit perpétuée entre les Sénonois de France & de la Romagne, juſqu'aux premiers ſiécles de l'ère chrétienne.

En ſortant de Rimini, on paſſe ſous un arc de triomphe élevé en l'honneur d'Auguſte, après le rétabliſſement des grandes routes d'Italie, qui toutes venoient aboutir à Rimini, où, ſi je ne me trompe, commençoit la *voie triomphale*. Cet arc très-ſurbaiſſé & dégradé par le tems, ne reſſemble au pont, qu'en

LA ROMAG. ce qu'il eſt auſſi de marbre blanc (*a*).

LA CATOLICA.

Sur la route de Rimini à Pézaro, on rencontre la Catolica, Village dont la petite Egliſe encore ſubſiſtante, eſt célébre par l'aſyle qu'elle donna aux Evêques qui s'étant ſéparés du fameux Concile de Rimini, vinrent s'y aſſembler, pour proteſter contre les déciſions de ce Concile. Si l'on peut juger des habitans de la campagne de la Romagne, par les gens qui nous reçurent dans une chaumière de ce village, & par leurs voiſins qui y accoururent pour nous voir, on peut en conclure que le peuple de la campagne reſſemble moins là que par-tout ailleurs au peuple des Villes. Nous trouvâmes dans ces bonnes gens, preſque tous pêcheurs, une candeur, une ſimplicité, des mœurs qui nous étonnè-

(*a*) On le reconnoît à ces proportions, dans la Médaille frappée en l'honneur d'Auguſte, ſur le rétabliſſement de la *Via Flaminia*, avec cette inſcription : *QUOD VIÆ MUN. SUNT.*

rent d'autant plus, que le désintéressement même en fait partie. Ils nous assûrèrent que toutes les montagnes voisines étoient peuplées d'aussi bonnes gens qu'eux; qu'ils aimeroient mieux tous mourir, que de ressembler au peuple des Villes de la grande route, qu'ils appelloient *Canaglia maledetta*; enfin que, s'il y a dans le monde de véritablement honnêtes gens, c'est dans les Etats de la République de S. Marivo qu'il faut les chercher.

De la colline dont la *Catolica* occupe la croupe, on nous montra le lieu qu'occupoit autrefois une Ville que la mer couvre aujourd'hui, ayant repris là ce qu'elle a perdu en s'éloignant de Rimini.

SAN-MARINO.

En allant de la Catolica à Pézaro, on cotoye les Etats de cette petite République, sur le gouvernement de laquelle nous nous en rapportâmes à la description qu'en a donnée M. Adisson, après avoir été l'examiner par lui-même. Peu s'en est fallu que cet Etat n'ait perdu sa

LA ROMAG. liberté, par l'entreprise que forma contr'elle le Cardinal Albéroni, pendant sa légation de la Romagne. La manière dont cette entreprise fut conduite & exécutée, feroit honneur à la bravoure de ce Cardinal, si elle eut été formée contre gens à qui le respect pour la Pourpre Romaine eût permis de se mettre en défense. L'habit rouge du Cardinal, & un *Te Deum* au milieu duquel la peur le prit, firent tous les frais de cette camisade, que Benoît XIV. désavoua, en retenant néanmoins & en faisant placer dans l'*Archivio* du Vatican, les titres originaux de la liberté de cette République, que le Cardinal avoit escamotés.

Vers 1750.

J'ai connu à Rome un petit *Curial* né à S. Marin : il avoit sacrifié sa petite fortune pour le recouvrement des plus essentiels de ces titres qu'il avoit fait repasser dans les archives de sa patrie. Je voyois aussi à Rome, chez les Minimes de la Trinité-du-Mont, un autre homme de S. Marin, qui ressembloit exactement au Panurge de Rabelais. Très-savant en latin & en grec, possédant mê-

me le grec vulgaire, Géometre, Chymiſte, grand Botaniſte, il avoit vu toute l'Aſie, & pouſſé ſes courſes juſqu'au Thibet, allant à pied, ſans équipage & ſans argent. Il vivoit à Rome comme en route, ne connoiſſant de bonheur que dans la liberté & dans la gaieté incompatible avec la dépendance. La première fois que je le vis, il étoit dans l'apoticairerie de la Trinité-du-Mont, déclamant d'un ton de Prédicateur, vis-à-vis le Frère Apoticaire, des hiſtoires de miracles & de converſions, dont le merveilleux toujours croiſſant, tira enfin des larmes & des ſanglots du bon Frère. Cet homme ſingulier ne connoiſſoit rien de comparable à l'ancienne Rome, que ſa République de S. Marin : c'étoit l'unique choſe dont il parlât ſérieuſement. Il étoit dans ſon plan d'aller, après quelques courſes, finir ſes jours dans ſon Itaque, & de lui conſacrer ſes talens, ſes connoiſſances & ſes découvertes.

PEZARO.

Cette Ville étoit la partie la plus agréable du Duché d'Urbin. Jules II. avoit démembré ce petit Etat de ses conquêtes dans la Romagne, & l'avoit inféodé à sa famille. Son étendue de dix lieues de long sur cinq de large, avoit la mer Adriatique pour base dans sa largeur. Par l'extinction de la famille de Jules II. (*a*) ce Duché repassa en 1630 au S. Siége. Dans le beau siécle que les Italiens appellent le *Cinque cento*, la Cour d'Urbin fut un des principaux ornemens de l'Italie. Un bel-esprit, un Artiste, un cavalier étoit sûr de plaire par-tout, lorsqu'il avoit eu le bonheur de plaire à une Cour, dont l'attache étoit le sceau des réputations en tout genre. Nous avons dans le *Cortigiano* (*b*) du Comte

(*a*) La Rovere.

(*b*) Cet ouvrage trop peu connu en France, où Louis XII. & François I. encouragèrent l'Auteur à le continuer, offre les principes les plus purs de l'exacte morale & de la saine politique : principes embellis de tous les agrémens que réunissoit la Cour d'Urbin. Voyez la dernière édition de Moréri, art. *Castiglione*.

Baldazzar Caſtiglione, le code de la galanterie qui y régnoit. Un goût épuré pour les ſciences & pour les arts, une connoiſſance réfléchie du monde, des hommes & des femmes, l'enjouement, la fineſſe, la bonne plaiſanterie, tous les agrémens que l'eſprit peut mettre dans la ſocieté, formoient le ton de cette Cour brillante, qui paſſoit l'hyver à Pézaro, dans des palais à la ville & à la campagne : palais dont il n'exiſte preſque plus que de triſtes débris.

Cette ville me parut preſque auſſi grande, mieux bâtie & plus peuplée que Rimini. Elle étoit fameuſe dans l'antiquité, par la malignité de l'air qu'on y reſpiroit en été. Catulle l'appelloit *moribundam ſedem*. Ses habitans diſent que cette malignité a ceſſé, par le deſſéchement des marais qui l'environnoient. Ses figues ſoutiennent leur ancienne réputation : elles ſont toujours les meilleures de cette partie de l'Italie.

On voit dans les égliſes de Pézaro, quelques tableaux de Paul Veronèſe, du Guide, & pluſieurs du Barocci, contemporain du premier,

LA ROMAG. antérieur au ſecond, & qui ne le céde ni à l'un ni à l'autre, par le coloris & par les graces. Le Guide n'en a aucune que l'on ne retrouve dans l'*Annonciation* du Barocci, que l'on voit à la cathédrale de Pézaro, & dans ſa *Circonciſion*, qui orne une autre égliſe de la même ville. La vocation de S. Pierre & de S. André, qui décore une petite égliſe très-jolie, joint la force de l'expreſſion & le brillant de l'exécution à tous les agrémens dont ce ſujet étoit ſuſceptible : agrémens embellis par un coloris dont le tems ſemble entretenir & renouveller la fraîcheur. On nous dit que ce Peintre avoit pour modéles d'Anges & de Vierges, un frère & une ſœur qui étoient des beautés vraiment céleſtes, ſi l'art n'a rien ajouté à la nature.

Je paſſai dans cette ville une ſoirée au caffé. Il étoit rempli de vieux Seigneurs du pays, qui s'entretenoient de nouvelles lointaines : l'alliance récemment conclue entre la France & l'Autriche, occupa longtems leur politique. Un très-vieux Commandeur, à côté de qui je me trouvois,

trouvois, & qui écoutoit tout en patience, m'adreſſa la parole, pour me demander ſi j'avois vu la France; & ſur ma réponſe affirmative, ſi Québec n'étoit pas voiſin de Bordeaux, ainſi qu'il le penſoit? Sans vouloir pénétrer ſi ſa queſtion étoit maligne ou de bonne foi, je lui répondis: que ma route ne m'avoit pas conduit à Québec; mais que, s'il le croyoit en France, il falloit bien qu'il y fût.

Les antiquités de Pézaro ont été illuſtrées depuis quelques années, par un de ſes citoyens, dans un Ouvrage intitulé *Marmora Piſaurenſia.* Cet ouvrage remplit un volume *in-folio*, très-bien imprimé à Pézaro même.

En allant par Pézaro & Fano, de Rimini à Sinigaglia, on court très-agréablement ſur la plage, une roue dans la mer, & l'autre ſur le ſable, que le flot conſolide en l'humectant. Cette plage eſt couronnée de falaiſes eſcarpées, que bat la mer, lorſqu'elle eſt irritée: elle l'étoit à notre départ de Pézaro; & nous ne pûmes ſuivre la plage. Le pay

LA ROMAG. très-inégal, très-fertile & très-cultivé que nous parcourûmes en rentrant dans la voie *Flaminia*, & en la ſuivant, offre une continuité de payſages variés à chaque pas.

FANO.

Cette ville faiſoit auſſi partie du Duché d'Urbin. Son nom actuel eſt un reſte de celui de *Fanum Fortunæ*, que lui avoient impoſé les Romains. Plus peuplée que Pézaro, elle lui reſſemble à tous égards : elle a de plus que Pézaro, un des beaux théâtres d'Italie pour l'Opéra. Ses égliſes ſont pleines de tableaux des plus grands Maîtres de l'école de Bologne. Le mariage de S. Joſeph, que l'on voit dans la première Chapelle à main droite, en entrant dans la cathédrale, eſt, de tous ceux que j'ai vus du Guerchin, celui qui m'a le plus frappé. La compoſition en eſt ſimple : *nihil habere ex ingenio videtur*; mais quelle nobleſſe, quelle grandeur dans cette ſimplicité ! Le Grand-Prêtre, la Vierge, S. Joſeph forment le ſujet principal. C'eſt ſans doute pour le faire ſortir davanta-

ge, que, dans un demi-lointain, le Peintre a jetté quelques perſonnes du peuple, dont l'œil critique prête à cette cérémonie une attention maligne. On voit dans la même égliſe, une chapelle ornée de petits tableaux du Dominiquin, repréſentant les Myſtères que la dévotion du Roſaire honore ſpécialement. Ces tableaux, ainſi qu'un du Guide que l'on voit à cette cathédrale, m'ont beaucoup moins affecté, que celui du Guerchin.

L'égliſe des Philippins, ou Peres de l'Oratoire, bâtie vers le milieu du dernier ſiécle, par un homme opulent qui avoit pris l'habit de l'Oratoire, offre une riche collection de tableaux raſſemblés par le fondateur. On en diſtribue la liſte imprimée. Il y en a pluſieurs du Guide. Une partie eſt devenue preſqu'entiérement méconnoiſſable, par le travail d'un Barbouilleur chargé de les nettoyer, & qui, après les avoir écorchés, a mis la dernière main à leur ruine, en oſant les retoucher. Celui du Maître-Autel, plus à l'abri de l'humidité que les autres, n'avoit

LA ROMAG. pas heureusement besoin de réparation, & il est échappé au massacre général. C'est une grande composition, du même travail & du même prix que les plus grands morceaux de ce Maître que l'on voit à Bologne. Il y en a encore un bien conservé dans la fausse croisée à gauche.

Je dûs la vûe de toutes les beautés & curiosités de Pézaro, à la politesse d'un bon Prêtre que je rencontrai à la cathédrale. Il me conduisit par-tout; il m'indiqua tout de la manière la plus obligeante; il poussa même l'attention jusqu'à vouloir me régaler au caffé. Je reconnus, à sa conversation soutenue de ce procédé obligeant, qu'il étoit *Geniale Francese*. Car, dans toutes ces villes, & jusques dans les villages d'Italie, les Puissances de l'Europe ont de très-chauds partisans, qui le sont pour la plûpart de pere en fils, & qui haïssent de la meilleure foi du monde les gens du parti contraire. Les hauts faits d'armes ont conservé leur ancien pouvoir sur l'esprit de ces peuples : Louis XIV. les avoit

presque tous entraînés par la grandeur de ses projets, & par la rapidité de ses conquêtes.

Les querelles de ces différens partis, remplacent en Italie les querelles de religion qui partagent les esprits en France, en Angleterre & en Allemagne. Un Italien partisan de la France, déteste aussi sincérement les Anglois & leurs partisans, qu'un bon Moliniste François déteste Port-Royal & les Jansenistes, & *vice versâ*. Ces partis ont été furieusement dérangés par l'alliance imprévue de l'Autriche & de la France : cette alliance n'a point encore réuni les *Geniali* de ces deux Puissances, dont la plûpart conservent leurs anciennes affections, sous bénéfice d'inventaire. Dans la guerre actuelle, l'enthousiasme a formé au Roi de Prusse, un parti considérable. En un mot, les guerres des Princes de l'Europe, sont pour les Italiens, ce qu'étoient les combats de gladiateurs chez les Romains. Ils amusent l'oisiveté du peuple; & les Souverains s'en servent, pour, en le partialisant, détourner son attention

LA ROMAG. d'objets qui l'intéressent plus essentiellement, suivant la maxime, *divide & impera*. V. infr. l'art. de Ravenne.

Fano a aussi un arc de triomphe, érigé en marbre blanc à l'honneur d'Auguste. Cet arc, qui avoit trente coudées d'élévation, fut à-demi ruiné par l'artillerie de Paul II. lors du siége que Fano soutint contre ce Pontife, en 1463. On y montre aussi quelques restes fort équivoques du temple de la Fortune, qui a donné le nom à cette ville.

A une lieue de Fano, la voie Flaminia traverse le *Metaurus*, aujourd'hui *Métrò*, dans le lieu même où Asdrubal fut défait par les Romains :

Testis Metaurum Flumen & Asdrubal Devictus.

Ce fleuve avoit à peine de l'eau, lorsque nous le passâmes à son embouchure dans la mer. Le pompeux Silius Italicus lui a consacré ce vers empoullé :

Rapidasque sonanti
Vortice contorquens undas & saxa Metaurus.

Jettons un coup d'œil sur l'état

LA ROMAG.

actuel du commerce dans la partie de la Romagne que nous venons de parcourir. Des quatre premières villes que l'on rencontre entre Bologne & le Rubicon, Forli est la seule dont les habitans ayent quelque goût pour le travail. Des toiles cirées & des parapluies sont l'objet de leur industrie : ils en fournissent presque toute l'Italie; & nous vîmes à la foire de Sinigaglia, un Marchand qui, pour sa part, y vend au moins à chaque foire, trois mille parapluies. Faenza contente de l'honneur d'avoir donné son nom à la fayance, n'en fabrique plus que de très-mauvaise & en petite quantité.

Rimini & Pézaro ont à peine des manufactures pour la consommation de leur peuple : elles ont sacrifié aux Anglois leurs ressources, pour favoriser & occuper chez elles l'industrie. Les soies qui se récoltent encore dans le Duché d'Urbin & dans la partie supérieure de la Romagne, sont rassemblées par les Marchands de ces deux villes, qui, pour cet objet, ont pris avec les Anglois

Voyez les Observ. sur le commerce de Milan.

LA ROMAG. un arrangement, dans lequel on reconnoît peu la finesse Italienne. Ils remettent ces soies aux Anglois, & l'année suivante, les Anglois leur apportent en échange des étoffes de leurs manufactures, telles que moëres & petites étoffes en cotton & soie, moyennant un bénéfice pour la main-d'œuvre; le tout, suivant la conscience des Anglois, qui, par ce moyen, tirent & l'argent & les soies de la Romagne. Peut-être les Marchands Romagnoles trouvent-ils un bénéfice actuel à cet arrangement; mais ce bénéfice n'a de fondement, que le très-vil prix des soies qui entrent dans leurs magasins. Le cultivateur découragé par-là, remplace ses mûriers par des arbres plus utiles, *feliciores conserit arbores*, les récoltes de soie diminuent tous les ans; & venant enfin à cesser, elles enleveront à la Romagne une ressource qu'elle regretteroit inutilement, si, par quelque révolution inattendue, l'industrie venoit à s'y ranimer. Les Marchands de Lyon, qui appellent ces soies, *soies d'outremer*, & qui en connoissent

toute la bonté, pourroient enlever ce commerce aux Anglois, ou au moins le partager avec eux : mais les Romagnoles se disent fondés en raison, pour ne traiter avec eux que l'argent à la main.

Fano a résisté aux offres des Anglois, & elle employe elle-même une grande partie de ses soies, en une petite étoffe appellée *Férandine*. Cette étoffe communément bien fabriquée, donne des doublures fort honnêtes & de bon usé. Je ne la crois pas inconnue en France.

Les foires sont l'objet capital du commerce actif de toutes ces villes : leur commerce de consommation est, pour la meilleure partie, entre les mains des Juifs, qui en tirent bon parti. L'Angleterre fournit à ce commerce, ses draperies : les Suisses y font, par leurs toiles, une partie des fonds pour l'achat des cottons qu'ils tirent de Venise. Les manufactures de France absolument inconnues, n'entrent pour rien dans ce commerce.

SINIGAGLIA.

Sinigaglia a retenu le nom des Sénonois établis dans cette partie de l'ancienne Umbrie : *Senonum, de nomine Senon*, dit Silius Italicus. Elle appartenoit aux Ducs d'Urbin, qui l'avoient mise à l'abri des insultes des Turcs & des Pirates, par quelques fortifications qui subsistent encore. On travailloit, en 1758, à l'aggrandissement de son enceinte, par la démolition de celles qui la fermoient à l'Ouest, & par la construction de nouveaux remparts fortifiés comme les anciens, qui étoient très-solidement construits, à en juger par le travail que donnoit leur démolition.

Le concours qu'attire la foire de Sinigaglia, les Etrangers que cette foire pouvoit y fixer, le besoin de magasins, demandoient depuis long-tems l'aggrandissement de cette ville. Des raisons politiques s'y opposoient sans doute. Les démêlés de Benoît XIV. avec Venise, ayant diminué le poids de ces raisons, la Chambre Apostolique avoit choisi cet instant pour commencer les travaux.

V. l'art. de Venise.

Ils se poussoient avec vivacité sous les ordres de Monsignor Merlini, Président d'Urbin, déja célebre par une expédition contre des contrebandiers : expédition qui avoit déterminé Benoît XIV. à supprimer dans ses Etats la Ferme du tabac, & à remettre dans le commerce ordinaire, cet objet de consommation.

Cependant l'air de cette ville est aussi peu sain, que celui de toute cette côte de l'Adriatique. Boccace parlant d'une fille, *che non mai era senza mal d'occhi, con un color verde e giallo,* ajoute, *che pareva che non à Fiesole, ma à Sinigaglia havesse fatta la state.* Nov. 4, Giorn. 8.

Sinigaglia n'a rien de remarquable en édifices publics & particuliers. Nous y vîmes quelques tableaux du Barocci ; & dans une petite église de la grande rue, un tableau tout neuf, qui nous frappa extrêmement, par l'exacte ressemblance de S. Charles, qu'on y a voulu peindre, avec un Prélat François que nous avions oui prêcher à Paris devant l'Assemblée du Clergé.

Nous étions arrivés à Sinigaglia

LA ROMAG. pour l'ouverture de la foire, qui dure les huit derniers jours de Juillet. La plage que nous avions suivie depuis Fano, étoit bordée de coulevrines, de canons, de canardières, de vieilles arquebuses, le tout braqué sur la mer, & de corps-de-garde baraqués de distance en distance. Quelques bâtimens du Pape tenoient la mer : en un mot, tout annonçoit, de la part de la Chambre Apostolique, la plus grande attention pour la sûreté de la foire.

M. Merlini s'y trouvoit en personne, & il y tenoit maison pour la Noblesse des environs. Toute cette Noblesse, hommes, femmes & enfans, pour qui cette foire est une partie de plaisir, jette une agréable variété & une espéce de repos dans le mouvement perpétuel d'une foule de gens de toutes nations, occupés à se chercher, ou empressés à faire transporter du port ou de la rade à la ville, de la ville au port ou à la rade, à déballer, emballer, embarquer, débarquer des marchandises de toute espéce. Aucune bête de charge ni de trait n'est employée à

ces opérations : tout s'exécute par des *Fachini* ou Crocheteurs, qui, avec autant de force que d'adresse, suffisent aux charges les plus énormes par le poids ou par le volume. Ce spectacle est précisément celui d'un incendie, où une grande ville accourue, se partage pour éteindre le feu, ou pour démeubler les maisons. Les rues sont entiérement couvertes de tentes suspendues, que l'on humecte de tems en tems, & leur sol est garni de planches pour la commodité des transports. Les palais, les maisons, toute la ville est magasin : le port, les quais, les rues forment une boutique continue, au milieu de laquelle roulent mille petites boutiques ambulantes. On imagine aisément quels flots de sueur, l'ardeur de la canicule fait couler dans un tel mouvement, au milieu d'une telle presse, & sous un tel climat. Les fossés, le glacis & les dehors de la ville sont couverts de tentes, de baraques, de cuisines & de chevaux au piquet : la moindre chaumière rassemble plusieurs ménages. Le beau monde se réfugie dans des caffés

LA ROMAC. remplis d'Abbés faisant la cour aux Dames arrangées de leur mieux à la Françoise.

Les isles & tous les bords de l'Adriatique, la Sicile & une partie de l'Archipel forment le fond de cette foire. Les Albanois & les Grecs de l'Archipel y apportent des camisoles, des chemises & des capottes, quantité de babouches, de la cire, du miel, &c. Un bâtiment Albanois avoit apporté un chargement de goudron, distribué dans des outres ou peaux de bouc : la plus grande partie de ces outres, ou mal conditionnés, ou pourris, crevoit dans le transport du port à la rade ; & toute cette partie de la foire étoit couverte de goudron & de gens occupés à le recueillir :

Nigrior Illyricâ tunc *pice* portus *erat*. Ovid.

Les Grecs parlent Italien, ou se servent de la langue Franque : dur alliage de Grec, d'Italien, de Provençal, c'est-à-dire, des trois langues actuelles les plus douces. Ils ont l'air & la physionomie des meilleures gens du monde. Chacun d'eux

étendu ſur le pavé, à-demi-endormi, faiſant de ſon corps un rempart à ſa petite boutique, vendoit, ſans changer de ſituation. L'air national ſe démêloit au premier coup d'œil dans chacun des autres Marchands. Le Lombard, le Suiſſe, le Lyonnois appelloit les paſſans, les invitoit à acheter, déployoit avec empreſſement toute ſa boutique, ſurfaiſoit ſans pudeur, & recevoit gaiement quelque miſe que ce fût. Le Hollandois uniquement occupé de l'arrangement de ſa boutique, en retenoit & nettoyoit chaque piéce. Le Romagnole & le Sicilien debout, le ventre appuyé à ſon comptoir, le chapeau enfoncé ſur les yeux, & les mains croiſées & paſſées dans les manches, faiſoit intérieurement ſes comptes. L'Anglois fier & dédaigneux, préſentoit les marchandiſes qu'on lui demandoit, y mettoit le prix, &, ſi l'on faiſoit mine de marchander, les remettoit à leur place, & reprenoit ſa promenade dans ſa boutique. Je vis là deux François, dont l'un étoit Abbé, occupés comme nous du ſpectacle de la foire. Ce

LA ROMAG. dernier ayant acheté d'une jolie Grecque un ruban de tête, lui proposa d'y assortir deux petits rubans, & de lui faire le service de les coudre elle-même aux deux extrémités du grand. A cette proposition, sortit de dessus l'épaule de la Grecque, un vilain bras nud jusqu'au coude, qui porta sous le nez de l'Abbé un poing, dont l'index perpendiculairement levé & brandissant, étoit accompagné d'un *Signor nò*, répété d'un ton énergique & menaçant, par le mari de la Marchande, auquel ce vilain bras appartenoit.

Le troisiéme jour de la foire, le Capitan Vénitien du Golfe parut à la hauteur de Sinigaglia, dans sa Capitane, escortée de quelques vaisseaux & galères. Il fait tous les ans cette apparition, sous prétexte de protéger la foire; mais en effet pour recevoir un honoraire réglé que lui paye la Chambre Apostolique, & que Venise regarde comme une reconnoissance de la part du Pape, de sa souveraineté sur le Golfe. Dans une discussion assez vive sur ce droit,

un Pape ayant demandé à l'Ambaſſadeur de Veniſe où étoient les titres de la République pour la ſouveraineté du Golfe, vous les trouverez, Saint Pere, repartit l'Ambaſſadeur, au dos de la donation de Conſtantin. Autrefois le Capitan du Golfe prenoit terre à Sinigaglia, avec une ſuite nombreuſe, & y paſſoit deux ou trois jours, pendant leſquels le Gouverneur le traitoit en Souverain. Par un nouvel arrangement, le Préſident d'Urbin paſſe au bord du Capitan, & y termine avec lui. Tout le monde gagne à cet arrangement : les Vénitiens font au plus leger, un armement, qui ne ſe montre que de loin ; & le Préſident eſt déchargé de l'embarras & de la dépenſe qu'entraînoit le ſéjour du Capitan & de ſa ſuite à Sinigaglia. Si quelqu'un y perd, ce ſont les curieux, pour leſquels cet arrangement a diminué la variété du ſpectacle.

Nous apprîmes là en foire, un bon mot de Benoît XIV. Pour le ſaiſir, il faut ſçavoir qu'en Italie, les enfans prennent encore aujourd'hui

LA ROMAG. les premières leçons de politesse, dans un Livre du fameux Monsignor de la Casa, intitulé *il Galatino* ; & pour reprocher à un homme quelque impolitesse, on lui dit qu'il a oublié son *Galatino*. Or Benoit XIV. avoit envoyé, par un Prélat né à Sinigaglia, des langes bénis, pour un Prince nouveau né dans une des premières Cours de l'Europe. Ce Prélat, soit par ignorance de l'étiquette, soit par une affectation peut-être suggérée, avoit rempli sa mission, sans voir le grand Aumônier de cette Cour, qui étoit précisément la première personne qu'il y devoit voir. Le grand Aumônier en fit ses plaintes au Roi : le Roi en écrivit fortement à son Ambassadeur à Rome, & l'Ambassadeur demanda une audience où il jetta feu & flammes contre le Prélat Sinigallien. Benoît XIV. après avoir épuisé toutes les raisons qui pouvoient excuser ou pallier la sottise de son Envoyé, & toujours pressé par l'Ambassadeur, lui dit : mais, M. l'Ambassadeur, dites-moi un peu, le Concile de Trente est-il reçu en France ? L'Am-

baſſadeur qui penſoit que cette queſtion n'étoit faite que pour le dérouter ſur l'objet de ſon audience, tâcha de l'écarter; mais le Pape y revenant toujours, il lui dit enfin que le Concile de Trente, ainſi qu'il le ſavoit mieux que lui-même, n'étoit point reçu en France, quant à la diſcipline. Ni auſſi, M. l'Ambaſſadeur, répliqua le Pape, le *Galatino* à Sinigaglia : *ne anche à Sinigaglia il Galatino*. Cette plaiſanterie trancha la difficulté; & le grand Aumônier auquel elle revint, oublia la ſottiſe du Prélat Italien, pour ne ſe ſouvenir que du mot qu'elle avoit occaſionné.



AVANT que de rentrer dans la Romagne pour parcourir la rive occidentale de la mer Adriatique, & ces fertiles contrées partagées entre le Pape & la République de Venise, je vais présenter un tableau de ce beau pays dans le moyen âge : tableau crayonné par le Muratori, d'après les Historiens & les monumens contemporains. L'état exact qu'il présente de la cultivation & de la population d'une partie de l'Italie dans ces siécles peu connus, est une source féconde de réflexions politiques, morales, & même physiques, que j'abandonne au Lecteur. On pourra, d'après cet échantillon, juger du travail du Muratori sur les antiquités d'Italie du moyen âge : travail immense qui a produit trente-quatre volumes *in-folio* & douze *in-quarto*. Il a été résumé par l'Auteur lui-même en soixante-quinze Dissertations, qui ne laissent sans lumière aucun des usages politiques, civils & religieux de ces tems obscurs. Ce que l'on va lire, est un extrait ou traduction très-li-

bre de la vingt-uniéme de ces ſavantes Diſſertations.

Des fléaux de toute eſpéce avoient ouvert l'Italie aux Lombards, qui s'y établirent en 668. Trois années auparavant, une peſte cruelle enlevant les hommes par milliers, avoit converti en déſerts une partie des villes & des campagnes. A la peſte avoit ſuccédé la famine : *Non erat tunc virtus Romanis (id eſt Italis), ut poſſent reſiſtere*, dit Paul Diacre, *quia & peſtilentia quæ ſub Narſete facta eſt, plurimos in Venetiâ & Liguriâ extinxerat; & poſt annum ubertatis, fames nimia ingruens Italiam vaſtabat.* L'établiſſement des Lombards mit le comble à ces déſaſtres. Les égliſes dépouillées, leurs Miniſtres égorgés, les villes renverſées, les hommes que la peſte & la famine avoient épargnés, paſſés au fil de l'épée : tels furent les affreux monumens de cette conquête, & de la guerre à outrance qui la décida. Cleph, ſecond Roi de ces barbares, ajouta encore à ces malheurs, en faiſant périr, ou en chaſſant de ſes Etats ceux des anciens

De Geſt. Longob. L. 2, ch. 27.

Ibid.

habitans dont la puiſſance & les richeſſes lui faiſoient ombrage.

La paix & le calme euſſent pu rétablir les pertes de l'humanité ; mais, dès l'an 590, les Lombards attaqués en même tems, & par les Grecs de Conſtantinople qui reconquirent Modene, Mantoue, Altino, & par les François qui parvinrent par la ſuite à les dépoſſéder, prodiguoient le ſang Italien pour ſoutenir leurs avantages, & embraſſoient, pour affoiblir leurs ennemis, tous les moyens que leur ſuggéroit une aveugle fureur. De l'ordre exprès du Roi Agilulfe, Padoue fut livrée aux flammes, & renverſée de fond en comble : Crémone, Briſcello & d'autres Villes eſſuyèrent le même traitement, par la ſeule raiſon qu'elles obéiſſoient encore aux Empereurs leurs anciens Maîtres. Il ne reſta enfin à ces anciens Maîtres de l'Italie, que la campagne du Duché de Rome, l'exarcat de Ravenne, Naples & quelques Villes maritimes : encore ſe vengeoient-ils par de fréquentes incurſions, de l'impuiſſance où ils ſe trouvoient d'ajouter ces pays

à leurs conquêtes. Rome elle-même, Rome si long-tems maîtresse de l'Univers, ressentit leurs coups. Nous avons, sur la rétrogradation de sa fortune, une épigramme du sixiéme siécle, où cette rétrogradation est figurée par ce vers :

Roma, tibi subitò motibus ibit amor :

Vers qui ne présente aucun sens, mais qui a le mérite bizarre d'offrir les mêmes mots, en le prenant à l'envers.

Telle étoit la face de l'Italie dans la révolution qui y fixa les Lombards. L'état où l'avoient laissée les guerres civiles de César & de Pompée, état exagéré par Lucain, fut alors son véritable état. *Lib.* 11

Horrida Dumetis, multosque inarata per annos
Hesperia est, desuntque manus poscentibus arvis ;
Rarus & antiquis habitator in urbibus errat, &c.

Ainsi s'accomplissoit la prédiction de Céréalis dans Tacite : prédiction qui, pour le malheur de l'humani-

té, ſe vérifie encore de nos jours: *Pulſis Romanis, nihil aliud quàm bella omnium inter ſe gentium video.*

L'air de l'Italie & le commerce avec les reſtes du peuple conquis, adoucirent enfin la férocité du peuple conquérant. Le calme & la paix s'établiſſoient au centre du nouveau Royaume d'Italie, & les plus grands maux de la guerre ne tomboient que ſur les frontières. Les mœurs produiſirent de bonnes loix; une exacte police gouvernoit les villes; enfin la ſûreté publique s'établit au point, que le voyageur débarraſſé de toutes défiances & de toutes précautions, pouvoit porter ſà bourſe à la main. Les anciens & les nouveaux habitans de la Lombardie étoient d'abord ſéparés par l'Arianiſme que profeſſoient les Lombards, & par l'inégalité dans l'impoſition des tributs: la converſion des Lombards & l'aſſiette égale des impôts ne mettant plus de différence entre les Etrangers & les Naturels, ils ne formèrent plus qu'un peuple & qu'un Etat.

La conquête de ce Royaume par les

les François, y affermit le calme & la tranquillité, y favorisa la population, & y apporta tous les biens qui suivent la paix. Cet heureux État se soutint tant que la race de Charlemagne régna sur la Lombardie. La mort de Charles le Gras, les prétentions armées de Guy & de Bérenger y ramenèrent le trouble, & en la déchirant, l'ouvrirent aux incursions des Hongrois, qui la dévastèrent impunément pendant plusieurs années. Ces maux durèrent jusqu'à Othon le Grand : le premier des Allemands qui ait joint la Couronne de Lombardie à la Couronne Impériale.

Pour évaluer les pertes de l'humanité sous toutes ces révolutions, examinons quel étoit alors en Italie l'état de la population.

Les campagnes avoient peu d'habitans, les montagnes & une partie des plaines étant alors couvertes de forêts. Les Lombards appelloient tout bois *Wald* : mot que les Italiens exprimoient dans les actes, par ceux de *Gayum*, *Gazium*, *Gagium*, *Waldum*, *Gualdum*. L'Ughelli nous

présente un acte de 774, par lequel Arrichis, Prince de Bénévent, donne à l'abbaye de Sainte Sophie, l'église ou paroisse de S. Pierre, située *in Gayo* . . . . L'église de S. Abundus, aussi située *in Gayo* . . ; & dans un autre bois ou *Gayo*, une étendue de deux milles de terrein sur un mille de largeur. Dans un diplome de Charlemagne, conservé par le même compilateur, ce Prince donne à l'église de Regio *Gayum nostrum quod in Luciariâ conjacet, & nunc noviter excolitur.* Les Lombards avoient aussi apporté en Italie les mots de *Foresta* & de *Brolium*, ou *Broïlum*, qu'ils employoient dans la même signification : si *Brolium* ne signifioit pas déterminément ce que nous appellons aujourd'hui *Parc*. Dans un de ses Capitulaires de 800, Charlemagne dit, *Lucos nostros, quos Brogilos vulgus appellat.* Le François employoit autrefois dans la même signification, les mots de *Gaye*, de *Breüil* & de *Brosse* : il n'a retenu que celui de *Forêt*.

Nous avons le titre de donation faite en 752, par le Roi Astolphe à

Lopecin, Evêque de Modène, d'une piéce de cinq cens arpens de bois, *ſylva jugis numero quingentis*, tenant de trois côtés aux bois du Domaine royal, *Gayo noſtro*, & du quatriéme à la rivière *Scultenna*, aujourd'hui le Panaro. Ce bois du Domaine des Rois Lombards, avoit laiſſé ſon nom à une terre conſidérable, qui fit depuis partie du Domaine de la ville de Modène. En effet, par décret du peuple de Modène, de l'an 1255, il fut ordonné que pluſieurs terres, dont une porte le nom de *Gazio*, ſeroient eſtimées & améliorées. Le bois actuel de Nonantola faiſoit ſans doute partie de l'ancien *Gayum* royal.

Que ces forêts fuſſent très-anciennes, nous le pouvons inférer d'un paſſage de Sidonius Apollinaris, qui, parlant du Lambro, de l'Adda, de l'Adige, du Mincio, & d'autres rivières de la Lombardie où il avoit voyagé, dit que les bords de ces rivières étoient couverts de forêts de chêne & d'érable, *quernis, acerniſque nemoribus paſſim veſtiebantur*: *Ep. 5. L. 1.*

forêts dont il n'exiſte pas aujourd'hui le moindre veſtige.

Aux bois qui couvroient une partie de l'Italie, joignons les marécages inhabitables qui environnoient les lits de la plûpart des rivières, & les lagunes & bas-fonds où ſe perdoient le Pô & l'Adige. Ces lagunes, ces marécages offrent aujourd'hui de fertiles & riantes campagnes, qui doivent leur exiſtence aux travaux entrepris & exécutés pour réduire & contenir dans leur lit ces fleuves & ces rivières. Si l'antiquité nous eût laiſſé des cartes exactes de tous ces lieux, en les conférant avec leur état actuel, il en réſulteroit une évaluation exacte du produit de ces travaux.

Vitr. L. 1. *cap.* 14. *Strab. L.* 5. Nous verrions que, ſous l'empire Romain, l'*Emilia*, la *Flaminia* & tout le pays Vénitien n'étoient qu'un aſſemblage de terreins noyés, incultes & inhabités. Telles étoient, au tems de Vitruve, de Strabon & d'Hérodien, ces fertiles contrées que nous voyons aujourd'hui entre Aquilée, Altino & Ravenne. Strabon ajoute que Breſſe, Mantoue,

Régio & Come étoient au milieu de marais ; & que toutes les villes du pays Vénitien ou étoient entiérement environnées par la mer, comme Venise l'est maintenant ; ou que, baignées d'un côté par la mer, elles avoient de l'autre des lagunes, qui, dans le siécle d'Hérodien, étoient encore navigables d'Altino à Ravenne ; & qu'ainsi tout le pays intermédiaire, dont Ferrare, qui n'existoit pas alors, & son fertile territoire, font aujourd'hui partie, n'étoit habité que par des grenouilles.

Ces animaux avoient à Ravenne un droit de bourgeoisie, assuré & confirmé par le témoignage de Martial, qui dit :

Meliùsque Ranæ garriunt Ravennates.

Par Silius Italicus, qui, en ces deux vers, trace la situation de Ravenne :

Quâque gravi remo limosis segniter undis Lib. 1. Ep. 8.
Lenta paludosæ proscindunt stagna Ravennæ :

Enfin, par Sidonius Apollinaris, qui, badinant avec Candidianus, son ami, nouvellement débarqué en

cette ville, lui dit : *Te municipalium ranarum loquax turba circumſilit ..... Vide qualis ſit civitas quæ faciliùs territorium poteſt habere, quàm terram.* Des alluvions périodiques ont inſenſiblement donné à cette ville ce qui lui manquoit alors. Une lieue d'un terrein très-gras & très-fertile, la ſépare aujourd'hui de la mer qui la baignoit autrefois.

Dans le voiſinage de Ravenne, Claſſe, ville importante du tems des Romains, qui y tenoient leur flotte pour la garde de la mer Adriatique, eſt aujourd'hui éloignée de deux lieues de la mer, qui formoit ſon port à l'embouchure du Savio, que cet attériſſement a dérouté.

V. Galbæ Epiſt. ad Cic. inter famil. L. 10 *& Appianus. Bel. civil. L.* 3.

Dans les mêmes tems, Bologne & Modène ſouffroient de très-grandes incommodités des eaux ſtagnantes qui couvroient une partie de leur territoire ; le reſte de ce territoire étoit couvert de bois : ce qui rendoit doublement dangereuſe la communication de ces deux villes.

Suivons en particulier l'état de Modène. Dans une lettre écrite vers l'an 388, S. Ambroiſe imitant le

passage célébre de la lettre de Sulp. à Cic. disoit à Faustinus : *De Bononiensi veniens urbe, à tergo Claternam, ipsam Bononiam, Mutinam, Regium derelinquebas : in dextrâ erat Brixillum, à fronte occurrebat Placentia, &c. Te igitur tot semirutarum urbium cadavera, terrarumque sub eodem conspectu exposita funera non admonent, &c.*

Tel étoit l'état de l'Italie, depuis la translation de l'Empire à Constantinople. L'invasion subséquente des Lombards, & leurs guerres continuelles avec les Grecs, guerres dont tous les pays voisins de l'Exarcat étoient le théâtre, ne dûrent pas améliorer l'état de ces pays désolés. Modène alors frontière des Lombards, fut enfin détruite & abandonnée ; & le reste de ses malheureux habitans passa à *Città-Nuova*, que le Roi Luitprand venoit de bâtir à quelque distance. Ils étoient chassés par les rivières qui arrosent le territoire de Modène, & qui, abandonnées à elles-mêmes, depuis que les malheurs des tems avoient fait abandonner l'entretien des ouvrages qui les contenoient dans leurs

lits, ravageoient impunément la campagne, ſe répandoient dans la ville, & s'en rendirent tellement maîtreſſes, que le ſol en fut élevé de pluſieurs braſſes, par les ſables, les gravois & les pierres détachées de l'Apennin qu'y dépoſoit chaque inondation.

Les plus anciennes chartes de donations, de ventes de baux & d'emphithéoſes des biens de ce territoire, ne nous y montrent que des bois, des marais, des étangs, *piſcaria*, & des lacs (*a*). A ces lumières, on peut ajouter celles qu'a raſſemblées ſur le même objet le Comte Sylveſtri *de' Nobili* de Rovigo, dans la deſcription *delle paludi Adriache*, qu'il a donnée au public.

Tous ces bas-fonds & marécages ſe rempliſſant ainſi peu à peu, & par le limon que dépoſoit la mer dans ceux où elle communiquoit, & par les corps étrangers qu'y rouloient les rivières, on voyoit des iſles for-

(*a*) Le Muratori cite une douzaine de ces chartes, dont il rapporte les termes.

tir du milieu des lagunes & des marais : isles où les habitans étoient attirés par la fécondité du sol, par la commodité de la pêche, & par la sûreté qu'elles offroient contre les incursions des brigands qui infestoient la mer & la terre : les premières habitations formées dans ces isles, étoient de pauvres chaumières couvertes de paille.

Ainsi furent long-tems couvertes les maisons que la magnificence des siécles postérieurs a remplacées par des palais. Dans ces siécles de calamité, on couvroit rarement les maisons de tuiles; appellées dans les vieux titres, *Coppi*. *Coppata domus* signifioit simplement une maison couverte de tuiles, & non, comme l'a pensé du Cange, une maison dont le toît étoit terminé en forme de coupole.

Parmi les monumens de la Basilique Ambrosienne, recueillis par le Puricelli, on en trouve un de l'an 1201, relatif à une loge, *lobia*, ou portique public régnant sur la place même de cette Basilique, & qui n'étoit couvert que de paille. De-là ces

fréquens incendies, qui, dans les onziéme & douziéme siécles, détruisoient en peu d'heures les plus grandes villes. Milan, Plaisance, Bologne, Modène, essuyèrent successivement cette calamité. Dans une chronique de Padoue, insérée parmi les *Scriptores rerum Italicarum*, on lit qu'en 1174 un incendie consuma dans cette ville 2614 maisons, qui *n'étoient alors bâties que de bois, & couvertes que de paille.* Dans les siécles plus reculés, on trouve des maisons entiérement bâties de paille. Guy, Evêque de Modène, donna à cens, en 963, une maison ainsi bâtie, *casa palliaricia.* En 1105, Milan, depuis si superbe en édifices, fut presqu'entiérement réduit en cendres. Sur ce terrible incendie, *Galvano Fiamma* observe : » Que les maisons de Milan » n'étoient alors ni soutenues, ni » séparées par des murs, mais simplement par des claies & des paillassons, *ex cratibus & paleis*; d'où » il arrivoit que le plus leger incendie se communiquoit en un instant » à toute la ville : ce qui occasionna » un Réglement, par lequel il étoit

Manip. Flor. c. 156.

» défendu d'allumer du feu dans au-
» cune maiſon, *ſlante vento* «. Peut-être faut-il réduire cette deſcription de la totalité de Milan, qu'elle embraſſe, à la plus grande partie de cette ville.

A meſure que l'Italie croiſſoit en richeſſes, les toîts de paille, indices & monumens de ſon ancienne pauvreté, étoient remplacés par des tuiles. C'eſt ce qu'ordonne le Statut de Ferrare de 1288, avec amende de vingt ſols contre les contrevenans.

Revenons aux nouvelles iſles, qui inſenſiblement, & de près en près, ont formé les territoires d'Altino, de Ravenne, &c. Les attériſſemens qui formèrent leur première liaiſon, étoient appellés *dorſi* ou *doſſi*, *poleſini*, *corregii* ou *corregie*, de la reſſemblance ſans doute de leur forme longue & étroite avec des couroies. En 871, l'Empereur Louis II. confirma en faveur de l'Evêque de Reggio, la donation de l'iſle Suzaria avec ſes dépendances, *quæ ab hominibus Pagi vocantur Pullicini*. Aux termes du Statut de Ferrare ci-deſſus

cité, entre les ſoins que s'impoſoit le Podeſtat, il s'obligeoit, par ſerment, à veiller avec une attention particulière, *quòd pollicini diviſi aggerentur ita quòd per ipſos aggeres quilibet eques & pedes liberè poſſit ire.* Le terme de *corregio* ou *corrigia*, dans le ſens dont il s'agit, étoit fort ancien en Italie. Il eſt défini dans les *Scriptores rei agrariæ : mons qui in medio uſquè ad jugalem permittit ;* & ce mot devint le nom de la plûpart des villages bâtis ſur ces crêtes abandonnées par les eaux. Dans un Acte de Garſendonius, Evêque de Mantoue. de l'an 1180, on trouve parmi pluſieurs lieux qui y ſont déſignés, *Corrigium Gaminetæ, Corrigium Trebatii, Corrigium de Languſculo . . . ſcela dividens unum corrigium ab alio. Flumen Arconinæ & lacus Taurus dividit alia corrigia.* Parmi les poſſeſſions données en 999, par Sainte Adelaïde ayeule de l'Empereur Othon III. au Monaſtère de S. Sauveur de Pavie, nous trouvons *Corrigia in Tengola, Dorſum fraxanariæ, Corrigia Boniverti.* On trouve d'autres *corrigia* dans le teſtament du Marquis Almeric, de

l'an 948. Enfin il y a toute apparence que la ville de *Corregio*, patrie du fameux Corrége, & qui, après avoir long-tems eu ses Seigneurs particuliers, fait aujourd'hui partie des possessions de la maison d'Est, doit son nom aux lagunes de terrein desséché, sur lesquelles furent bâties ses premières maisons.

Sous le régne de Frédéric I. tout le territoire de Ferrare étoit coupé, & pour la plus grande partie formé de marais impraticables. Radevicus, dans l'histoire de cet Empereur, rapporte, sous l'an 1158, que ses forces pénétrèrent jusqu'aux murs de Ferrare : » événement, ajoute » l'Historien, qui parut incroyable; » les marais dans lesquels refluent les » eaux du Pô, formant à cette ville » une fortification inexpugnable, » d'où elle insulte à ses voisins, & » rit de leurs menaces «. Ces marais ont disparu, & le terrein fertile qui les remplace, est une espéce de création que Ferrare doit aux travaux entrepris & exécutés par les ordres & sous les yeux de ses Souverains de la maison d'Est.

Les terreins qui, dans le reste de l'Italie, ont ainsi remplacé les lagunes, les marais & les marécages, en changeant la face du pays, y ont changé la nature du sol & des productions. Modène, par exemple, qui, du tems de Strabon, donnoit la meilleure laine qui fût alors connue, a perdu cet avantage, qui a été remplacé par des avantages d'une autre espéce. Les fouilles que la nécessité oblige de tems en tems de faire dans l'enceinte de la nouvelle ville, découvrent des monumens du prodigieux exhaussement de son sol actuel au-dessus de l'ancien, dans les ruines que ces fouilles rencontrent à une très-grande profondeur.

L'art aida la nature dans la création de ces nouveaux terreins, depuis que la paix, en multipliant les hommes, eut augmenté la consommation, les besoins, les travaux & la valeur des fonds. L'époque des plus grands efforts en ce genre, est aussi l'époque de la grandeur, de l'opulence & de la puissance qu'acquirent les villes d'Italie érigées en Républiques. Les défrichemens fu-

rent bientôt pouſſés avec autant d'ardeur que les deſſéchemens. Une charte de la Comteſſe Mathilde, de l'an 1112, fait mention d'un terrein dans le Ferrarois, *quod nunc extirpatur, & ex parte extirpatum eſt*; plus, d'un *Runchus de Joanne Anaſtaſii*. *Runchus*, dérivé de l'ancien mot latin *runcare*, eſt ce qu'en vieux françois on appelloit un *eſſart*, c'eſt-à-dire, un bois ou une partie de forêt nouvellement eſſerté. La Comteſſe Mathilde tenoit à cens & rente de l'Abbaye de Nonantula, une vaſte forêt qui couvroit tout le territoire de Nogara. Après la mort de cette Princeſſe, le peuple de Véronne y fit mettre la coignée, pour la réduire en culture. Innocent II. dans un Bref de 1136, ſe plaignoit amèrement de cette entrepriſe, qu'il exprime en ces termes adreſſés au peuple de Véronne : *Quòd Nogarienſem ſylvam extirpaveritis, eamque veſtris uſibus excolatis*. Dans le contrat d'accenſiſſement d'une forêt donnée à eſſerter dans le Ferrarois, en 1113, le preneur dit : *Terram autem illam quam runcabo, frui debeo per annos tres*,

posteà reddam terroticum; c'eſt-à-dire; que la jouiſſance de trois années ſans charge, compenſoit les frais du défrichement.

Dans un titre rapporté en la première partie des antiquités de la maiſon d'Eſt, on rencontre les termes de *Xamplis* & *Zamplis*, ſynonyme à *Ronchus*. En effet, on trouve dans du Cange, *terra exemplata, exemplatio, exemplum*, d'où *xemplum* ne diffère que d'une lettre. Ces mots avoient ſans doute leur ſource dans l'*ampliare* ou *exampliare* des Latins; & de-là ſera auſſi né le *ſcempio* Italien. On appelloit auſſi *novales*, les terres nouvellement réduites en culture: mais *ronchus* étoit le mot le plus généralement uſité en ce ſens, & il a donné le nom à une infinité de lieux répandus en Italie, ſous la dénomination de *ronco, ronco vetere, ronchi, roncaglio, roncaglia, ronca*. Aucun de ces lieux n'eſt auſſi célèbre dans les vieux monumens, que la *Roncaglia* de Plaiſance. C'étoit un vaſte champ ſans arbres, ſitué ſur les bords du Pô, & deſtiné aux aſſemblées des Princes & Barons d'Italie,

Les Empereurs Allemands y tenoient cour plénière, lorſqu'ils venoient prendre la couronne de Lombardie.

L'augmentation de la population qui obligea à eſſerter & à défricher, eut ſa principale cauſe dans les exorbitantes libéralités des Souverains envers les Egliſes & leurs Courtiſans. Les terres, les villages, les châteaux, les droits même régaliens prodigués à tous ceux qui les demandoient, formèrent un peuple de petits Souverains. Chacun de ces nouveaux Souverains, cantonné dans ſon petit Royaume, travailloit à améliorer ſes poſſeſſions, à ſe fortifier, à attirer, à retenir & à fixer des habitans qui leur formaſſent une cour & des ſujets. Ces arrangemens ſe faiſoient aux dépens du territoire des villes, qui, fortifiées à leur tour par les reſſources que la population tire de l'agriculture & du commerce, levèrent la tête dans le onziéme ſiécle, & réduiſirent tous les petits Potentats de leur voiſinage à ſe ſoumettre à leurs loix, à tenir maiſon dans leur enceinte, & à parta-

ger les honneurs & toutes les charges de la Bourgeoisie.

Extrait de la quinziéme Dissertation de Muratori.

Alors fut éteinte en Italie la servitude qui y avoit si long-tems régné. Sous la domination des Romains, tout son territoire étoit partagé en domaines immenses, industriés par des troupes d'esclaves qui suivoient ces domaines dans les différentes mains où ils passoient successivement. L'invasion des Barbares, en rompant les fers de la plûpart de ces esclaves, fit ce que n'avoit pu faire la Religion Chrétienne. Leurs Maîtres, ménacés eux-mêmes de l'esclavage, les affranchissoient. D'autres y pourvoyoient, en prenant parti parmi les Barbares, qui ne connoissoient de droit de servitude, que sur les esclaves qu'ils faisoient eux-mêmes. Cependant on trouve encore beaucoup d'esclaves en Italie, sous la domination des Lombards & des François. Ils faisoient une partie considérable des biens de l'Eglise même : on voit, par plusieurs Actes, que les Abbés & les Evêques les donnoient à cens à des Séculiers, sous lesquels leur con-

dition étoit adoucie par l'eſpérance de l'affranchiſſement que l'on ne voit point que l'Egliſe accordât; par la raiſon ſans doute que ces miſérables ſuivoient la condition des biens immeubles. Et ce fait & la facilité des Séculiers pour accorder les affranchiſſemens, s'établiſſent par une loi de Pepin, qui ſtatue que, dans le cas où un père affranchiroit tous ſes eſclaves par ſon teſtament, la fille & héritiere pourroit en revendiquer & en réſerver le tiers. Les affranchiſſemens étoient encore facilités par la multiplicité des formes ſous leſquelles les loix les permettoient. Les petites Souverainetés érigées dans les dixiéme & onziéme ſiécles, furent comme autant de ſignaux qui appellèrent à la liberté les hommes qui gémiſſoient encore dans la ſervitude. Les petits Potentats ſouvent en guerre entr'eux, les villes toujours armées l'une contre l'autre, affranchirent les eſclaves de leur territoire, en les armant; & la proximité de toutes ces Puiſſances belligérantes, donnoit aux eſclaves que leurs Maîtres

vouloient retenir dans la ſervitude ; des moyens auſſi prompts que sûrs d'acquérir la liberté. En un mot, les châteaux fortifiés dont ſe couvrit l'Italie, furent aux eſclaves qui y étoient encore répandus, ce que fut autrefois pour les eſclaves du *Latium*, l'aſyle ouvert par Romulus. L'incorporation de ces eſclaves à la bourgeoiſie des bourgs & des villes, doit être comptée parmi les premières cauſes de l'accroiſſement prodigieux de la population en Italie.

Les villes ne pouvant plus ſuffire au nombre de leurs habitans, étendirent leur enceinte. Ainſi s'aggrandirent Naples, Milan, Florence, Pavie, Veronne, Padoue, Crémone, Bologne, Ferrare, &c. qui, deux ſiécles auparavant, étoient des déſerts. Il n'eſt aujourd'hui perſonne dans ces villes, pour peu qu'il ſoit au fait des antiquités de ſa patrie, qui ne montre aux Etrangers les aggrandiſſemens ſucceſſifs de leur enceinte, & dans cette enceinte, quantité d'égliſes anciennement bâties hors des murs.

De ſages réglemens pourvoyoient

en même tems aux habitations qu'éxigeoit la multiplication du peuple des campagnes. Le plus ancien Statut de la ville de Modène » enjoint » à tous ceux qui avoient entre cette » ville & Città-Nova, des possef- » sions *ad minùs octo buculcarum*, d'y » bâtir une maison, qu'ils habite- » roient ou feroient habiter «. Pour faciliter l'exploitation de ces possessions, le même Statut avoit établi un Corps d'Experts, *Æstimatores*, sur l'estimation desquels le propriétaire d'un fond considérable de terrein, s'approprioit, en payant, les petites piéces de terre enclavées dans ses héritages.

Si nous ramenons nos regards sur l'état actuel de l'Italie, nous verrons à quel point la population y est actuellement diminuée: ensorte qu'excepté Livourne, & quelques villes qui jouissent encore de la présence de leur Souverain, l'Italie, dans le sein de la paix, est menacée de revenir à l'état où l'avoient réduite les vieilles guerres dont j'ai parlé. La chûte de ses manufactures & de son commerce, dont d'autres Nations

ſont en poſſeſſion, la domination étrangère à laquelle elle eſt ſoumiſe en grande partie, voilà les cauſes capitales de ſon dépeuplement. Sa population actuelle eſt néanmoins, au dire des Italien, de 20000000 d'ames, dont ils donnent à Veniſe 4 millions, au Milanez, 240000, au Piémont, 2 millions, & aux Etats du Pape, ſuivant le dénombrement fait ſous les yeux du Cardinal Valenti, 1100000 ſeulement.

Le luxe étant aux Etats floriſſans & aux Nations opulentes, ce que la rouille eſt aux métaux, examinons comment & juſqu'à quel point il s'établit en Italie dans les ſiécles du moyen âge. Cet objet n'eſt point échappé aux recherches du Muratori, qui lui a conſacré une partie de ſa vingt-troiſiéme Diſſertation, que je vais préſenter par extrait.

On imagine aiſément quel fut à cet égard l'état de l'Italie, dans les ſiécles qui précédèrent le renouvellement de ſa ſplendeur. Au milieu de villes & de campagnes converties en déſerts, ſes malheureux habitans échappés à la peſte, à la fa-

mine & au fer des Barbares, ayant à peine de quoi fournir aux besoins de première nécessité, se trouvoient encore sans ressource, par la cessation totale du commerce. La politique leur interdisoit d'ailleurs toute ostentation qui pût irriter l'avidité d'un conquérant farouche.

Ricobaldo, qui vivoit & écrivoit dans le treiziéme siécle, a terminé son histoire de Ferrare, par un tableau des moeurs des Italiens, ou au moins des Ferrarois ses compatriotes. » Sous Frédéric II. dit cet Historien, les moeurs, les usages, la » façon de vivre étoient très-éloi- » gnés de toute apparence de luxe. » Les hommes portoient sur un bon- » net qu'ils appelloient *majata*, une » espéce de mitre qui avoit des écail- » les de fer pour tout ornement. Le » mari & la femme mangeoient au » même plat, sans assiettes, dont l'usa- » ge étoit encore ignoré. Un ou deux » gobelets suffisoient pour toute une » maison. Ils soupoient à la lumière » d'une lampe, l'usage des chandel- » les & des bougies n'étant pas con- » nu. Les hommes portoient des

» manteaux de peaux ſans doublure ; » ou d'une laine groſſière ſans fourrure : leur bonnet étoit de la même étoffe, ainſi que les habits des femmes, même des nouvelles mariées : on ne voyoit point, ou très-peu d'or & d'argent dans tous les ajuſtemens. Quant à la table, le peuple ne mangeoit de la viande fraîche, que trois fois la ſemaine : il vivoit, à dîner, d'herbes cuites avec cette viande que l'on mangeoit froide à ſouper. Il n'y avoit que les plus riches qui bûſſent du vin en été. On ne tenoit en réſerve dans les celliers & dans les greniers, que le plus étroit néceſſaire. Les dots des femmes étoient proportionnées au peu de dépenſe que coûtoit leur entretien. L'habillement des filles conſiſtoit en une eſpéce de tunique d'étoffe groſſière, qu'elles appelloient *ſoutanne*, & en un grand voile de lin, appellé *xocca*. Les ajuſtemens de tête, même pour les mariées, ſe réduiſoient à quelques larges rubans qui leur ceignoient les temples, &, en retombant, » accompagnoient

» accompagnoient les joues. Les » hommes ne brilloient que par le » choix des armes & des chevaux. » La première Noblesse se distinguoit par les tours dont elle fortifioit ses maisons ; & ces tours annonçoient de loin les villes où il » y avoit le plus de Noblesse. On » étoit alors opulent avec une très-» petite somme d'argent «.

Ricobaldo se taît sur les mœurs du Clergé, qui, antérieurement aux tems que cet Historien avoit en vûe, étoit fort éloigné de la parcimonie des séculiers : au moins, à en juger par les reproches amers de S. Pierre Damien. Mais le Clergé étoit riche : la Religion avoit veillé sur ses biens, lors de la conquête des Lombards ; & la représentation à laquelle il étoit obligé, ne se pouvoit soutenir que par un air de luxe & de faste. D'ailleurs, ce luxe & ce faste ne faisoient peut-être sensation que par comparaison avec la misère du peuple. Quoi qu'il en soit, S. Pierre Damien disoit des Cardinaux & des Evêques de son siécle : » Ils courent après les » richesses, afin que leurs tables soient Opusc. 31. Cap. 6.

» couvertes de pyramides de vian-
» des relevées par toutes les épices
» de l'Inde, afin que mille ſortes de
» vins brillent dans les criſtaux les
» plus précieux, afin que, par-tout
» où ils arrivent, un lit brillant &
» ſomptueux les attende. Que dirai-
» je des baldaquins, des tapiſſeries,
» des tapis qui couvrent & rempliſ-
» ſent leurs appartemens? ... Telle
» eſt aujourd'hui la ſobrieté, la ſim-
» plicité qui devroient annoncer les
» Miniſtres du Seigneur... La pour-
» pre que vêtent les Rois, eſt d'une
» couleur trop uniforme & trop plat-
» te : on n'employe plus même pour
» les lits, que des étoffes bigarrées
» des couleurs les plus vives & les
» plus tranchantes. Les fourrures du
» pays ſont trop communes, les
» peaux d'agneau ſont trop viles:
» on leur préfere les hermines, les
» zibelines, les martres, ſans autre
» raiſon que leur exceſſive cherté.
» Je m'arrête au milieu du détail de
» vanités & ridicules & dignes de
» larmes : je ne me ſens pas aſſez de
» courage pour parcourir des yeux
» ces mîtres plus riches que des tia-

» res, ces chevaux tels qu'à peine » en trouveroit-on de pareils dans » les écuries Impériales, ces anneaux » chargés de pierres énormes, ces » houlettes paſtorales enſevelies ſous » l'or & les pierreries : je n'ai jamais » rien vu à Rome qui ſurpaſſât en » ce dernier genre, la magnificence » des Evêques d'Aſcoli & de Trani.

Le luxe des plus grands Seigneurs ne brilloit que dans des pompes paſſagères : aux nôces, par exemple, de leurs enfans, ou lorſqu'ils les armoient Chevaliers. Pour fournir à ces dépenſes extraordinaires, l'uſage avoit établi une contribution ſur les vaſſaux & ſur les ſujets. C'eſt d'après cette obſervation, qu'il faut apprécier la magnificence des nôces du père de la Comteſſe Mathilde, dont le Moine Doniſon nous a laiſſé un ample détail dans le premier Livre de ſon Poëme ſur la vie de la Comteſſe. D'ailleurs, l'imagination du Poëte eſt ſans doute entrée pour quelque choſe dans les apprêts & dans la dépenſe de cette fête.

Ainſi, de ces ſomptuoſités inſtantanées, on ne peut rien conclure

contre le tableau tracé par Ricobaldo. N'oublions pas cependant les reproches qu'un François faisoit aux Italiens sur leur goût pour la bonne chère; & cela dans le Poëme composé vers le commencement du dixiéme siécle, en l'honneur de l'Empereur Béranger :

Quid inertia bello
Pectora, Ubertus ait, duris pretenditis armis,
O Itali ! potiùs vobis sacra pocula cordi,
Sæpiùs & stomachum nitidis laxare saginis.

Mais nous cherchons une bonne chère érudite, une chère assaisonnée par le luxe; & ce passage ne nous offre que la bonne chère des Héros d'Homere.

Nous trouvons la première, dans la description que Jean de Salisburi nous a laissée d'un souper où il fut invité chez un riche Négociant de la Pouille. « Ce souper, dit-il, fut » poussé très-avant dans la nuit; & » comme si la Sicile, la Calabre, la » Pouille & la Campanie n'eussent » pu fournir de mets assez délicats, » on nous y servit toutes les frian» dises, *delicias*, de Constantino-

» ple, de Babilone, d'Alexandrie, » de Tripoli, &c. Si vous voulez » des détails ſur l'abondance, ſur la » propreté, ſur la ponctualité du » ſervice & ſur la politeſſe aiſée du » Maître de la maiſon, le Tréſorier » de Cantorbery qui étoit avec moi » de ce ſouper, pourra vous les don- » ner «. Un Négociant de Cadix pourroit aujourd'hui donner un pareil ſouper; & l'on concluroit mal, ſi l'on en concluoit que l'Eſpagne eſt aujourd'hui un pays de bonne chère.

Le douziéme ſiécle où vivoit Jean de Saliſburi, nous offre un monument encore plus ſingulier en ce genre. Les Chanoines de S. Ambroiſe de Milan alloient, à certains jours marqués, dîner avec l'Abbé & les Moines, qui partageoient avec eux la deſſerte de la Baſilique Ambroſienne. L'Abbé ayant voulu les réduire dans ces repas à la pitance de la Communauté, ils lui intentèrent procès, & conclurent contre lui à ce qu'il leur fît ſervir neuf différentes ſortes de mets à trois ſervices. Au premier, des poulets froids,

gambas de vino, du porc froid : au ſecond, des poulets farcis, du bœuf avec une ſauce à la poivrade, & des tourtes en viandes : au troiſiéme, des poulets rotis, des rognons à la baſilique & des cochons de lait farcis. Le document de cette ſingulière conteſtation qui ſe trouve parmi les monumens de la Baſilique Ambroſienne, recueillis par le Puricelli, ne prouve rien contre la mauvaiſe chère que faiſoient encore les ſéculiers dans le ſiécle ſuivant.

Pag. 702.

Si l'on veut trouver dans le peuple un luxe continué & ſoutenu au milieu des malheurs & des déſaſtres des ſiécles dont il s'agit, c'eſt à Rome qu'il faut le chercher. Cette ville ne s'étoit reſſentie que par contre-coup de l'irruption des Oſtrogots & des Lombards. Tant que les Papes avoient réſidé à Rome, leur Cour, ſes richeſſes & ſa dépenſe y répandoient l'argent ſi rare ailleurs ; enfin alors comme aujourd'hui, les Romains avoient un goût décidé pour la repréſentation : ils ſacrifioient tout à ce goût qui régnoit & régne encore juſques dans la populace. Dès

l'an 1108, Paſcal II. dans le Concile de Bénévent, avoit interdit aux Eccléſiaſtiques l'uſage des habits ſéculiers : *veſtimenta ſecularia & precioſa.* Tout ce que le luxe Romain avoit de plus précieux, fut déployé au paſſage de l'infortuné Conradin, lorſqu'en 1268 ce Prince alloit à ſa malheureuſe expédition de Naples. » Les rues par-où il paſſa, étoient » traverſées par des cordes chargées » de ceintures, eſcarcelles, gands, » mitaines, bracelets, bagues, col» liers, aiguilles à cheveux, cor» cets, mantelets, manteaux, cour» tepointes & rideaux de lit : l'éclat » des plus riches étoffes, des plus » précieuſes couleurs, des plus bel» les broderies, de fourrures de tou» te eſpéce, étoit relevé par celui » de l'or, des pierreries & des perles » dont brilloient tous ces riches » joyaux.. Saba Maleſpina, Hiſtorien contemporain, nous donne cet étalage pour une choſe *magnam & auditu mirabilem, una coſa ſtupenda.* *Hiſt. Lib. 4.* Notre ſiécle, meilleur connoiſſeur en ce genre que Saba Maleſpina, en jugera peut-être autrement.

Naples fut la porte par laquelle le luxe entra vraiment en Italie. Des milliers de Provençaux & de François avoient ſuivi Charles d'Anjou à la conquête de ce royaume : ſa fortune attira à Naples de nouveaux eſſains d'aventuriers qui ſe ſoutenoient à la Cour, & y aſpiroient aux graces par un faſte & des dépenſes qui n'étoient ruineuſes que pour les Marchands. Une Cour leſte & brillante fut pour toute l'Italie un ſpectacle abſolument nouveau, & un exemple d'autant plus contagieux, que les Italiens commençoient alors à s'enrichir. Un Journal imprimé parmi les *Script. rerum Italic.* nous peint l'extaſe des Napolitains à la vûe des magnificences de l'entrée de Charles d'Anjou & de la Reine ſa femme. » La marche étoit ouverte par quatre » cens hommes d'armes François en » ſuperbe uniforme, tous caſqués, » avec aigrettes & panaches : ſuivoit » une compagnie de Friſons chargés des plus riches livrées ; marchoient enſuite ſoixante Seigneurs » François, avec de groſſes chaînes » d'or au col ; enfin paroiſſoit la

» Reine dans un carroſſe, *caretta*, » garni en-dedans & en-dehors de » velours bleu-céleſte, ſemé par- » tout de fleurs de lys d'or : *Tale che*, » ajoute l'Auteur du Journal, *à vita mia non vidi la più bella viſta.*

C'eſt le premier carroſſe que j'aye apperçu dans les monumens des ſiécles qui ont été l'objet de mes recherches. Frédéric II. arrivant à Padoue en 1239, toutes les Beautés dans leurs plus riches atours, avoient été au-devant de ce Prince : *Sedentes in phaleratis & ambulantibus palafredis.*

Rollandin. Cron. L. 4. ch. 9.

Avant que de ſuivre le luxe dans ſes progrès, rappellons la peinture des tems antérieurs que le Dante met dans la bouche de Caccia Guida, l'un de ſes ancêtres.

Parad. L. 10.

» J'ai vu, dit ce bon vieillard, » j'ai vu le tems où Florence avoit » la paix au-dedans & au-dehors. » Alors la pudeur & la frugalité te- » noient lieu aux femmes de ces » chaînes d'or, de ces couronnes, » de ces ceintures & de tous ces » affiquets qui attirent les regards, » en les détournant de celles qui les

» portent. La joie d'un père à qui il » naiſſoit une fille, n'étoit point » empoiſonnée par l'idée de la dot » déméſurée qu'il faudroit lui don- » ner; & ces idées funeſtes ne dimi- » nuoient point le nombre des naiſ- » ſances. J'ai vu les Chefs de Flo- » rence, j'ai vu Bellincion Berti pa- » roître dans les rues, avec une cein- » ture de cuir arrêtée par une agraffe » d'os, donnant le bras à ſa femme, » dont la toilette ſe faiſoit ſans mi- » roir. J'ai vu les Nerli, j'ai vu les » Vecchio couverts d'une peau avec » ſa laine pour doublure, & leurs » femmes occupées chez elles à cou- » dre & à filer «.

Nous avons l'échelle des progrès du luxe, dans les loix dont il fut l'objet. Au Concile tenu à Lyon en 1274, Grégoire X. défendit aux femmes de toute la Chrétienté les ajuſtemens & les dépenſes immodérées qu'ils entraînoient. Dans les Statuts que la République de Modene ſe donna en 1323, » il eſt dé- » fendu aux femmes-de-chambre, » aux ſuivantes & à toutes femmes » de petite condition, de porter des

» robes traînantes, & d'avoir ſur la
» tête des rubans de ſoie; & aux
» femmes de toutes conditions, de
» porter des robes dont la queue ait
» plus d'une braſſée de longueur,
» meſure de Modene, des colliers,
» des bracelets, des ceintures de la
» valeur de plus de cinquante ſols,
» & des garnitures de robes au-delà
» de la valeur de trois livres, avec
» amende contre tout Orfévre ou
» Tailleur qui ne ſe conformeroit
» pas à ce Réglement «.

Jean Villani, au treiziéme Livre de ſon Hiſtoire, parle, ſous l'an 1342, de l'empreſſement des jeunes Florentins pour ſubſtituer à la toge Romaine qui s'étoit conſervée juſqu'alors à Florence, l'habillement plus leſte, mais très-compliqué & très-incommode, dont les François de la ſuite du Duc d'Athenes avoient conſervé la mode : c'étoit une eſpéce d'habillement de Criſpin, que les Eſpagnols ont long-tems conſervé.

Un Manuſcrit anonyme du quatorziéme ſiécle, ſur quelques familles nobles & roturières de Padoue,

nous apprend que dans cette ville les enfans alloient la tête découverte jufqu'à l'âge de vingt ans : ufage que Milan a très-long-tems confervé, & que Loke a travaillé à établir en Angleterre. » A l'age de » vingt ans, continue le Manuf- » crit, ils prenoient les chapeaux de » Forli, ou des capuchons ou cha- » perons. Sur un habit découpé, dé- » chiqueté & très-étroit, ils por- » toient un large épitoge ou furtout. » Les étoffes qui entroient dans cet » habillement, coûtoient vingt fols » au moins la braffée. Un domefti- » que nombreux & bien tenu, de » bons chevaux, de belles armes » annonçoient les gens de bonne » maifon. A certaines fêtes, la jeune » Nobleffe réunie donnoit en com- » mun des fêtes à fes Maîtreffes, l'un » d'eux prêtant fa maifon pour ces » fêtes; chaque foupirant y accom- » pagnoit & fervoit fa belle : ces » fêtes étoient terminées par des » danfes & autres exercices du corps » (*haftiludia*). Les maifons de cam- » pagne des environs de Padoue » raffembloient des jeux & des di-

» vertiſſemens continuels. Les jours » de fête, toute la jeune Nobleſſe à » cheval, par troupes de deux ou » trois cens, s'exerçoit à des cour- » ſes ou à des tournois, d'où quel- » qu'un revenoit toujours bleſſé. » Delà, la campagne de Padoue fut « appellée la Marche ou Royaume » d'Amour «. Ainſi vivoit Padoue ſous cet Ezelin de *Romano*, que Veniſe dépouilla de ſes Etats, & que tous les Hiſtoriens Venitiens repréſentent comme le plus cruel de tous les tyrans anciens & modernes. Ils ont oublié de faire obſerver que ces jeux qu'il favoriſoit & animoit, faiſoient peut-être partie de ce que les Politiques appellent *arcana tyrannidis*. Les femmes abandonnées à leur diſcrétion, épuiſoient tous les expédiens pour varier les ajuſtemens, les multiplier & les rendre plus coûteux. Le Manuſcrit cité entre dans le détail de ce qu'elles imaginèrent en ce genre : les *falbalas* en font partie : au moins me ſemble-t-il les voir dans les *girones* & dans les *criſpata* du Manuſcrit. Il nous apprend encore qu'avant le regne d'Ezelin, la Bour-

geoiſie ne ſe mêloit point aux fêtes de la Nobleſſe, & qu'il étoit du droit public qu'en pareil cas, *juvenes filii Nobilium ſuper popularium maxillas quàm citiùs alapas apponerent.* Le luxe établi ſous Ezelin, en rapprochant & en confondant les conditions, fit taire ce droit.

V. Scriptores rerum Italic.

François Pepin, en ſa Chronique écrite vers l'année 1313, oppoſe au tableau des mœurs du ſiécle précédent, tracé par Ricobaldo, la peinture de celles du ſiécle où il écrivoit. „ Aujourd'hui, dit-il, tout ſemble „ conſpirer à la perte des mœurs & „ des biens. La ſomptuoſité a pris la „ place de l'ancienne parcimonie. „ Dans les habillemens, le prix énor„ me des étoffes le céde à celui de „ l'ajuſtemeut où l'on prodigue les „ perles, les plus précieux métaux, „ la ſoie & les fourrures achetées de „ l'Etranger. Le luxe s'eſt auſſi em„ paré de la table. Il nous apporte „ des vins des pays les plus éloignés; „ il préſide à une chère abondante „ & délicate; il érige enfin de vils „ Cuiſiniers en hommes importans. „ Aiguillon de l'avarice & de la cu-

„ pidité, il autoriſe & légitime l'u-
„ ſure, la violence, les baſſeſſes, la
„ fraude, la rapine, les troubles
„ dans l'État, l'abus de ſes Finan-
„ ces, & tout moyen de fournir aux
„ beſoins qu'il fait naître «. Pour terminer la peinture de ſon ſiécle, Pepin renvoye à celle que Seneque nous a laiſſée de tous les ſiécles où le luxe eſt en honneur : *Omne certamen ad turpia*, &c.

Si l'on veut prendre une connoiſſance exacte des moeurs de l'Italie dans le quatorziéme ſiécle, c'eſt-à-dire, dans le ſiécle de ſon opulence & de ſa ſplendeur, il faut conſulter le tableau que Jean Muſſo nous a laiſſé des moeurs de Plaiſance, ſa patrie. Je vais eſſayer de copier ce tableau, en ſuivant littéralement le Muſſo dans tous les détails où il eſt entré : on y retrouvera avec étonnement notre luxe & la plûpart des modes actuelles de France.

„ Les dépenſes des hommes &
„ des femmes & pour la table & pour
„ les habillemens, ſont aujourd'hui
„ à un point que nos ancêtres n'euſ-
„ ſent pu ni imaginer, ni prévoir.

„ Les habits des femmes, d'une lon-
„ gueur & d'une ampleur démesu-
„ rées, ſont de velours des plus ri-
„ ches couleurs, d'étoffes de ſoie,
„ de ſoie & or & de brocard d'or.
„ En laine, c'eſt la plus fine écar-
„ late, c'eſt le pourpre, c'eſt le gros
„ bleu; & l'étoffe qui entre dans
„ une robe, coûte depuis 25 juſqu'à
„ 70 florins ou ducats d'or: les man-
„ ches en ſont ſi longues, qu'elles
„ traînent ſouvent juſqu'à terre. leur
„ exceſſive largeur eſt toute rame-
„ née ſur la partie ſupérieure, qui eſt
„ ouverte pour donner paſſage à la
„ main. Ces robes ont des garnitu-
„ res, tantôt de cinq à ſix onces de
„ perles, à dix florins l'once, tantôt
„ de grands galons ou de larges den-
„ telles d'or, qui couvrent le collet
„ & l'extrémité des manches, & s'é-
„ tendent ſur de petits capuchons
„ ou chaperons que l'on peut rame-
„ ner ſur la tête. Ces robes ſont ar-
„ rêtées par des ceintures enrichies
„ d'argent doré ou de perles de la
„ valeur de 25 florins. Ajoutez à
„ l'ajuſtement, des bagues enrichies
„ de diverſes ſortes de pierreries de

„ 30 à 50 florins. Cet habillement
„ qui forme la grande parure, cou-
„ vre entiérement la gorge. D'au-
„ tres robes, sous le nom de Ciprien-
„ nes, ne sont pas si modestes. Ces
„ Ciprіennes très-amples par le bas,
„ embrassent étroitement la taille
„ par le haut : elles ont les mêmes
„ manches que les autres robes,
„ portent les mêmes garnitures, &
„ de plus ont, dans toute leur lon-
„ gueur, une garniture de boutons
„ en argent doré ou en perles. Ces
„ robes peu modestes découvrent
„ la gorge, qui semble faire effort
„ pour s'échapper des entraves qui
„ la resserrent. A l'immodestie près.
„ cet habillé est très-parant «.

Passons à la parure de tête. » Ce
„ sont des couronnes ou guirlandes
„ d'argent doré, d'or pur, ou de
„ perles, de la valeur de 70 florins
„ jusqu'à 100 : ce sont des *trézoles*,
„ de grosses perles de 100 à 125 flo-
„ rins : ce sont des *sagiottes* de 50 à
„ 100 florins. On appelle *tresoles*,
„ 300 grosses perles distribuées sur
„ trois fils. Ces ornemens répandus
„ parmi les tresses des cheveux, se

„ remplacent aujourd'hui par des
„ plaques taillées en forme de cœurs,
„ ſur leſquelles ces joyaux ſont
„ grouppés «.

N'oublions pas les mantelets, *mantellos ſive clamydes curtas*, & les patenôtres ou chapelets de corail & d'ambre. » Chaque femme a au moins
„ trois mantelets en bleu, en violet
„ & en camelot moiré, tous dou-
„ blés d'une pluche très-fine & très-
„ blanche, en ſoie ou cotton, en
„ hermine & menu vair, les uns
„ avec capuchon, les autres ſans ca-
„ puchon. Ces mantelets ont ſuc-
„ cédé aux mantes que portoient
„ nos mères. Ces mantes froncées
„ dans toute leur largeur, ouvertes
„ par-devant, & garnies juſqu'à la
„ ceinture de boutons d'argent doré
„ ou de perles, environnoient tout
„ le corps de la tête aux pieds. Cet
„ ajuſtement eſt aujourd'hui réſervé
„ aux veuves, qui le portent en brun
„ ſans or ni perles, & avec des bou-
„ tons de l'étoffe même de l'habit.
„ Leurs mantelets & capuchons ſont
„ doublés de la même pluche que
„ ceux des autres femmes.

» Nos jeunes gens portent auſſi
„ des cabans ou ſur-touts de drap &
„ quelquefois de velours, d'une am-
„ pleur démeſurée, allant juſqu'à
„ terre, doublés de belles fourrures
„ formées de peaux d'animaux do-
„ meſtiques ou ſauvages. Cette piéce
„ de l'habillement coûte de 20 à 30
„ florins. Ils ont auſſi des manteaux
„ & des mantelets, & des chaperons
„ de drap en double, ſur leſquels ils
„ portent des toques d'écarlate, tra-
„ vaillées à l'aiguille. Leur véritable
„ habit eſt large ou étroit, mais tou-
„ jours tellement court, qu'il dé-
„ couvre *medias nates & membrum &*
„ *genitalia*, couverts cependant par
„ des caleçons de toile de lin, &
„ par des grandes chauſſes d'étoffe
„ arrêtées en cinq endroits à une
„ camiſole de deſſous, ces caleçons
„ & ces chauſſes collant de manière
„ à ne rien cacher de la forme de
„ tout ce qu'ils couvrent. L'habit
„ qui a de petites baſques pardevant
„ & parderriere, eſt, ſuivant la ſai-
„ ſon, de velours, de camelot ou
„ de la plus fine toile de lin : le tout
„ brodé en argent ou en ſoie, &

„ quelquefois en perles. Les gens les
„ mieux faits ont ſur cet habit une
„ ceinture ou écharpe. Ce n'eſt qu'en
„ hyver que l'on porte générale-
„ ment le capuchon ou chaperon
„ très-petit, terminé en bec qui va
„ juſqu'à terre (*ita quod omnes viden-*
„ *tur eſſe in foza, tamen non ſunt in*
„ *foza*). (J'ignore ce que cela peut
„ ſignifier). La jambe eſt garnie de
„ petites bottines blanches à ſemel-
„ le, ſouvent terminées au bout du
„ pied par une pointe ou petit bec
„ rembourré & long de trois pou-
„ ces : ces becs ſont une nouvelle
„ mode. Enfin les jeunes gens ont,
„ ainſi que les femmes, des colliers
„ d'argent, d'argent doré, de perles
„ ou de corail. Ils ſe raſent la bar-
„ be; & leurs cheveux coupés juſ-
„ qu'à la moitié des oreilles, ſont
„ arrondis par derrière. Suivant leurs
„ facultés, ils ont un ou pluſieurs
„ chevaux, un ou pluſieurs valets.
„ Les gages des valets ſont de 12
„ florins d'or, & ceux des filles de
„ chambre, de 7 : on les nourrit, &
„ ils s'habillent.

» La table n'eſt ni moins brillante,

„ ni moins recherchée que les habits. Voici de quelle manière elle „ eſt ſervie, ſur-tout aux repas de „ cérémonie. Le ſervice commence „ par des confitures ſéches & du vin „ rouge & blanc. Suit un chapon „ ou deux & une groſſe piéce de „ viande, avec une ſauce aux amandes & au ſucre, relevée par de fines „ épices. Vient enſuite le rôti, compoſé, ſuivant la ſaiſon, de poulets, chapons, faiſans, perdrix, „ liévre, chevreuil, ſanglier, & de „ toutes viandes blanches & noires. „ Le rôti eſt relevé par des tourtes „ & pâtiſſeries glacées de ſucre, que „ ſuivent les fruits. On lave enſuite; „ & avant que la table ſoit levée, on „ boit, on mange des confitures, „ & l'on boit encore. Au lieu de „ tourtes, on ſert quelquefois des „ tartes compoſées d'œufs, fromage „ frais & lait, & glacées de ſucre. „ En hyver, on ſert des pâtés froids „ en volaille & gibier, en volaille „ & en veau, enfin en poiſſon. En „ été, ces pâtés ſont de volailles „ ſeules, ou de chevreau ou de veau „ mêlés avec la volaille. En carême,

„ le repas commence par le vin &
„ les confitures, que ſuivent diffé-
„ rens ſervices, 1°. de figues ſéches
„ & d'amandes pelées; 2°. de gros
„ poiſſons au ſec, avec une ſauce à
„ la poivrade; 3°. du ris au lait d'a-
„ mande & au ſucre, & d'anguilles
„ ſalées; 4°. d'une étuvée de bro-
„ chet; 5°. de noix & de fruits; 6°.
„ le vin & les confitures.

» Le luxe de la table, des habits,
„ des logemens & des ameublemens
„ date à Plaiſance d'environ 70 ans:
„ c'eſt-à-dire qu'il a commencé à
„ s'y introduire vers l'an 1320. Les
„ maiſons ont aujourd'hui des ſalles,
„ des chambres à cheminée, des
„ cours en portiques, des puits, des
„ jardins, & mille aiſances & com-
„ modités ignorées de nos ancêtres:
„ telle maiſon qui aujourd'hui a plu-
„ ſieurs cheminées, n'en avoit point
„ dans le dernier ſiécle. Le feu ſe
„ faiſoit au milieu de la maiſon; la
„ fumée ſe perdoit à-travers les tui-
„ les; toute la famille environnoit
„ ce feu, où ſe faiſoit la cuiſine:
„ uſage qui ſubſiſtoit encore de mon
„ tems en bien des maiſons qui n'a-

„ voient pas même de puits. Le vin
„ eſt l'objet que le luxe a le moins
„ négligé : on le boit infiniment
„ meilleur que dans le dernier ſiécle.
» Dans l'intérieur des familles, le
„ Maître de la maiſon, avec ſa fem-
„ me & ſes enfans, mange à une
„ première table, dans une chambre
„ à feu, & le plus ſouvent dans la
„ cuiſine. Un tailloir ou aſſiette ſert
„ pour deux perſonnes : chacun a ſa
„ ſoupe & deux verres de criſtal,
„ l'un pour l'eau & l'autre pour le
„ vin. Pluſieurs ſe font ſervir par
„ leurs domeſtiques, qui coupent
„ les viandes ſur la table, & leur
„ donnent à laver avant & après le
„ repas.
» On dépenſe aujourd'hui en ameu-
„ blemens, douze fois plus qu'avant
„ 1330. Le goût pour ces dépenſes
„ nous eſt venu de France, de Flan-
„ dre, d'Eſpagne ; & Plaiſance réu-
„ nit aujourd'hui le luxe de tous ces
„ pays. Les tables qui n'avoient jadis
„ que douze pouces de large, en
„ ont dix-huit aujourd'hui : ces ta-
„ bles ſont garnies de nappes & de
„ garde-nappes : on y voit des taſſes,

„ des cuillers & des fourchettes d'ar-
„ gent, des écuelles de toutes gran-
„ deurs, de grands couteaux, des
„ aiguierres & des baſſins. Les lits
„ garnis de couvertures de ſoie, ont
„ des ciels ou de petits baldaquins,
„ d'où tombent tout-autour des ri-
„ deaux de toile. On eſt éclairé par
„ des torches & par des chandelles
„ de ſuif ou de cire, portées par des
„ chandeliers de bronze ou de fer;
„ enfin chaque maiſon eſt fournie
„ de toutes les uſtenſiles de néceſſité
„ & de commodité.

» Preſque par-tout on a deux feux,
„ l'un pour la chambre, l'autre pour
„ la cuiſine. On fait de grandes pro-
„ viſions de confitures: rien ne coû-
„ te pour ſatisfaire la ſenſualité.

» Suivons le luxe dans ſes effets.
„ Les dots ont augmenté en propor-
„ tion de la dépenſe: elles ſont au-
„ jourd'hui de 4, 5, 600 florins,
„ que le mari employe en habille-
„ mens pour ſa femme, & en frais de
„ nôces. Le père de la mariée dé-
„ penſe de ſon côté, outre la dot,
„ une centaine de florins en trouſ-
„ ſeau,

„ ſeau, en préſens & en autres frais „ devenus néceſſaires.

» Les gains illicites ſont devenus „ la reſſource néceſſaire d'un luxe „ qui a déja ruiné une infinité de fa- „ milles peu attentives à meſurer „ leurs dépenſes ſur leurs facultés. „ En comptant avec elles-mêmes, „ elles auroient ſu qu'une maiſon où „ il y a neuf bouches & deux che- „ vaux, ne peut, avec l'économie „ que comporte le ſiécle, être dé- „ frayée par année, à moins de 300 „ florins valant 480 liv. Impériales, „ & ainſi à proportion des bouches, „ ſans parler des dépenſes extraor- „ dinaires, imprévues & inévitables. „ On dépenſe à bon compte, ſans „ entrer dans ce calcul; & après „ avoir brillé dans ſa patrie, on eſt „ forcé de la quitter, de ſe jetter „ dans le ſervice étranger, de deve- „ nir commis dans un magaſin, ou „ Courtier de banque, &c.

» Tels ſont les dangers qu'affron- „ tent à l'envi la Nobleſſe, les mai- „ ſons de commerce & la Bourgeoi- „ ſie de Plaiſance: je n'en excepte „ pas les Artiſans que le luxe a auſſi

„ gagnés, & qu'il pourſuit juſques „ dans la taverne «.

RAVENNE.

De Sinigaglia, nous reprîmes la route de Veniſe, en revenant ſur nos pas juſqu'à Rimini, d'où nous paſſâmes à Cervie, petite ville dont les ſalines fourniſſent à la conſommation des Etats du Pape & d'une partie de la Lombardie. Cette ville, avec le titre d'Evêché, ne nous offrit que des magaſins ſolidement conſtruits & exactement fermés, ainſi que ſes maiſons qui nous parurent inhabitées. Tout ſon territoire, mêlange aride de ſel & de ſable, ne produit que des exhalaiſons très-nuiſibles à la ſanté. Il paroît avoir été formé par la mer, du ſein de laquelle eſt ſortie la plus grande partie du pays que le Pape poſſéde ſur cette côte.

Nous traverſâmes enſuite une grande forêt de pins, dont le ſol entiérement de ſable, n'a ni herbe ni verdure. La graine de ces pins

Ravenne.

doit ſans doute à cette aridité la maturité qu'elle acquiert, & qui en fait une denrée très-renommée & fort répandue dans toute l'Italie. C'eſt dans cette forêt qu'il appelle la *Pigneta*, que Bocace a placé la ſcène de cette étrange apparition, qui eſt l'objet de la huitiéme Nouv. du cinquiéme Livre du Décaméron : apparition qui, ſelon lui, *fù cagione che tutte le Ravignane Donne ſi pauroſe ne divennero, che ſempre poi troppo arrendevoli à piaceri degli huomini furono.*

En approchant de Ravenne, nous perdîmes la mer de vûe dans des lieux qu'elle couvroit encore ſous les Exarques, c'eſt-à-dire, dans les ſixiéme & ſeptiéme ſiécles de l'ère chrétienne. Au milieu de la plaine qu'elle a formée en ſe retirant, nous laiſſâmes à la gauche, l'égliſe de S. Apollinaire : magnifique, mais unique reſte de l'importante ville de *Claſce* (*a*), qui, ſous les Empereurs Romains, gardoit l'embouchure méridionale d'un port où Auguſte avoit

Sueton.

(*a*) Dans le conte ci-deſſus cité, Bocace l'appelle *Chiaſſi*.

RAVENNE. établi la ſtation de la flotte deſtinée à la garde de l'Adriatique. Le fond de ce port étoit défendu par une autre ville appellée Céſarée, & Ravenne en commandoit l'embouchure ſeptentrionale. Ce port, dont l'entrée étoit reſſerrée ſans doute par des moles & des jettées, avoit une lieue de large ſur autant de profondeur; & ſes bords, dans l'intervalle des trois villes qui le commandoient, étoient couverts de magaſins, de caſernes pour les ſoldats & pour les matelots, & de maiſons de plaiſance. Les fouilles découvrent tous les jours des veſtiges de vaſtes & ſolides bâtimens, qui, des trois villes que je viens de nommer, formoient une ville continue. En abandonnant ces beaux lieux, la mer ſemble les avoir engloutis: ils n'offrent plus qu'une plaine raſe & toute unie.

Lib. 5. Ravenne domine cette plaine: ſon ancienne ſituation, d'aprés la deſcription que Strabon nous en a laiſſée, reſſembloit aſſez à la ſituation actuelle de Veniſe: elle eſt maintenant éloignée de la mer de plus d'une lieue.

Le Géographe que je viens de citer, dit qu'elle fut fondée par les Thessaliens, dans ces tems sans doute où des essains d'hommes sortis de la Gréce aujourd'hui presque déserte, vinrent couvrir d'habitans les côtes d'Italie qui étoient le plus à leur portée : elle fit partie des conquêtes des Romains sur les Gaulois-Boïens qui en avoient chassé les Sabins. Tibére releva ses murs avec une magnificence dont la *Pòrta-aurea* présente encore des vestiges. Elle fut le séjour favori de Galla Placidia, fille, sœur & mère d'Empereurs, & qui, dans les circonstances les plus critiques, soutint la fortune chancelante de l'Empire d'Occident. Théodoric y fixa ensuite le siége de son empire. Après avoir, pendant 72 ans, obéi aux Ostrogots, Ravenne repassa sous la domination des Empereurs de Constantinople, qui la gouvernèrent par des Exarques, sur lesquels Astaulphe, Roi des Lombards, la conquit en 732. Cette conquête mettoit les Lombards aux portes de Rome : elle y redoubla l'allarme des Papes qui RAVENNE.

RAVENNE.

appellèrent les François. Pour les raſſurer, Charlemagne, après la conquête de la Lombardie, les gratifia, diſent les Italiens, de la pleine ſouveraineté de Ravenne & de ſon exarçat qui s'étendoit de Rimini à Plaiſance, & de l'Apennin aux marais du Véronnois & du Vicentin. Dans les ſiécles ſuivans, Ravenne remiſe en liberté, oſa la défendre contre Frédéric II : mais elle fut obligée de céder aux forces des Boulonnois. Après leur avoir obéi pendant environ un ſiécle, elle fut déchirée par des factions excitées dans ſon ſein entre les maiſons de la Traverſara & de la Polenta. La dernière ayant pris le deſſus, s'empara de l'autorité, qu'elle conſerva paiſiblement juſqu'en 1440. Les Vénitiens s'en emparèrent alors, la fortifièrent, & elle devint un des boulevards de leur domaine de Terre-Ferme. En 1509, la victoire d'Agnadel la leur enleva, & Louis XII. la donna à Jules II. qui, dès l'année ſuivante, arma toute l'Europe contre ce Roi. Sous les murs de cette ville ſe donna, en 1512, le jour même

de Pâques, cette bataille si mémorable pour la bravoure françoise, qui avoit en tête toutes les forces de l'Italie & de l'Espagne. Dix-huit mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Les François victorieux, mais énervés par la perte de leur Chef & de la fleur de la Nation, perdirent toute l'Italie, où il ne leur resta que les châteaux de Milan, de Novarre & de Crémone. La prise de Ravenne avoit été le premier fruit de la victoire, & cette ville avoit éprouvé toutes les horreurs que peut commettre une armée victorieuse & sans Chef. Elle repassa bientôt sous la domination papale. Les Venitiens l'ayant reprise en 1527, pendant la prison de Clément VII, la rendirent deux ans après à l'Église, qui y a établi le siége de la légation de la Romagne.

RAVENNE.

Avant que d'arriver à Ravenne, nous apperçûmes sur la gauche une Croix érigée en mémoire de la bataille dont je viens de parler. Cette Croix est sur le bord d'une petite rivière appellée le Ronco. Cette rivière, le Montone & quelques tor-

RAVENNE. rens qui tombent de l'Appennin, ſe perdoient dans les attériſſemens qui environnent Ravenue, &, n'y ayant point de lit certain, ſe portoient ſur cette ville même, qu'elles menaçoient de détruire. On a enfin pourvu à ſa ſûreté, par des canaux dont la ſavante diſtribution, qui ſemble au premier coup d'œil n'avoir que l'agrément pour objet, en embelliſſant ſon territoire, lui établit une communication avec la mer. Cette entrepriſe digne de l'ancienne Rome, formée & exécutée ſous le Gouvernement auquel ce beau pays obéit, ſera pour la poſtérité un illuſtre monument de ce qne peut dans quelque ſiécle & en quelque pays que ce ſoit, un génie tel que celui du Cardinal Albéroni, qui, en trois années, a commencé & terminé ce grand ouvrage. Les Venitiens avoient déja utilement travaillé à défendre Ravenne contre l'effort des eaux, en détournant l'embouchure du Savio, qui formoit autrefois ſon port. Cette rivière ſe jette aujourd'hui dans la mer à travers les ſables de Cervia.

RAVENNE.

Ravenne n'eſt plus qu'une vaſte ſolitude : ſes rues ſont larges, bien alignées, bien percées; elle a des places, des fontaines, & dans la plûpart de ſes édifices ſacrés, d'auguſtes reſtes de ſon ancienne ſplendeur. Son territoire eſt de la plus grande fertilité : il ne lui manque que des cultivateurs. Le ſol actuel, très-élevé au-deſſus de l'ancien ſol qui eſt aujourd'hui ſous l'eau, étoit très-convenable aux mûriers. Ces arbres périſſent, ſans qu'on s'occupe à les remplacer, Ravenne n'ayant plus de débouché pour ſes ſoies, que dans la commiſération intéreſſée des Anglois.

V. les Art. de Milan & de Pezaro.

Les marbres les plus rares & les plus précieux brillent dans les égliſes bâties à Ravenne par Juſtinien, par Placidie & par Théodoric. Les ouvrages de ce dernier Prince confirment avantageuſement ce qu'en ſon Panégyrique, Ennodius nous dit de ſon goût pour les ſciences & pour les arts : *Eum educaverat in gremio civilitatis Græcia.* Rien de moins barbare que les ouvrages de Caſſiodore, ſon Chancelier, qui fut le Fon-

RAVENNE.

tenelle de son siécle : rien de moins got que tous les monumens de ce Roi des Ostrogots. Pausanias s'est épuisé en éloges sur beaucoup de monumens de l'ancienne Gréce, dont la magnificence n'égaloit pas celle des églises de S. Vital *di Clasce di Dentro*, & de S. Apollinaire *in Ciel aureo*.

La première de ces églises, bâtie, à ce qu'on croit, par Justinen, ainsi que celle de S. Apollinaire de *Clasce di fuora* est un dôme octogone environné de bas-côtés qui portent un rang de galleries. Au premier coup d'œil, les proportions intérieures de cet édifice me parurent un peu courtes, & je vis avec étonnement les colonnes sans base portant à crû sur le pavé. Mais on m'ouvrit une espéce de souterrein, dans lequel, à trois pieds environ de profondeur, je vis l'ancien pavé d'une riche mosaïque & la base d'une des colonnes : tout cela est une partie de l'année sous l'eau. Il ne faut pas chercher dans ces monumens des bas-siécles de la Gréce, la régularité littérale de l'ancienne architecture grecque :

cette régularité eſt compenſée, autant qu'il eſt poſſible qu'elle le ſoit, par la hardieſſe. la légereté & la propreté de la main-d'œuvre, enfin par la richeſſe des marbres qui ſoutiennent & revêtent toutes les parties de ces édifices. Le baldaquin du maître-autel de S. Vital, eſt porté par quatre groſſes colonnes tirées de la Gréce: l'une de ces colonnes paroît être un compoſé de pierres les plus précieuſes, qui, dans ce mélange, n'ont rien perdu de leur nature & de leur éclat. RAVENNE.

Cette égliſe appartient aux Bénédictins, dont la maiſon offre une ſingularité très-remarquable, dans la collection complette de toutes les reſſources pour le traitement des maladies de toute eſpéce, & de tous les expédiens imaginables pour la commodité des malades. Outre une pharmacie bien fournie & un jardin de plantes bien aſſorti & bien entretenu, on voit, dans ſix grandes ſalles de plein-pied, d'abord un aſſemblage complet de piéces d'anatomie, puis tous les inſtrumens juſqu'à préſent imaginés pour les diver-

RAVENNE. ſes opérations de chirurgie, avec le fil, les aiguilles, les tentes, les bandages convenables à chaque opération; enfin un magaſin de lits, de draps, de matelats, de ſiéges, d'oreillers: le tout taillé & préparé pour faciliter les ſoins que demande chaque eſpéce de maladie, avec le plus d'aiſance poſſible pour ceux qui les ſoignent, & le moins d'incommodité pour le malade. Ce magaſin eſt diſtribué dans de grandes armoires d'une belle menuiſerie qui lambriſſent les ſix ſalles: ce ſeroit être ennemi de l'humanité, que d'accuſer de ſenſualité & de rafinement des apprêts imaginés par une induſtrieuſe charité. Pour les maladies auxquelles la Médecine preſcrit l'équitation, eſt ſuſpendu au milieu d'une des ſalles, un grand Dragon artiſtement imaginé & exécuté. Ce Dragon prend, au moyen de différens reſſorts, tous les mouvemens du cheval. Je vis avec quelque plaiſir le Bénédictin qui diſoit avoir inventé cette monture, y courir le grand trot; mais je vis là, avec horreur, une curioſité dont on me fit la lamentable hiſtoire.

Un jeune homme étoit éperdument amoureux d'une jolie fille qui lui étoit promiſe en mariage. Pendant huit jours qu'il alla paſſer dans ſa famille, pour mettre la main aux derniers arrangemens, cette fille tomba malade, mourut, & au retour du jeune homme, elle étoit enterrée depuis trois jours. Imaginant que la vûe de ſa maîtreſſe pourroit apporter quelque remède à ſon déſeſpoir, il fit ouvrir le caveau où elle avoit été inhumée; & il la vit telle que nous la vîmes là exécutée en cire. Très-belle encore dans le ſein de la mort & du tombeau, un lézard lui ſucce la bouche, un ver ſort du milieu d'une des joues, une ſouris lui mange l'oreille, enfin un vilain crapaut établi ſur ſon front, lui dévore un œil. Ce ſpectacle me parut, au premier coup d'œil, une pieuſe imagination, dont l'objet étoit d'inſpirer l'horreur de la mort; mais je me ſuis depuis convaincu de la poſſibilité de ſa réalité. En effet, toutes les égliſes d'Italie, d'où, pendant bien des ſiécles, la religion & enſuite des raiſons de ſanté avoient

RAVENNE.

RAVENNE. éloigné les ſépultures, ne ſont plus aujourd'hui qu'une ſépulture continue, diviſée par caſes de ſept pieds de long, ſur quatre de large & cinq de profondeur : chacune de ces caſes ſéparées par de petits murs très-legers, a pour couvercle une grande tombe de marbre ou de pierre, qui, par ſes extrémités, porte ſur ces murs. Telle étoit toute la diſtribution ſouterreine d'une grande égliſe que les Dominicains faiſoient bâtir à Ancone : le ſol de cette égliſe ainſi diſtribué, reſſembloit exactement à un colombier. Pour placer un mort dans ces dernières demeures, on l'apporte habillé & à viſage découvert au bord de la tombe, que l'on entrouvre dans ſa longueur; & après avoir rabaiſſé ſon voile, ſi c'eſt une perſonne du ſexe, ou étendu un mouchoir ſur ſon viſage, on le pouſſe dans la caſe, où il s'arrange au hazard, & l'on referme la tombe. Or il eſt très-poſſible & très-vraiſemblable que ces lieux ſoient habités par des animaux qui n'ont pas beſoin du grand air. Les tombes ne joignent pas long-tems exactement ;

les murs legers qui les portent, en s'affaiſſant inégalement, ouvrent à l'air une infinité de paſſages.

Dans une des cours du même Monaſtère, au milieu de ronces & d'épines, ſous un toît qui annonce un chenil, on nous montra une petite Chapelle quarrée, où l'Impératrice Placidie a pris pour ſa ſépulture toutes les précautions qui pouvoient en écarter les horreurs dont nous venons de voir un triſte échantillon. Dans cette Chapelle exactement incruſtée d'un beau marbre gris de lin, on voit trois grands tombeaux du même marbre, guillochés d'un très-bon goût & du plus beau fini. Honorius, frère de Placidie, & Valentinien, ſon fils, occupent deux de ces tombeaux. Dans le troiſiéme, beaucoup plus grand que les deux autres, Placidie elle-même embaumée & revêtue des ornemens Impériaux, étoit aſſiſe dans un fauteuil. Quelques curieux ayant forcé le marbre dans un endroit où le travail de l'Artiſte l'avoit le plus affoibli, introduiſirent dans la capacité du tombeau, une lumière, à la fa-

RAVENNE. veur de laquelle on appercevoit une partie de ce qu'il renfermoit. Une main malhabile ayant depuis tenté la même épreuve, le feu prit aux habits de l'Impératrice, & consuma tout ce qui restoit d'elle.

Hors des murs de Ravenne, au milieu du terrein abandonné par la mer, on voit un autre monument de la même espéce, consacré par la Reine Amalazunte, à Théodoric, son père. C'est une rotonde de 30 pieds de diamétre, partagée en deux étages, dont chacun forme une Chapelle. Le toît de cette rotonde est d'un seul morceau de granite, taillé en coupe renversée, & terminé dans son pourtour par une corniche, des moulures & des naissances de chapitaux. Du milieu de son convexe extérieur, s'élevoit sur quatre colonnes, le tombeau de Théodoric, en une seule pierre de porphyre de huit pieds de long sur quatre en hauteur & en largeur. Ce tombeau couvert en bronze d'un riche travail, & environné des statues (*a*)

(*a*) Ces statues enlevées par les Venitiens,

des douze Apôtres, formoit, de l'isle où il étoit élevé, un beau point de vûe pour le port de Ravenne & pour les vaisseaux qui y abordoient. La rotonde qui le portoit, éloignée aujourd'hui de la mer de plus d'une lieue, est perdue dans les arbres, dont ce grand attérissement est couvert & sa Chapelle basse est dans l'eau. J'ai observé que la porte de cette Chapelle, de la plus belle proportion, n'a rien du goût gothique.

Quant au tombeau, il a subsisté dans son premier état, jusqu'à la prise de Ravenne par les François, qui, pour *butiner* le bronze dont il étoit couvert, abattirent le tombeau même, à coups de canon. Tous les Italiens qui ont traité des antiquités de Ravenne ou des guerres d'Italie, se sont abandonnés aux plus vives clameurs, & les gens de Ravenne jettent encore les hauts cris sur la barbarie de cet attentat & de quelques autres que se permirent les Fran-

sont aujourd'hui placées sur la grille, qui, dans l'église patriarcale de S. Marc de Venise, sépare le chœur de la nef.

RAVENNE.

çois dans l'yvresse de la victoire. Dans mon Exemplaire d'Alberti, la marge de l'endroit où ces faits sont exposés, se trouve chargée de ces deux mots d'une très-vieille écriture : *iniquità de' Francesi* : auxquelles une écriture postérieure a ajouté *sceleraggine*. Ces clameurs d'Ecrivains & de gens très-chatouilleux sur ces objets qui les intéressent vivement, peuvent être pour les Militaires une utile leçon sur le respect qu'ils doivent & à l'antiquité & à la postérité.

Terminons ces remarques sur les anciens édifices de Ravenne, en observant que tous ceux que j'ai vus le cédent en magnificence à l'église de S. Apollinaire de *Clasce di fuora*, bâtie bien certainement par l'Empereur Justinien. Cet édifice est le seul reste de tous les bâtimens & maisons qui, sous les Exarques, formoient encore une ville considérable. Je n'ai point vu cette église; mais les descriptions que j'en ai vues, & celles que l'on m'en a faites, lui assurent cette prééminence.

On conserve précieusement dans celle du Saint Esprit, l'ancien siége

pontifical des Archevêques de Ravenne : ce ſiége reſſemble aſſez à nos chaires à prêcher. On y voit auſſi vers la voûte, une petite fenêtre, par-où, dit-on, le S. Eſprit, en forme de pigeon, vint préſider à l'élection de onze de ces Archevêques, en ſe poſant ſur la tête de celui qu'il déſignoit.

RAVENNE.

Ces Archevêques furent autrefois de très-grands Seigneurs temporels ſous les Exarques. Ravenne, Métropole de ce qui reſtoit à l'Empire en Italie, & ne voyant plus dans Rome qu'un Duché que les Barbares ſe diſputoient, oſa joûter avec elle de grandeur & de puiſſance : elle porta ſes prétentions à la primauté hiérarchique, qu'elle regardoit comme une dépendance & un acceſſoire de la primauté temporelle que Rome ne lui pouvoit diſputer. Cette prétention fit naître de grands débats entre les Archevêques & les Papes que vangèrent Pepin & Charlemagne, en leur ſoumettant Ravenne, même quant au temporel.

Cette ville poſſéde pluſieurs bons tableaux de l'Ecole de Bologne :

RAVENNE. tableaux qui ont considérablement souffert de l'humidité des églises. On a tiré de celle de S. Vital, & placé dans la Sacristie, un tableau du Barocci, représentant le martyre de ce Saint, que l'on va jetter dans un puits avec sa femme & ses enfans. Ce sujet neuf, mais ingrat pour la peinture, a été traité par le Barocci d'une manière foible, indécise & un peu confuse. Le Peintre des Vierges & des Anges n'étoit pas le Peintre des Martyrs : cependant on le retrouve là dans une jeune brune, qui, les yeux fixés sur le sujet principal, paroît redoubler de tendresse & d'affection pour un enfant qu'elle allaite & qu'elle serre dans ses bras. Au reste, ce morceau paroît avoir beaucoup souffert & de l'humidité de l'église & des efforts qu'on a faits pour le restaurer.

Les Camaldules ont une Annonciation du Guide : c'est un des plus agréables morceaux de ce grand Maître. L'humidité l'a aussi beaucoup endommagée, mais sans en altérer les principales beautés, que quelque Barbouilleur détruira, en

eſſayant au premier jour de les remettre en fleur.

La grande place de Ravenne eſt un quarré long, terminé à ſes deux extrémités, par les ſtatues de deux Papes en regard. L'une en bronze, eſt d'Alexandre VII; l'autre en marbre blanc, repréſente Clément XII. Ces deux Papes aſſis donnent la bénédiction, le premier avec deux doigts, le ſecond à pleine main. Le peuple dit qu'ils jouent à la *Mourre* : jeu très-commun parmi le peuple d'Italie, qui y déploye la vivacité, la preſteſſe & la fineſſe qui le diſtinguent de nos peuples Septentrionaux, pour leſquels ce jeu eſt une énigme. Les anciens Romains appelloient ce jeu, *micare digitis & ludere par-impar.*

Dans les monumens publics, les Papes ſont ainſi à Ravenne repréſentés aſſis *per la dignità* : poſture d'autant plus ingrate, que les Artiſtes, en modelant ces figures, ſemblent avoir oublié que, deſtinées à être placées ſut des piédeſtaux, elles devoient être vues de bas en haut. C'eſt en grande partie

RAVENNE.

de ce défaut d'attention ; que résulte l'air entaſſé, court & *enſellé* de preſque toutes ces ſtatues. Phidias avoit ſu ſans doute l'éviter dans ſon fameux Jupiter Olympien. Michel-Ange le ſauva dans le Jules II. qu'il fit pour Boulogne, en repréſentant debout ce Pape guerrier & Général d'armée : *Oportebat Imperatorem ſtantem exhiberi.*

Sueton. in Veſpaſ.

Ravenne a deux hôpitaux & un collége de Jéſuites. Ces hôpitaux ſont d'une propreté qui ſeroit admirable même en Hollande. Les citoyens de tous les ordres y vont chercher dans leurs maladies les ſoins & les attentions qu'ils ne trouveroient pas chez eux. La penſion des Jéſuites raſſemble un eſſain de brillante jeuneſſe, en qui les graces naïves & ingénues du premier âge ſont animées par cette vivacité d'eſprit, par cette pétulance de caractère que concentre enſuite la réflexion, que maſque le changement total de la phyſionomie, & que l'âge enfouit, ſans les détruire.

Au milieu des reſtes de ſon ancienne ſplendeur, Ravenne n'eſt plus que

magni nominis umbra. Elle n'a ni commerce ni manufactures; on y voit très-peu d'artisans : une Bourgeoisie oisive & noble est tout son peuple. L'intérêt des Princes de l'Europe, c'est-à-dire, la chose du monde la plus étrangère à cette Bourgeoisie, est sa plus importante & son unique affaire. La grande place où elle se rassemble tous les soirs, est géométralement partagée entre les Autrichiens & les Prussiens, qui forment les deux partis dominans, dont l'un n'empiette jamais sur le terrein de l'autre. Il suffit de traverser cette place, pour savoir de quel côté panche la balance des avantages : cela se peint dans l'air triomphant du parti victorieux, & dans les mines consternées du parti vaincu. Les nouvelles sont attendues là avec plus d'empressement que dans le cabinet d'aucun Souverain de l'Europe. Alexandre VII. & Clément XII. voyent là plus former de projets en un été, que l'arbre de Cracovie du Luxembourg à Paris n'en voit éclore en quatre campagnes. Chaque parti est présidé par des Chefs distingués

RAVENNE. par leur fanatiſme politique. Ce ſont eux qui autentiquent les nouvelles, qui arrêtent les projets, qui triomphent dans les victoires, & qui portent le faix des revers. Dans les victoires déciſives, le parti vaincu ne reparoît ſur la place, qu'au premier ſuccès qui releve ſes eſpérances; ſes Chefs ne ſe montrent plus en public, & le parti victorieux, maître de toute la grande place, y fait quelquefois éclater ſa joie par des fêtes que tolére le Gouvernement. En 1757, à la nouvelle d'un échec reçu en Bohême ou en Siléſie par le Roi de Pruſſe, le parti Autrichien, après un feſtin ſolemnel chez le Marquis *** ſon Chef, avoit allumé un feu dans la place : la décoration de ce feu étoit terminée par l'écuſſon des armes de Pruſſe, que, pour clore la réjouiſſance, l'artifice avoit fait voler en éclats. Le chef de ce même parti, déſarçonné depuis par la bataille de Roſback, en avoit gardé la chambre pendant un mois.

Philip. I. *V. ſupr. l'art. de Fano.* Dans la tribune d'Athènes, Démoſtene diſoit aux Atheniens : » cantonnés dans cette place, vous vous » demandez

RAVENNE.

» demandez l'un à l'autre : que dit-» on de nouveau? Eh! que peut-on » vous apprendre de plus nouveau, » que ce que vous avez ſous les » yeux! «

Avant que de quitter Ravenne, obſervons qu'en face d'une de ſes plus belles rues, dans laquelle eſt appliqué contre le mur, un débris du ſuperbe tombeau de Théodoric, on voit un petit temple ouvert & ſéparé de la rue par un ſimple grillage. Là repoſent les reſtes *del divino Dante*, qui, banni de ſa patrie, vint s'établir à Ravenne, où il mourut en 1341. Ce monument lui fut conſacré par Bembo, père du fameux Cardinal de ce nom, dans le tems qu'il étoit Provéditeur de Ravenne pour les Venitiens. On y voit le portrait du Dante, avec cet épitaphe très-connu, mais trop honorable & au Magiſtrat qui l'a érigé, & au Poëte qui en eſt l'objet, pour ne pas tenir place ici :

Exiguâ tumuli, Dantes, hic ſorte jacebas,
Squallenti nulli cognite penè ſitu.
At nunc marmoreo ſubnixus conderis arcu

RAVENNE.

Omnibus & cultu ſplendidiore nites.
Nimirùm Bembus Muſis incenſus Etruſcis,
Hoc tibi quem imprimis hæ coluêre, dedit.

On lit encore là un épitaphe en hexametres rimés que terminent ces deux vers :

Hic claudor Dantes patriis extorris ab oris,
Quem genuit pravi *Florentia mater* amoris.

Cette ſcandaleuſe imputation ſous laquelle on a voulu caractériſer Florence, eſt familière aux Venitiens à l'égard des Florentins qui leur renvoyent l'*éteuf*. Le *và à Firenze* dans la bouche d'un Venitien, le *và à Venezia* dans la bouche d'un Florentin, eſt ſynonyme à la phraſe uſitée en France parmi la canaille, pour ſe débarraſſer de quelqu'un qui excite ſa colere. On m'a raconté à ce ſujet, qu'un Venitien & un Florentin, ſortis pour la première fois de leur pays, s'étant rencontrés à Rome, le Venitien dit au Florentin : *V. S. a mai veduto Venezia ? Signor nò*, répondit le Florentin. *Ah !* pourſuivit le Venitien, *và à Venezia, e poi mori.*

Le Florentin ayant ensuite fait la même demande au Venitien à l'égard de Florence, sur sa réponse aussi négative, il lui répliqua : *và à Firenze, e' fa ti b...* Chaque peuple d'Italie est ainsi désigné par diverses imputations, qui sont pour la gaieté italienne une source intarissable de plaisanteries bonnes ou mauvaises, suivant la diversité des esprits & des goûts.

RAVENNE.

Pour se réconcilier avec les mannes d'un citoyen illustre qu'elle avoit persécuté pendant sa vie, Florence a demandé plusieurs fois la permission d'exporter les cendres du Dante; mais les habitans de Ravenne, jaloux de ce dépôt, n'ont point encore permis qu'il sortît de leurs murs.

Ravenne jouissoit, sous l'Empire, du droit de faire battre monnoie. Du Cange cite une Médaille d'Honorius, avec ces lettres sur l'exergue du revers : R. V. P. S. qu'il explique par *Ravennæ pecunia signata*. Il existe des monnoies des Rois successeurs de Théodoric. On voit, par ces monnoies, qu'Athalaric, Théodat, Vitigès & Baduila conservoient

Muratori.

RAVENNE. quelques égards, au moins quant à cet objet, pour la majesté de l'Empire qu'ils avoient démembré : égards qui leur étoient communs avec le Roi de Perse même. Presque toutes les monnoies de ces Rois Ostrogots ont la tête de Justinien I. avec son nom & ses titres D. N. P. F. A. & au revers, la tête de quelqu'un de ces Rois, avec le simple titre de *Rex*. Les anciennes monnoies des Papes sont aussi des monumens du haut Domaine que conservèrent les Empereurs sur le patrimoine de l'Eglise, depuis même la donation de Charlemagne : monumens d'autant moins équivoques, qu'avec l'image du Prince ils présentent seulement le nom ou le monogramme du Pape sous le pontificat duquel ils ont été frappés, ou celui de S. Pierre ou de S. Paul. Les Rois de France, ne reconnoissant, dès l'origine de la Monarchie, aucune puissance ou autorité temporelle au-dessus de la leur, furent les seuls Souverains en possession de faire battre monnoie en leur nom seul & avec leur seule image. *Nummos*, dit Procope, par-

L. 3. *C.* 33.

lant de ces Souverains, *cudunt ex auro Gallico, non Imperatoris*, ut fieri ſolet, *ſed ſuâ impreſſos effigie. Monetam quidem argenteam Perſarum Rex, arbitratu ſuo, cudere conſuevit : auream verò neque ipſi*, neque alii cuipiam Barbarorum Regi, *quamvis auri Domino, vultu proprio ſignare non licet.*

FERRARE.

Ferrare n'eſt éloignée de Ravenne, que de trois poſtes, c'eſt-à-dire, de quatorze à quinze lieues, en remontant dans l'intérieur des terres. Tout ce pays fut autrefois une continuité de marais, dont la nature aidée de l'art. a formé des campagnes à qui rien ne manque quant au phyſique,

Ut quamvis avido parerent arva colono :

Mais les bras deſtinés à la culture, ſemblent participer de l'éternelle vieilleſſe du Souverain. Les terreins qui dominent les anciens marais, ſont occupés par des bourgs conſidérables, dont la plûpart furent autrefois des villes fortifiées, tels que

FERRARE. Bagna-cavallo, Cotignola, Lugo; Argenta, S. Giorgio.

Bagna-Cavallo, anciennement nommé *ad Caballos*, a été illuſtré par Barthelemi Ramenghi, qui, après la mort du Francia, devint Chef de l'Ecole de Peinture, que, dans le ſeiziéme ſiécle, ce Maître avoit formée à Bologne. Ramenghi plus connu ſous le nom de Bagna-Cavallo, d'où il tiroit ſon origine, fut le rival du Perugin, l'émule de Raphaël & le maître du fameux Primatice que François I. attira en France, où il lui donna l'Abbaye de S. Martin-ès-aires de Troyes. Le Vaſari loue ſa *maniera dolçe, ſicura e unita di diſegno e di colorito*: manière qu'imitèrent & adoptèrent depuis le Guide & l'Albane, ſur-tout pour les enfans.

Nous vîmes à Bagna-Cavallo, dans une grande & belle *Villa*, un palais habité par un Gentilhomme du pays, qui nous promena dans un jardin ſpacieux peuplé de plantes étrangères, gouvernées & cultivées par un Jardinier qui nous parut grand botaniſte.

Cotignola a auſſi donné ſon nom à un Peintre de l'Ecole de Bologne, contemporain du Bagna-Cavallo. Ce lieu autrefois fortifié par le fameux Jean d'Agut, à qui Grégoire XI. l'avoit donné en fief, pour récompenſe des ſervices qu'il avoit rendus au S. Siége, en qualité de Gonfalonier de l'Egliſe, & aujourd'hui preſque déſert, fut le berceau d'une maiſon qui, comme une comète, brilla d'un éclat preſque momentané parmi les Maiſons Souveraines de l'Europe : je veux parler des Sforces, Ducs de Milan. Brantome, d'accord avec les Hiſtoriens d'Italie, nous a tracé en peu de mots l'hiſtoire de la fortune auſſi prodigieuſe que rapide du Chef de cette maiſon.

» J'ai oüi, dit ce Plutarque François, j'ai oüi raconter dans Naples, que Franciſque Sforce, que Meſſire Philippes de Comines dit avoir été le fils d'un Cordelier, & le loue fort pourtant, étant un jeune garçon labourant à la terre, voyant paſſer des ſoldats bien en point, bien armez & en bonne façon, telle vûe luy plut. Il entre

FERRARE. » en tentation, & se fantastique soudain de leur ressembler & se faire » soldat comme eux, & quitter son » méchanique mestier. Parquoi prenant sa pioche ou *zappa*, comme » dit le Napolitain, il la jetta sur un » arbre, en disant : va, si tu y demeures & t'y accroches, & ne retournes vers moi, je ne te reprendrai jamais plus, & en ton lieu je » reprends les armes. La fortune ou » son destin voulut qu'elle y demeurât accrochée ; parquoi, suivant ce » présage, prend les armes, se fait » soldat, & se rend le plus grand & » plus renommé Capitaine qui ait » été en la Chrétienté depuis trois » mille ans, ayant fait de si beaux » exploits, que de lui & par lui, ses » enfans & neveux ont été grands, » comme on les a vus, & venus à » être Ducs de Milan «. Brantôme ignoroit, ou il avoit oublié que la grandeur naissante de cette Maison fut soutenue, non par les enfans de ce premier Sforce, mais par un bâtard, en qui passèrent toutes ses vertus guerrières.

Nous trouvâmes à *Lugo* une foire, qui, sous une halle très-vaste, rassembloit tous les Marchands-coureurs de la Romagne, du pays Venitien & d'une partie de la Lombardie. Pour y faire aussi quelque affaire, j'y changai assez avantageusement des louis d'or de France que j'avois en espéces. Des Libraires suivent toutes ces foires : usage qui n'a point encore passé en France. Les Libraires François seroient-ils moins avides de gain, que les Libraires d'Italie, ou le goût des livres & de la lecture seroit-il plus généralement répandu en Italie, qu'en France ? Lugo occupoit autrefois le centre d'une forêt qui, dans cette partie de la Romagne, couvroit tout le terrein qui n'étoit pas en marais.

FERRARE.

San - Giorgio, que le Pô sépare de Ferrare, fut le berceau de cette dernière ville. Quelque révolution dont on n'a point l'époque certaine, ayant obligé les habitans de Ferrariola, dont S. Georges étoit le Patron, à mettre le Pô entr'eux & un ennemi

FERRARE. maître de la Romagne, ils se jettèrent dans ces marais alors impraticables, d'où Ferrare & son territoire sont depuis sortis. Quelques Historiens pensent qu'Attila fut cet ennemi.

Le Pô qui coule au Midi & au Levant de Ferrare, est le premier des bras par-où ce fleuve se jette dans l'Adriatique à Porto-Primaro, quelques lieues au-dessus de Ravenne. Les Romains avoient tiré de ce bras un canal, que Pline appelle *fossa Marsanicia* ou *Mauriciana*. Ce canal qui laissoit à la gauche le lac de Commachio, alloit jusqu'à Modene, en passant par Ravenne. Il est aujourd'hui sans eau dans sa plus grande partie.

L'embouchure de ce bras du Pô fut très-célebre dans l'antiquité, par la ville de Spina, que les anciens Pélasges y avoient bâtie. Dans les premiers siécles de sa fondation, cette ville, la Tyr & la Venise de ces parages, avoit envoyé au temple de Delphes des offrandes dont la richesse & le goût étoient encore des objets d'admiration dans les plus

Dyon. Halic. L. 1. Strab. L. 5. Plin. L. 3, C. 15.

FERRARE.

beaux ſiécles de la Gréce & de Rome. La mer, au milieu de laquelle elle étoit ſituée, l'abandonna inſenſiblement, enſorte que, du tems de Strabon, elle en étoit déja éloignée de 90 ſtades, c'eſt-à-dire, d'environ trois lieues de France ou douze milles d'Italie. Il ne reſte plus de veſtiges de cette ville. Si la mer a continué à s'en éloigner dans la proportion progreſſive de l'attériſſement qu'elle a formé à cette côte, depuis le ſiécle de Strabon, il faudroit aujourd'hui chercher les reſtes de Spina à 5 ou 6 lieues dans les terres.

Ferrare plus vaſte, mieux bâtie, mieux alignée, & encore plus déſerte que Ravenne, renferme, dans un circuit de plus d'une lieue, environ 4000 habitans, dont la garniſon, la ſuite du Légat, le Clergé ſéculier & régulier forment preſque la totalité. J'y vis M. le Marquis Bévilaqua, d'une des premières & des plus anciennes Maiſons du Ferrarois. Ce Seigneur entiérement livré aux hautes ſciences, ne ſe délaſſe de cette étude, que par des expérien-

FERRARE. ces de physique. Il a une collection aussi complette que brillante de machines propres à ces expériences, & un laboratoire où ces machines sont fabriquées sous ses yeux, & quelquefois de ses propres mains.

Je vis aussi en cette ville, M. le Marquis Palaviccini, qui s'est longtems distingué au service de l'Impératrice-Reine, où il étoit monté au grade de Welt-Maréchal. Il est fixé à Ferrare, par l'acqulsition qu'il venoit d'y faire de ce qui restoit à la Maison d'Est, des biens allodiaux que Clément VIII. en la dépouillant de Ferrare, avoit bien voulu lui laisser. Ces biens, qu'elle avoit conservés jusqu'à nos jours, consistent en plusieurs belles terres inhabitées & sans culture. M. Palaviccini se proposoit de les remettre en valeur, en y attirant des colonies d'Allemands. Depuis que l'Empereur est maître de la Toscane, il avoit formé & effectué un pareil projet pour le défrichement des landes qui se trouvent entre Pise & Livourne; mais cela avoit été exécuté de manière à ne pas réussir. On avoit jetté au mi-

lieu des landes à défricher, ces malheureux colons, ſans leur avoir préparé d'abri contre les injures de l'air, ſans leur procurer la nourriture dont ils avoient beſoin, juſqu'à ce qu'ils euſſent commencé à tirer parti du terrein qu'ils avoient à cultiver, ſans leur fournir l'attirail néceſſaire pour le mettre en valeur: FERRARE.

Ergò ægrè terram roſtris rimantur & ipſis
Unguibus;

& cette colonie périt de miſère en deux hyvers. Cette même négligence a ruiné, dit-on, les Colonies Françoiſes de Madagaſcar, du Miſſiſſipi, &c. M. de Palaviccini ſe propoſoit au contraire d'imiter les attentions des Anglois dans ces établiſſemens: il ne craignoit que l'avenir & les influences de l'air d'Italie & de l'exemple des Naturels, ſur la troiſiéme ou quatriéme génération de ſes Allemands, qui voudront auſſi jouir des droits & des priviléges de Papimanie:

Ce bon pays où les gens ſont heureux:
Le vrai dormir ne fut fait que pour eux...

FERRARE.

Nous l'avons vu ce pays où l'on dort :
On y fait plus : on n'y fait nulle chose.

Le goût décidé de ces Papimanes pour l'inaction, a son fondement dans l'état des biens du pays, tous affectés ou à des Bénéficiers, du luxe desquels les aumônes sont partie, ou à des établissemens trop multipliés en faveur de tous les besoins de l'humanité. La fainéantise régneroit avec le même empire dans tout pays où les mêmes ressources lui seroient assurées. La nature du Gouvernement y influe aussi : ne fût-ce que par l'assiette des impôts, qui, loin de présenter des aiguillons à l'industrie, ne peuvent que l'étouffer dans tous les objets auxquels elle pourroit s'accrocher.

Ces considérations furent la matière d'une ample conversation que j'eus au milieu de la vaste solitude des rues de Ferrare, avec un Abbé-Comte d'une illustre Maison de cette ville, lequel voulut bien m'en faire les honneurs. Cet Abbé, homme très-aimable & fort instruit, pensoit comme la Fontaine lui-même, sur la fé-

licité de ce *bon pays* : il la démontroit par tous les petits inconvéniens qu'entraîne tout autre ſyſtême de Gouvernement ; enfin, forcé dans tous ſes retranchemens, il réduiſit le bonheur des terres Papales, à ce que, diſoit-il, on ne vient point violer nos filles, ni enlever nos femmes. Je ne pouvois terminer plus poliment cette converſation, que par la plaiſanterie qui naiſſoit tout naturellement d'une obſervation de cette eſpéce dans la bouche d'un Abbé. Il ſe prêta de la meilleure grace à cette plaiſanterie, qu'il réveilla & remit lui-même ſur le tapis dans une maiſon où nous paſſâmes la ſoirée.

En un mot, ſi Ferrare n'avoit pas le Légat & la Garniſon qui y répandent quelque argent, le peu d'habitans qui lui reſte, s'écouleroit comme l'eau d'un étang dont la digue eſt rompue : tout ſon commerce réduit à un détail très-exigu, eſt renfermé dans le *Ghetto*.

Cette Ville cependant & les Etats dont elle eſt la Capitale, furent une fourmillière d'hommes ſous la do-

FERRARE. mination de la Maiſon d'Eſt, & ſur-tout ſous celle des derniers Souverains de cette Maiſon, qui ſoutinrent avec éclat l'honneur de l'alliance qu'Hercule II. avoit contractée avec la France, par ſon mariage avec la Princeſſe Renée, fille de Louis XII.

» Tous deux, dit Brantome, très-
» braves & très-vaillans Princes,
» très-bons Partiſans François, &
» qui n'ont jamais failly aux obliga-
» tions qu'ils avoyent à nos Royx,
» ny ce grand Cardinal de Ferrare,
» ni ce magnifique Cardinal d'Eſt
» non plus : ſi-bien que je puis dire
» que j'ai vu ces grands Perſonna-
» ges meilleurs François cent fois
» que pluſieurs de la Nation même;
» & toujours ont admoneſté Meſ-
» ſieurs de Guiſe, leurs neveux,
» d'eſtre ſerviteurs de leurs Royx.
» Bref, ils ont été vrays petits-fils
» du Roy Louis XII.

» Le Duc de Ferrare d'aujour-
» d'hui (*a*) ſe comporte avec ſes Su-

(*a*) Alphonſe II. dernier Duc de Ferrare.

FERRARE.

» jets aussi doucement que Prince
» de la Chrétienté, les vexant le
» moins, & ne tirant d'eux, sinon
» ce qui lui est deu : aussi est-il aymé
» de son Peuple comme le Roi Louis
» son grand-Père ; & aussi son bien
» lui profite à veuë d'œil, car il se
» peut dire le plus pécunieux Prince
» de la Chrétienté «.

On trouve dans le même Auteur, le détail des services que cette Maison rendit à la France, soit par les hauts-faits d'armes de ses Princes, soit par la magnificence & la hauteur avec lesquels le Cardinal *Hyppolytes* d'Est soutint le nom François à Rome, *ne voulant pour rien du monde qu'aucun Cardinal Espagnol ou Italien surpassât en grandeur ni en chose quelconque, un Cardinal François.*

La réunion de Ferrare au S. Siége, est peut-être le plus grand coup que la Cour de Rome ait jamais frappé à découvert & *al dispetto* de toutes les Puissances d'Italie, que le Cardinal d'Ossat supposoit aussi échauffées qu'intéressées à empêcher cette réunion. Le succès en fut déterminé par la mort du Roi d'Espagne Phi-

V. ses Lettres sous l'an 1537.

FERRARE.

lippe II. par la facilité de Henri IV. Roi de France, à entrer dans les vûes de Clément VIII. & par la foiblesse en tout sens de l'héritier présomptif. Les Jésuites servirent très-utilement les Aldobrandins, & aidèrent aux circonstances, par les négociations qu'ils lièrent à Madrid, à Paris & à Ferrare. Ce n'est que sur de bonnes preuves qu'il seroit permis de présumer que les sommes considérables que les Valois devoient encore à la Maison d'Est, soient entrées pour quelque chose dans le parti que prit Henri IV. sur cette grande affaire.

Ferrare déja fort puissante avant qu'elle obéît à la Maison d'Est, avoit fait une longue & cruelle épreuve des maux qu'entraîne l'anarchie : elle gagna beaucoup en perdant sa liberté. L'Auteur d'une Chronique du treiziéme siécle peint son premier état en ces termes. *Collisi sunt cives Ferrariæ alterutrum, nunc rebus malè secundis, nunc adversis. Audivi à majoribus natu, quod in quadraginta annorum curriculo altera pars alteram deciès è civitate extruserat, &c. Accepi*

puer à genitore meo hiberno tempore confabulante mecùm in lare, quod viderat in civitate Ferrariœ turres altas 32, quas mox vidit prosterni ac dirui. FERRARE.

On trouve le détail de ces révolutions intestines dans la cinquante-quatriéme Dissertation du Muratori. La Maison d'Est dut le commencement de sa grandeur à l'une de ces révolutions que je vais rapporter ici en peu de mots. Vers le milieu du douziéme siécle, Ferrare étoit presque exactement partagée entre les Guelfes & les Gibelins. Ces deux partis avoient pour Chefs, l'un le vieux Salinguerra, l'autre, Guillaume de la Marchesella. Ce dernier mourut en 1190, n'ayant qu'une fille pour héritière. De l'avis des meilleures têtes des deux partis, cette héritière, en épousant le jeune Salinguerra, devoit réunir toute la Ville sous un seul Chef, & y amener le calme & la paix que l'intérêt des Chefs en avoit jusqu'alors éloignés. Mais les Guelfes de Ravenne étant venus enlever la future à main armée, la marièrent à un d'Est, qui devint le Chef du parti

FERRARE. qu'avoit tenu ſon beau-père, qui, par ce mariage, fit entrer dans la maiſon de riches & nombreuſes poſſeſſions, à qui enfin cet établiſſement fraya le chemin à la Souveraineté de Ferrare. Les troubles & les expulſions réciproques mentionnées en la Chronique dont je viens de rapporter les termes, furent les fruits de ce mariage, & de la rivalité de deux partis irréconciliables, en faveur de qui la fortune panchoit alternativement. Tel fut l'état de Ferrare pendant cinquante années. Gémiſſant ſur ces factions qui dans le même tems déchiroient preſque toutes les villes d'Italie, le Dante diſoit dans ſon Purgatoire :

Le Città d'Italia tutte piene
Son di Tyranni, ed un Marcel diventa
Ogni Villan che parteggiando viene.

On voit dans la grande place de Ferrare, les ſtatues en bronze de deux des anciens Souverains de cet Etat; l'une équeſtre, l'autre pédeſtre. L'équeſtre n'eſt pas plus merveilleuſe que celle que l'on voit dans la

nef de l'église de Notre-Dame de Paris ; la pédestre semble représenter un Savetier dans sa boutique. Les arts étoient encore alors dans leur enfance, d'où les descendans de ces Souverains si mal représentés, n'ont pas peu contribué à les tirer.

Dans la distribution de ses rues & de ses places, dans ses édifices particuliers, publics & sacrés, Ferrare présente encore d'illustres monumens de la magnificence de la Maison d'Est, & du goût que son exemple & ses encouragemens y avoient répandus. Les savantes recherches de Cyntio Giraldi & de Célio Calcagnini, deux des plus illustres Littérateurs du seiziéme siécle, sont des fruits de la protectien que cette Maison accordoit aux Lettres & à ceux de ses Sujets qui les cultivoient avec quelque distinction. Enfin on trouve dans le fameux Poëme de l'Arioste, un échantillon, pour ainsi dire, du ton d'une Cour, qui, pour me servir des termes de Brantôme, *étoit alors la gracieuseté, gentillesse & courtoisie du monde.* L'église des Bénédictins posséde le tombeau de ce

Vie de Mad. Renée.

FERRARE. Poëte, *s'il en fut jamais*. Son buſte, de grandeur naturelle, en marbre blanc, eſt la principale piéce du tombeau qui lui a été érigé par Agoſtino Muſti, l'un de ſes amis & compatriotes. Ses cendres ont été tranſférées là, du cloître de la même maiſon où il avoit été inhumé d'abord. On avoit placé dans le premier lieu de ſa ſépulture, un Sonnet que je vais rapporter, & par reſpect pour la mémoire à laquelle il étoit conſacré, & parce qu'il me paroît mériter d'être tiré de la foule des compoſitions en ce genre, dont toutes les parties de l'Italie ſont malheureuſement infectées :

Quí giáce l'Arioſto : Arabi odori
Spiegate, o Aure, à queſta Tomba intorno :
Tomba ben degna d'immortali honori ;
Ma troppo à ſi grand alma humil Soggiorno.

Oſſa felici, voi d'incenſi e di fiori
Habbiate il Buſto qu'hor cinto e adorno ;
E da li heſperi Liti e da li Eoi
Vengan mille bell' Alme à veder voi.

Quí giace quel che cantò il Seme di Ruggiero :
Fermate paſſi al ſuo Sepolcro avante :
Dite ; ve pur in parte direte il Vero.

Che n'quanto e sotto al grand peso d'Atlante,
Non fù di Cintio al sacro regno
Spirto più bel, ne più sublime ingegno.

FERRARE.

Aux illustres de la naissance desquels s'honore Ferrare, ajoutons le fameux Savonarole, le Cardinal Bentivoglio & le P. Riccioli, célebre Astronome & Mathématicien.

La cathédrale de Ferrare entiérement *remodernée*, & les palais de l'Archevêque à la ville & à la campagne, sont des ouvrages du Cardinal Rufo, mort de nos jours, Doyen du Sacré Collége. Ce que Ferrare perd tous les jours de sa grandeur *in sostanza*, par la diminution de ses habitans, est compensé, autant qu'il peut l'être, par une grandeur *in apparenza*, que ce Cardinal lui a assurée, en lui procurant le titre d'Archevêché.

Elle eut autrefois une Ecole de Peinture : Ecole dont elle conserve de précieux monumens dans les ouvrages des Dossi, de Scarsellini, de Bonnoni & de quelques autres Peintres, dont l'Abbé Barufaldi, Ferrarois & Archi-Prêtre de Cento,

FERRARE. a donné l'hiſtoire au Public.

Le ton de cette Ecole m'a paru, autant que je ſuis capable d'en juger, un heureux mélange du goût Venitien & de celui des Carraches. Quelques égliſes, telles que S. François & Sainte Marie des Anges, ſont comme des Académies qui réuniſſent les ouvrages des Peintres Ferrarois, entaſſés & confondus avec des morceaux des Carraches, du Guerchin, &c. dont ils ſoutiennent très-bien le voiſinage. L'égliſe des Bénédictins a dans la première Chapelle à gauche, un S. Jérôme qui fixa mes regards, & auquel je revins pluſieurs fois avec un nouveau plaiſir. Il eſt peu de tableaux qui réuniſſent d'une manière auſſi piquante, toutes les parties de la peinture & leurs plus heureux effets.

Aucun de nos prédéceſſeurs dans le voyage d'Italie, n'a oublié la vie de J. C. diſtribuée en pluſieurs tableaux qui ornent les Chapelles de l'égliſe des Chartreux. Ces morceaux qui paroiſſent tous de la même main, ont moins l'air de tableaux, que d'enluminures jettées ſur un fond d'empoix:

poix : c'eſt ſans doute l'ouvrage de quelques Pères de la Maiſon.

A ce ſujet, qu'il me ſoit permis de témoigner quelques regrets ſur ce que la peinture & le deſſein n'entrent pas communément dans les travaux d'amuſement que la régle de S. Bruno permet à ceux qui l'ont embraſſée. Les belles eſtampes dont les Chartreux décorent leurs cellules, les excellens tableaux que poſſédent pluſieurs de leurs Maiſons, l'ancien & le nouveau Teſtament : objet le plus familier de leurs méditations, & matière inépuiſable de ſujets pour le crayon & pour le pinceau, ſemblent former le fond d'une Ecole où les idées concentrées par la ſolitude, ſoutenues par des réflexions à l'abri de tous objets de diſtraction, libres enfin de ce malheureux eſclavage qu'impoſent les Maîtres & les Patrons à la mode, pourroient prendre cet eſſor qui produit les chefs-d'œuvre. On craint ſans doute que ce travail, que l'on ne permettroit que comme amuſement, ne dégénérât en occupation : crainte chimérique dans un genre de vie où le vuide

FERRARE.

de la tête eſt un danger toujours préſent, & le plus grand danger que l'on ait à combattre, au moins pour les ſimples Religieux.

Pour ne plus revenir à Ferrare, je vais dire ici un mot d'une petite avanie que nous y eſſuyâmes en y repaſſant, pour aller de Veniſe à Rome.

Nous étions arrivés à Ferrare en poſte, nous en étions enſuite partis pour Veniſe par eau, & nous étions revenus de Veniſe à Ferrare par la même voie. Notre chaiſe étoit reſtée à Ferrare, où nous avions fait avec le Maître de poſte qui tenoit notre auberge, un *patto* pour le loyer d'une remiſe pendant notre abſence. Quelques jours avant notre retour, étoit arrivé à Ferrare un nouveau Légat, avec beaucoup d'équipages traînés par des chevaux de louage, dont les Maîtres cherchoient des retours pour Rome. Un de ces Maîtres nous offrit des chevaux pour notre chaiſe; & après avoir balancé un ou deux jours, nous avions enfin fait avec lui un marché dont nous nous repentîmes depuis, eu égard & aux

FERRARE.

incommodités que notre conducteur nous ménagea dans toute la route, & au prix même, qui, tout compté, excédoit celui de la poste. Il s'agissoit de partir pour Rome: nos malles étoient placées, le compte de l'auberge terminé, & les chevaux à la porte, lorsque le *Stallière* vint à notre appartement, nous avertir qu'outre la somme convenue pour la remise de notre chaise, il falloit encore payer trois fois la poste que nous n'avions point courue; & cela, par la raison qu'étant arrivés à Ferrare en poste, nous n'avions pu nous servir que de la même voie pour aller à Venise, pour en revenir, & enfin pour quitter Ferrare. Cette prétention étoit fondée sur ce que, dans les Etats du Pape, ainsi que dans presque tous les Etats d'Italie, les voyageurs arrivant dans une ville par la poste, & en partant sans y avoir passé deux jours, sont obligés ou de prendre la poste, ou de la payer, s'ils prennent quelque autre commodité. J'arrivai au milieu de la discussion occasionnée par cette exaction. Je représentai qu'ayant

FERRARE. séjourné huit jours à Ferrare, & y ayant laissé notre chaise pendant un mois que nous avions passé à Venise, nous étions hors de la régle des vingt-quatre heures; enfin croyant donner plus qu'on ne pouvoit exiger, j'offris de payer une fois la poste. Mais l'avanie qu'on nous vouloit faire, étoit arrangée, & l'on eut aussi peu d'égard à mes offres, qu'à mes représentations. Je passai au Palais, où je me flattois d'obtenir justice. Le premier Bureau où je m'adressai, étoit celui du Secrétaire du Légat : jeune homme très-vif & très-poli. Il entendit mon affaire en deux mots, plaignit le sort des voyageurs, & me fit espérer bonne & prompte justice. Le Légat que je vis ensuite, me renvoya à son Auditeur, pardevant lequel passoient ces détails. Ce Monsieur l'Auditeur étoit à son Bureau, occupé d'une affaire dont j'attendis la fin. Il me regardoit de tems en tems *con l'occhio del Canone*, & ses regards sinistres m'annonçoient d'avance sa décision. Il vint ensuite à moi avec l'air & le ton d'un Procureur vis-à-vis un plaideur

ruiné, & me prenant pour un François : *Voi Francesi*, me dit-il brutalement, *v' imaginate che tutto il mondo sia il vostro schiavo.* Alors sortit de son cabinet le Maître de poste. Cette apparition me dispensa d'entrer dans le détail du fait & des moyens. En un mot, dis-je à l'Auditeur, je viens vous demander justice sur une avanie que ce galant homme veut nous faire, & qu'il vous a sans doute exposée : lui payerons-nous trois fois la poste, ou la payerons-nous vingt? *Tré*, répartit-il, *ò che la sedia resti.* Je jettai alors trois sequins sur le Bureau, en disant que l'excédent seroit pour *la buona mancia*; & nous partîmes, en nous rappellant ce tems célébré par Brantome, où Ferrare étoit *la gracieuseté, gentillesse & courtoisie du monde, sur-tout pour les François* (a).

FERRARE.

(a) Cela nous avoit été rappellé à chaque instant de notre séjour à Ferrare, par le père de l'Aubergiste-Maître de poste, vieillard septuagenaire, impotent, & qui gardoit le coin du feu. Ce mauffade vieillard honoroit les François de la plus belle haine dont un Italien soit capable envers son plus mortel ennemi. S'agissoit-il de nous ou de nos

FERRARE.

Ces détails paroîtront peut-être frivoles & ſuperflus ; mais, outre qu'ils ne ſont pas inutiles à l'inſtruction des voyageurs, ils pourront compenſer le trop grand ſérieux d'autres articles.

J'ai déja peut-être trop dit que nous allâmes de Ferrare à Veniſe par eau. Un bateau ou coche nous conduiſit à trois milles de Ferrare, par un canal qui lie le premier bras du Pô au lit principal de ce fleuve. On nous jetta là dans une grande barque ou galiote déja preſque remplie de marchandiſes & de paſſagers ramaſſés des bords du grand Pô. Il y avoit des Juifs de Mantoue, des Cordeliers de Veronne, des Pères Italiens de S. Lazare, qui alloient tenter à Veniſe l'établiſſement d'une maiſon

domeſtiques, nous voyoit-il, nous ſentoit-il, ſa fureur s'allumoit ; il nous prodiguoit les épithetes les plus injurieuſes ; il nous ſouhaittoit *la rabbia*, *il cancaro*, &c. ; & cette litanie dont nous prîmes le parti de nous amuſer, recommençoit à tous les quarts-d'heure. Comme à quelque choſe malheur eſt bon, cela m'avoit préparé à la réception de l'Auditeur.

de leur Ordre. Chacune de ces troupes vivoit à part, & mettoit la nappe à différentes heures. Je méritai l'attention des Juifs : leur prédilection pour moi étoit marquée par leurs instances, pour m'engager à goûter de petites pâtisseries de leur façon, & d'un excellent vin *brusco*, qui faisoit partie de leur cargaison. Je cédois à ces instances, pour le bien de la société qu'animoit cette commensalité. Il fut même résolu, pour le même bien, que l'on insinueroit à mes nouveaux amis, que j'étois un Rabin voyageant *incognito*. Je n'avois pour vêtement, qu'une mauvaise redingotte, qui m'avoit sans doute attiré leur attention, & mérité leur amitié. Il y avoit tout à espérer de cette plaisanterie, qui prit mal auprès des Cordeliers : *ces gens-là*, dirent ces Révérends Pères, *sont nos esclaves; & il ne convient pas à des Maîtres de converser, encore moins de plaisanter avec leurs esclaves.* Voulant au moins tirer parti des Lazaristes, qui, pleins de leur projet, gardoient leur canton sans dire mot, je leur représentai combien cette oc-

FERRARE. casion étoit favorable pour jetter aux Juifs quelque mot d'édification, & essayer leur conversion : *Domine*, me répondirent-ils, *non soumous hìc pro hoc.*

Ayant passé la nuit assez mal à l'aise dans cette voiture, l'aurore & le lever du soleil nous offrirent le plus grand spectacle que l'imagination puisse se former : nous débouchions alors du Pô dans la mer, à la hauteur de Loréo. Vers Malamocco, d'où l'on découvre Venise, nous fûmes visités & fouillés par les Commis de la Douane. Ces Commis sont des Barcaroles, gens robustes & sous les habits de leur premier état. Il visitent aussi silentieusement que rigoureusement, en sondant avec de longs stilets les ballots & les coffres qui ne peuvent commodément être ouverts. Je remarquai que dans cette visite, leur attention ne se portoit pas moins sur les physionomies des passagers, que sur les hardes & les marchandises. Nous entrâmes dans le grand canal de Venise, le 29 Juillet 1758, vers les 7 heures du soir.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES TROIS VOLUMES.

(*Le premier est sans Numero, le second & le troisième sont indiqués par II. III.*)

A

C

J

L

M

N

O

R

S

Fin de la Table des Matières.





